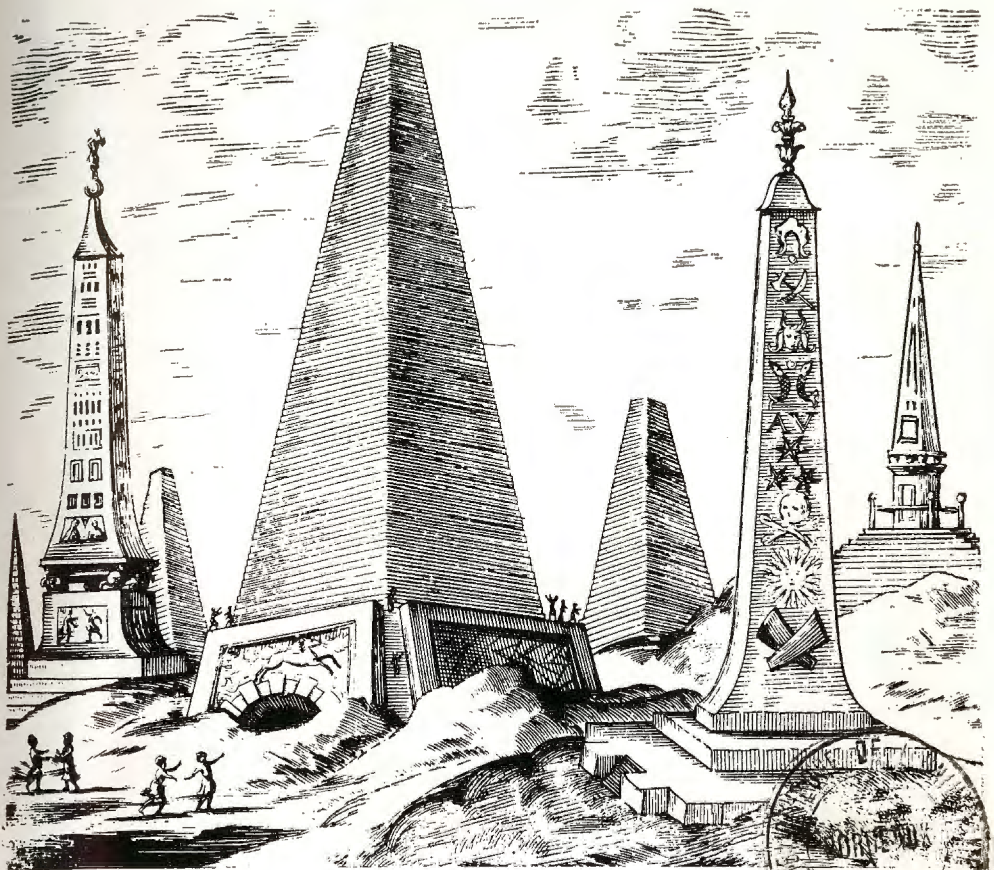
CHRISTOPHE HARANT

VOYAGE EN EGYPTE



LE VOYAGE EN EGYPTE DE CHRISTOPHE HARANT

1598

La redécouverte de l'Egypte a été, pour les hommes d'Occident, une passionnante aventure. Pendant longtemps ce pays ne fut guère considéré que comme la toile de fond d'épisodes bibliques, le lieu des exploits de Joseph et de Moïse, le refuge de la Sainte Famille; puis les croisades ajoutèrent à cette image le fracas guerrier des batailles, le souvenir des revers, celui des victoires. Avec le xve siècle s'ouvre une nouvelle période de la redécouverte. Etape sur la voie des Lieux Saints, et riche elle-même de souvenirs sacrés, l'Egypte commence aussi à être observée pour elle-même, à travers sa vie de chaque jour, ses habitants, ses paysages, son histoire récente. Les contacts sont encore très limités, quels que soient l'importance des échanges commerciaux, et le faste des ambassades officielles. Pourtant, de 1400 à 1700, c'est-à-dire avant que ne s'ouvre avec le xviiie siècle, l'ère des grands voyages, plus de deux cent cinquante auteurs occidentaux ont publié une relation de leurs aventures égyptiennes. Bon nombre de ces récits sont d'accès difficile, en raison de leur rareté; certains sont encore manuscrits; d'autres sont rédigés dans une langue étrangère, anglais, allemand, espagnol ou italien, mais aussi latin, flamand ou tchèque. C'est dire que leur utilisation, même lorsque le livre lui-même est accessible, n'est pas toujours à la portée immédiate de ceux qui s'occupent d'histoire médiévale.

CE VOLUME
LE CINQUIÈME
PUBLIÉ DE LA
COLLECTION DES
VOYAGEURS
OCCIDENTAUX
EN ÉGYPTE
A ÉTÉ IMPRIMÉ
EN 1972 PAR
L'INSTITUT
FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE
ORIENTALE
DU CAIRE

Voyage en Egypte

de Christophe HARANT
de Polžic et Bezdružic

1598

Introduction, traduction et notes de Claire et Antoine Brejnik

PRÉFACE

La vie, la carrière politique et l'exécution capitale de l'auteur de ce volume sont bien gravées dans les annales tchèques. Il est l'un des protagonistes des événements les plus dramatiques du Royaume de Bohême, à la période de son apogée et à la fin de son existence indépendante.

Pour ce qui concerne ce petit pays au cœur de l'Europe, la Guerre de Trente Ans est finie, perdue dès 1620. A la suite de la défaite des armées protestantes à la Montagne Blanche près de Prague, le vainqueur, l'Empereur Ferdinand II de la dynastie des Habsbourg, capture et fait exécuter sur la grande place de la Vieille Ville à Prague, le 20 juin 1621, vingt-sept représentants de l'aristocratie tchèque qui l'ont combattu. Il confisque l'ensemble de leurs biens; ainsi que ceux des familles expulsées ou expatriées de leur propre chef, parmi lesquels il y a de nombreux bourgeois libres. Le butin qui tombe entre les mains de l'empereur représente les biens de 32.000 familles.

Christophe Harant, Seigneur de Polžice, Bezdružice, Pecka, etc., dernier président de l'Assemblée des Nobles du Royaume de Bohême, et Commandant de leur artillerie, qui a bombardé en son temps le château impérial de Vienne, est parmi les premiers à monter sur l'échafaud. Alors, remettant son âme à Dieu, il Le remercie de l'avoir protégé et sauvé de tous les dangers encourus loin de sa patrie — pour qu'il lui soit réservé le sort de mourir dans son pays, de la main du bourreau.

Les deux volumes de son «Voyage», dont la collection des VOYAGEURS OCCIDENTAUX EN EGYPTE n'utilise qu'une partie du deuxième, sont chargés de citations, de proverbes et de réflexions. Leur auteur Christophe

PRÉFACE

Harant a beau faire montre de son érudition, il n'en est pas pour autant un professionnel de la plume. C'est un homme d'épée, personnage de belle prestance et de noble lignée, avec de grandes ambitions politiques. Pour lui, la description de ses aventures et ses observations sur les pays qu'il visite représentent un épisode très honorable, que nous pourrions appeler aujourd'hui un tremplin politique. Tremplin vers une aventure autrement plus passionnante d'ailleurs et combien plus dangereuse que celle dont nous lirons ici le récit. Il nous faut donc le situer dans son cadre historique plutôt que littéraire.

* * *

Né en 1564 dans le domaine ancestral de Polžice, en Bohême occidentale, fils aîné né du quatrième mariage de son père, alors grand magistrat du royaume, Christophe Harant reçoit dans la maison paternelle l'éducation adéquate à son rang : grec, latin, italien, allemand, les arts et les sciences traditionnelles de son époque.

Il a douze ans lorsque, selon le désir de son père, débute son service à la cour de l'archiduc Ferdinand de Styrie, cousin du Roi de Bohême Rodolphe II. A la cour d'Innsbruck, le jeune homme poursuit évidemment ses études : histoire, géographie, sciences politiques et militaires. Ce n'est pas pour cela qu'il servira son Altesse avec moins de zèle. Rapidement, il gagne toute sa sympathie. C'est un plaisant compagnon, bon musicien et gai chanteur, qui sait même préparer lors d'une halte, quelque part dans les montagnes, d'excellentes truites ou écrevisses qu'il s'agit de servir à sa Grâce en toute simplicité.

Au début du premier volume de son «Voyage», alors qu'il décrit son passage par le Tyrol, Christophe Harant évoque ce beau souvenir. Et



Christophe Harant (1564-1621).

pourtant, vingt ans plus tard, sa Grâce, l'archiduc Ferdinand, deviendra l'Empereur Ferdinand II, son adversaire victorieux et le fera décapiter.

En 1584, à la mort de son père, Christophe Harant abandonne le service de l'Archiduc et regagne sa patrie. En 1588, il épouse Eva Cernin de Chudenice, et prolonge encore la série déjà assez longue de ses titres et possessions. Dix ans plus tard, c'est avec son beau-frère Herman Cernin que notre auteur entreprendra son voyage au Proche-Orient. Les deux familles, les Harant et les Cernin, avaient déjà été liées par le deuxième mariage du père de Christophe avec Jeanne Cernin de Chudenice, union qui était restée sans descendance.

Christophe Harant devient alors l'un des conseillers à la cour du Roi de Bohême et Empereur du Saint Empire Romain Germanique, Rodolphe II. Or le Roi Rodolphe préfère Prague à tout autre lieu de résidence. Ce Habsbourg de sang et ce Tchèque de cœur aime les arts et les sciences d'un amour passionné. A sa cour, aucun prix n'est trop haut pour une belle œuvre, aucune faveur trop grande pour un homme de sciences, un artiste ou un alchimiste qu'il s'agit d'attirer à Prague. Mais c'est l'astronomie et l'astrologie qui le passionnent plus que toute autre chose. Ainsi, à tour de rôle, Kepler, Copernic et Tycho Brahe trouvent-ils à Prague toutes les facilités dont ils peuvent rêver. Sous son règne, c'est Prague le cœur de l'Empire.

Christophe Harant vit donc à la cour du Roi Rodolphe II. Il fréquente ce milieu d'artistes, de lettrés, d'alchimistes et de savants et le trouve plaisant. Il en suit la loi. Faire de son mieux pour mériter l'appellation d'«Homme Universel» signifie alors respecter simplement les bonnes manières et le savoir-vivre de l'époque. C'est sous cet angle que notre auteur se présente aux lecteurs du récit de son «Voyage».

Cependant les plaisirs de la vie ne sont pas tous faits pour durer. En 1591, les armées turques envahissent la Hongrie, et le Roi Rodolphe y

dépêche tout homme qui vaille. Christophe Harant reçoit le commandement de grands détachements de l'armée impériale. Il se spécialise bientôt dans l'artillerie. La campagne est longue. Six ans de vie militaire marquent Christophe Harant plus que sa vie de courtisan. Ses qualités de soldat sont reconnues par tous.

La campagne terminée victorieusement, Christophe Harant rentre chez lui, constate le décès de son épouse, remet ses deux enfants aux bons soins de ses parents, et presque aussitôt part avec son beau-frère en pèlerinage aux pays contrôlés par les Turcs. A cette époque il a 43 ans. Le préfacier de l'édition de 1854 du «Voyage», Karel Jaromir Erben, attribue ce brusque départ au désir d'oublier le chagrin causé par la mort de sa femme. Cependant, il paraît important de ne pas perdre de vue le fait que Christophe Harant est l'un des confidents du Roi, qu'il est intrépide, qu'il parle plusieurs langues, et qu'il a la réputation d'être aussi bon cavalier qu'habile négociateur. Ne serait-il pas possible alors que son pèlerinage en Terre Sainte contrôlée par les Turcs soit une sorte de mission d'études confidentielles, ou mieux de renseignements, pour appeler les choses par leur vrai nom ?

* * *

Nos voyageurs prennent donc la route le 2 avril 1598, et arrivent à Venise le 19 du même mois. Ils voyagent à cheval, accompagnés d'un seul serviteur et avec un strict minimum de bagages. Ils traversent le Tyrol, et les paysages parcourus rappellent alors à Christophe Harant ses souvenirs de jeunesse.

Parlant de Venise, l'auteur ne cache pas son admiration pour ses richesses, ses trésors d'art, sa puissance, et surtout pour la forme de son gouvernement, celui d'une république aristocratique. Il serait d'ailleurs

intéressant de savoir à quel point cette expérience a pu influencer l'attitude politique des dernières années de sa vie. Le fait que l'auteur utilise douze pages du deuxième chapitre, pour décrire en détail l'administration vénitienne, montre combien ce sujet l'intéresse.

A Venise, nos voyageurs apprennent qu'il leur faudra attendre un ou deux mois avant de pouvoir poursuivre leur route vers l'Orient. La vie à Venise leur paraissant chère et le temps d'attente trop long, ils partent le 3 mai pour Padoue et Ferrare, avec l'intention de ne retourner à Venise qu'à l'annonce du départ d'un navire dans la bonne direction. Il leur faudra ainsi prendre patience jusqu'au 29 juin. Ils se hâtent alors de regagner Venise, pour tenter tout d'abord de se découvrir quelques compagnons de voyage. Ils réussissent à en trouver cinq, dont le gentilhomme Antonio Donat. Puis ils entrent en contact avec le patron du navire en partance, le SILVESTRA, gros bâtiment armé de 18 pièces lourdes, et discutent avec lui des conditions du trajet, pour enfin réserver leurs places.

Il leur faut maintenant se faire confectionner la tenue habituelle des pèlerins. Christophe Harant remarque que ce déguisement lui paraît de prime abord assez étrange. Ne se sentirait-il donc pas un vrai pèlerin ?

Enfin, le 12 juillet, une gondole les mène avec tous leurs bagages et leurs provisions, parmi lesquels ils se sont gardés d'omettre une barrique de bon vin, à bord du SILVESTRA qui repose au large sur ses ancres. A la tombée de la nuit, le bateau appareille et l'aventure commence.

Le 14 juillet, par grand beau temps, les marins prennent leur bain de mer — et Christophe Harant sent le besoin de participer à leur jeu. Du bord du bateau, il fait un magnifique plongeon. Mais il ne s'attend pas à s'enfoncer aussi profondément, et il avale tant d'eau salée que pour peu il se serait noyé.

Le 17 juillet, les pèlerins essuient leur première vraie tempête en mer. Le 20, ils passent au large de Brindisi. Le 23, Corfou est en vue; le 25 juillet, le SILVESTRA entre au port de Zante, première halte depuis Venise, et nos voyageurs descendent à terre à la recherche d'une auberge et d'un petit festin... Le jour suivant, le SILVESTRA hisse à nouveau ses voiles, et la pérégrination reprend. Le 31 juillet avant l'aube, nos voyageurs atteignent le port de Candie (Héraklion) en Crète. La petite embarcation qui les mène à terre danse si bien sur les vagues, que l'auteur nous décrit le danger de mort auquel il échappe, de par la grâce de Dieu.

L'arrêt en Crète dure quinze jours; nos pèlerins les utilisent pour visiter l'île et jouir de l'hospitalité des moines d'un monastère franciscain. Pour répondre à tant d'amabilité, nos pèlerins les invitent à un magnifique repas d'adieu, au cours duquel ils font la connaissance d'un compatriote, le Sieur Jean Ostrovec, majordome de l'évêque de Candie.

Cela étant dit, l'auteur s'applique dans le chapitre suivant consacré à la description de l'île, de son histoire, de ses particularités et du caractère de ses habitants, à citer tout le mal que les auteurs grecs se sont plu à dire des habitants de Crète, tout en ajoutant lui-même que la seule faune vénimeuse de l'île se recrute parmi les belles dames !

A la mi-août, leur bateau reprend la mer, et le lendemain, au loin sur la gauche, apparaît, très vague, la silhouette de l'île de Rhodes. Ce même jour, l'un des compagnons pèlerins, un Hollandais nommé Lambert, est victime d'un vol. Sa jaquette, qu'il a laissée pour un moment sur un coffre, disparaît. Or, dit-il, il a cousu dans la doublure tout le capital prévu pour son voyage, constitué de doublons d'or. Les interrogatoires de l'équipage convoqué par le patron ne menant à rien, les compagnons de Lambert doutent de la véracité de ses dires. Ils le soupçonnent de vouloir continuer son voyage aux frais de la communauté. Cependant, Christophe Harant, que Lambert prie d'intercéder en sa faveur, arrive

à convaincre ses compagnons de prendre en charge le malheureux Lambert, qui se rend en Terre Sainte, dit-il, pour réaliser les derniers vœux de son père à son lit de mort. Nous retrouverons ce même Lambert, peu de temps après l'arrivée des pèlerins en Egypte, protagoniste d'un fait divers succulent, qui obligera pourtant nos pèlerins à se séparer de cette bonne compagnie.

Le vent étant alors favorable, le 18 au matin, l'île de Chypre est en vue, et le lendemain, le SILVESTRA atteint le port d'Arnica (Larnaca). Nos voyageurs restent quelques jours à Arnica, dont ils visitent les environs. Avant de partir, ils déposent dans un monastère le gros de leurs bagages qu'ils pensent reprendre à leur retour. Puis, à bord d'un navire non ponté, le 24 août, ils poursuivent leur voyage, non sans s'être munis d'une autre barrique de bon vin...

Après avoir échappé à un terrible orage, pendant lequel les rats affolés courent d'un bout à l'autre de la barque, passant par-dessus les corps des voyageurs malades, couchés sur des ballots de coton, nos pèlerins entrent dans le port de Jaffa en date du 31 août. Tout le monde à bord est sain et sauf, de par la grâce de Dieu.

Les uns se faisant passer pour des Français, les autres pour des Vénitiens — à cette heureuse époque, on n'avait pas encore inventé les passeports — nos pèlerins abordent les représentants des autorités turques. Ceux-ci inspectent minutieusement leurs maigres baluchons et leur font payer toutes les taxes imaginables, tout en les soulageant d'une partie de leur bon vin, ce qui fend le cœur de Christophe Harant, les abandonnant ensuite entre les mains d'un Trucelman (interprète) qui se charge de les conduire en ville. Ce dernier restera avec eux jusqu'à la fin de leur séjour en Terre Sainte, à leur départ de Rama.

Leur chemin les mène de Jaffa à Jérusalem à travers le paysage biblique, jalonné à chaque pas de vestiges aux noms prestigieux. A la vue de la

Ville Sainte, les voyageurs descendent de leurs ânes, pour se prosterner et baiser la terre, et rendre grâce à Dieu. C'est le 3 septembre, cinquante quatre jours après leur départ de Venise.

Dans les chapitres suivants, Christophe Harant décrit par le menu et avec beaucoup de ferveur religieuse tous les monuments, églises, chapelles, sanctuaires et lieux mémorables que les pèlerins visitent en chantant les hymnes rituels consacrés.

L'auteur, qui à Venise s'étonnait quelque peu de sa tenue de pèlerin, parle à présent en homme profondement croyant, pleinement conscient de la signification de son pèlerinage au berceau de la religion qui est sienne. Il relate ainsi avec beaucoup d'émotion ses sorties en dehors de Jérusalem, à Emmaus, à Jéricho, au Jourdain, à la Mer Morte et à Bethléem. Chaque endroit visité permet à l'auteur de rappeler tous les contextes bibliques et historiques qui s'y réfèrent.

Dans les chapitres suivants, l'auteur passe à l'histoire de la Palestine dans son ensemble, qu'il relate jusqu'à l'époque pour lui contemporaine. Puis il consacre un chapitre au peuple grec, et à sa religion, un autre aux Géorgiens et aux Arméniens, et puis, puisqu'à Jérusalem on trouve en effet toutes nationalités et religions, encore un chapitre sur les Nestoriens, les Syriens, les Maronites, les Jacobites et les Abyssins. Pour terminer son premier volume, il ajoute une description générale de toute la Terre Sainte.

* * *

Le deuxième volume du «VOYAGE DE CHRISTOPHE HARANT, SEIGNEUR DE POLŽICE ET BEZDRUŽICE, DU ROYAUME DE BOHÊME À VENISE, PUIS EN TERRE SAINTE EN JUDÉE, ET PLUS LOIN EN EGYPTE, AU MONT OREB, AU MONT SINAÏ ET AU MONT SAINTE CATHERINE DANS L'ARABIE DÉSERTE», débute par la description de l'itinéraire qu'il suit de Jérusalem à Gaza, par Rama (Ramlé).

Le groupe de pèlerins, diminué d'Antonio Donat, qui veut rentrer dans son pays sans passer par l'Egypte, mais augmenté d'un nouveau compagnon, un moine dominicain, sort à dos d'ânes de Jérusalem, le 19 septembre.

La partie de l'ouvrage traduite en français commence par le chapitre 3, à la page 17 de l'édition de 1854. C'est là que nous apprenons les circonstances de l'arrivée de nos pèlerins à Gaza.

Le récit des aventures de leur itinéraire égyptien, à savoir de Gaza par mer à la ville de Damiette, de là par le Nil au Caire, du Caire par le désert au Mont Sinaï, au Mont Oreb, et au monastère de Sainte Catherine, leur retour au Caire par le désert, et puis de nouveau par le Nil pour Rosette et Alexandrie, prend en tout 23 chapitres, desquels 16 seulement ont été traduits.

Comme nous l'avons vu à la fin du premier volume, avant le terme d'une partie importante de son récit et comme pour en retarder le dénouement, l'auteur se plaît à placer plusieurs chapitres traitant de sujets marginaux. Ainsi nous n'avons pas jugé nécessaire de traduire les chapitres 14, 15 et 16 traitant de l'Arabie Déserte, et de sa population, placés juste avant le dénouement de l'épisode du Sinaï. De même pour les chapitres 22, 23, 24 et 25, retardant la relation du départ de nos pèlerins, et qui traitent de l'histoire des Egyptiens, de leur religion, de la religion musulmane, des pérégrinations des Musulmans à La Mecque et à Médine, ainsi que du pays Maure ou Abyssin.

Ce n'est donc qu'au chapitre 26 que nous retrouvons nos pèlerins, le 12 novembre à 1 heure de l'après-midi, au moment de leur départ d'Alexandrie, à bord du BALBIANA.

Grâce à un bon vent, le 16, ils arrivent en vue des montagnes de l'île de Crète, et le 21, ils entrent au port de Candie. C'est là que le jour suivant, ils ont la bonne surprise de retrouver leur ancien compagnon de voyage,

Antonio Donat, qui arrive de Tripoli à bord du LIONA, après avoir passé quarante jours en mer. Ce dernier est ravi de changer de bateau et de se joindre de nouveau à ses anciens compagnons.

Cependant le vent tourne, et il leur faut attendre jusqu'au 7 décembre dans le port. Christophe Harant souffre alors de si violentes fièvres, que ses compagnons craignent sérieusement pour sa vie, mais sa robuste constitution lui permet de vaincre la maladie. Et lorsque, le 7 décembre, le bateau est halé hors du port, il est à nouveau sur ses jambes.

Peu de temps après avoir perdu de vue l'île de Crète, nos voyageurs essuient une terrible tempête, qui par chance se calme aussi rapidement qu'elle s'est déchaînée. Puis c'est le calme plat. Puis de nouveau l'orage, et ainsi de suite. Les fièvres de Christophe Harant reprennent. Le navire passe alors au large de l'île de Zante, que le mauvais temps ne permet pas de gagner. Les montagnes du Péloponnèse défilent au loin à leur droite. Mais le bateau ne peut qu'essayer de garder le large, quoique l'eau et les vivres manquent déjà. Harant est si malade, qu'il attend la mort à chaque instant !

Le mauvais temps ne permet pas non plus de toucher terre à Corfou, qui disparaît de leur vue, le 18 décembre. Le 19, nos voyageurs longent la côte de l'Albanie. L'orage qui se déchaîne ce jour-là est si violent, que l'auteur se souvient du proverbe «Celui qui ne sait pas prier l'apprend quand il est en mer».

Puis c'est la côte dalmate qui défile à leur droite. Les montagnes à l'horizon sont couvertes de neige, le vent est glacial, le mauvais temps s'est installé.

Ce n'est que le 24 décembre que le BALBIANA atteint enfin le port de Città Nova (Novigrad) en Istrie, possession vénitienne à quelques 100 milles italiens de Venise. Rendant grâce à Dieu, en toute sincérité,

nos voyageurs descendent à terre, et le lendemain, se rendent à la Messe de Noël, quoique Christophe Harant puisse à peine se tenir debout.

De retour à la taverne où ils pensent passer les quelques jours que leur bateau doit rester à Città Nova, ils apprennent qu'un autre navire vénitien, un grand bâtiment, va partir la nuit même pour la Cité des Doges. Sans hésiter, ils font transborder leurs bagages, et, à deux heures du matin, le bateau hisse ses voiles. Douze heures plus tard, le 26 décembre 1598, ils voient les tours de l'Eglise Saint Marc se dessiner à l'horizon.

De Venise, Christophe Harant se rend à Prague par le chemin le plus direct, sans événements à signaler, si ce n'est qu'il arrive les poches bien vides, mais en remerciant le Dieu Tout Puissant de lui avoir donné Sa Grâce et Sa protection, et de lui avoir permis de regagner son pays.

Le récit se termine à la page 265. Les pages 267 à 272 correspondent à la liste bibliographique, les pages 273 à 296 contiennent le registre alphabétique des noms, lieux et sujets traités. La dernière page porte une dédicace à sa Majesté Impériale.

*
* *

De retour chez lui, Christophe Harant se retire dans ses domaines, se remarie et consacre la majorité de son temps à écrire et à étudier. Il mettra dix ans à préparer son ouvrage pour la publication. Ce laps de temps ne semble pas démesuré, si nous considérons l'importance des compléments érudits dont il «habille» la relation de son ouvrage proprement dite. Sa liste bibliographique en effet ne comprend pas moins de 600 titres d'ouvrages.

L'édition originale paraît donc à Prague en 1608. Elle est illustrée d'une série de gravures sur bois, d'après les dessins de Christophe Harant lui-même. Plusieurs planches originales étaient conservées au Musée

National de Prague, encore en 1858, selon ce que rapporte Karel Jaromir Erben. L'édition originale contient également le magnifique portrait de Christophe Harant par A. Sadeler, gravé par J. Rybička.

Depuis le retour de Christophe Harant, l'estime dont il jouit à la cour et parmi ses pairs ne cesse d'augmenter. La parution de son livre ne fait qu'accentuer cette tendance. Sur sa demande, le Roi lui accorde le plus haut rang de la noblesse. Toutes les portes s'ouvrent devant lui, ainsi celle de l'Assemblée des Nobles. Or Christophe Harant est catholique.

Le 9 juin 1609, l'Assemblée des Nobles, parmi lesquels les protestants détiennent une large majorité de voix, obtient de la part du Roi Rodolphe la garantie du libre exercice de leur religion, sous forme d'un décret appelé «Lettre de Majesté». Sa rédaction n'est pas assez claire toutefois pour faire diminuer les frictions et les querelles religieuses. Elle en crée de nouvelles.

La situation se complique chaque jour davantage, et le Roi Rodolphe est moins que jamais disposé à prendre des décisions. L'Assemblée des Nobles et les Conseillers du Roi s'en chargent.

En 1611, ils obligent le Roi Rodolphe à abdiquer en faveur de son frère Matthias. Le nouveau règne débute mal : sans l'Assemblée des Nobles, le Roi ne peut rien faire, et avec elle non plus. Bientôt, lui aussi se contentera de patronner les arts, tout en laissant les affaires publiques entre les mains de son confident, le Cardinal Melchior Klesl. Les tensions augmentent, un orage se prépare.

Tel est, en quelques lignes, le paysage politique qui se présente à Christophe Harant à cette époque. Il a l'intention d'en approcher les sommets, mais le dilemme est grave. Il sait que le Roi Matthias est déjà vieux, et que sa santé est aussi fragile que celle de son frère décédé à Prague en 1612. Il connaît aussi depuis sa jeunesse Ferdinand de Styrie, le solide Tyrolien éduqué par les Jésuites, qui doit logiquement succéder

au trône, mais dont l'attitude intransigeante envers les protestants est aussi notoire que son goût pour l'exercice de l'autorité. Devant une situation aussi complexe, que va faire Christophe Harant ? Sur quelle carte va-t-il miser ?

Vers 1618, peu de temps avant ou après la fameuse défenestration des Lieutenants Impériaux, il se convertit avec toute sa famille au protestantisme. Notons en passant qu'à cette époque, la noblesse protestante joue avec l'idée d'une république aristocratique, et qu'il est fort possible que l'érudit gentilhomme et célèbre voyageur Christophe Harant en soit responsable.

Cependant en 1619, lorsqu'il s'agit d'opposer un candidat à Ferdinand II déjà couronné Roi de Bohême depuis le 29 juin 1617, l'Assemblée des Nobles offre le trône de Bohême à Frédéric V, Electeur du Palatinat. Christophe Harant alors, au lieu de suivre le mouvement d'insurrection, le devance et en prend la tête. Il jouira ainsi de sa haute position durant toute une année. Ce laps de temps aura suffi à Ferdinand II, qui se trouve dans une situation désespérée au moment de l'attaque des protestants contre Vienne, pour réussir à réunir les fonds nécessaires : il lève à son tour une armée d'une puissance double de celle de ses adversaires. Nous connaissons déjà la suite de cette histoire.

* * *

La deuxième édition de l'œuvre de Christophe Harant paraît en traduction allemande, le 10 avril 1678 à Nüremberg. Cette édition conserve tout le matériel graphique de la première. Son traducteur est le frère cadet de Christophe, Jean Georges Harant, qui s'est expatrié avec toute sa famille en Allemagne après la bataille de la Montagne Blanche.

Son éditeur est le fils de ce dernier, Christophe Guillaume Harant, qui plus tard reviendra en Bohême, comme Général de cavalerie, et Commandant des forces militaires stationnées dans le pays. Au cours de sa vie, il conquiert la réputation d'un duelliste craint et respecté. Il mourra à Prague en 1691.

L'un des fils de Christophe Harant est d'ailleurs tué dans un duel provoqué par un mot de dédain au sujet de son père.

La troisième édition de l'ouvrage de Christophe Harant, en tchèque médiéval quelque peu modernisé, celle que nous avons utilisée pour notre traduction, paraît à Prague en 1854, par les soins et aux frais du Musée National, comme la quarante-huitième de ses publications. De tout le matériel graphique original, ce n'est que le portrait de Christophe Harant qui est conservé. La préface a été confiée au grand connaisseur de littérature tchèque, prosateur et poète, Karel Jaromir Erben. C'est son excellente étude qui nous a fourni l'essentiel de nos informations concernant l'auteur. Quant à notre propre travail, il convient de formuler un seul souhait : qu'il soit jugé comme un travail d'amateurs. [1]

Le 29 août 1971

Antoine et Claire Brejnik

---

[1] Les illustrations qui figurent dans cette édition sont empruntées à la traduction allemande du récit de Harant. Elles ont été assez mal imprimées, sur un papier qui a vieilli, et ce n'est que grâce à la grande habileté de M. Basile Psiroukis que des clichés convenables ont pu être obtenus. Qu'il en soit vivement remercié.

TRADUCTION

CHAPITRE 2[1]

....

... Vers midi, nous aperçûmes la ville de Gaza. Lorsque nous en fûmes proches, nous y dépêchâmes l'un de nos hommes à pied, pour qu'il aille chercher le « trucelman »[2] de cette ville. Dans les cités importantes de ces régions, les trucelman, dès qu'ils apprennent que des chrétiens étrangers sont aux portes de la ville, ont pour fonction de demander pour ces derniers au Sangiac municipal un sauf-conduit, sans lequel personne ne peut pénétrer dans la cité, à moins de s'exposer à une grosse amende.

CHAPITRE 3

L'ARRIVÉE DANS LA VILLE DE GAZA, ET CE QUI Y FUT DÉCIDÉ.

Peu de temps après, le trucelman muni du sauf-conduit vint nous accueillir, et c'est en italien qu'il nous donna ses conseils sur ce qu'il fallait faire. Ensuite, il nous conduisit dans la ville. Il marchait devant nous, et nous le suivions, nos sacs sur le dos et menant nos ânes par la main. Nous nous arrêtâmes devant une sorte de petite maison qui devait être une

[1] Fin du chapitre [2] le « truchement », c'est-à-dire l'interprète.

Chapitre 2[1]

....

... Vers midi, nous aperçûmes la ville de Gaza. Lorsque nous en fûmes proches, nous y dépêchâmes l'un de nos hommes à pied, pour qu'il aille chercher le « trucelman »[2] de cette ville. Dans les cités importantes de ces régions, les trucelman, dès qu'ils apprennent que des chrétiens étrangers sont aux portes de la ville, ont pour fonction de demander pour ces derniers au Sangiac municipal un sauf-conduit, sans lequel personne ne peut pénétrer dans la cité, à moins de s'exposer à une grosse amende.

Chapitre 3

L'ARRIVÉE DANS LA VILLE DE GAZA, ET CE QUI Y FUT DÉCIDÉ.

Peu de temps après, le trucelman muni du sauf-conduit vint nous accueillir, et c'est en italien qu'il nous donna ses conseils sur ce qu'il fallait faire. Ensuite, il nous conduisit dans la ville. Il marchait devant nous, et nous le suivions, nos sacs sur le dos et menant nos ânes par la main. Nous nous arrêtâmes devant une sorte de petite maison qui devait être une

---

[1] Fin du chapitre [2] le « truchement », c'est-à-dire l'interprète.

auberge pour voyageurs, mais qu'on appellerait à peine chez nous une hutte de berger.

Quoique nous fussions peu nombreux, nous ne pûmes tous nous y entasser, et il ne nous resta qu'à coucher dans la petite cour intérieure.

Dans l'auberge, nous trouvâmes le Grec, celui-là même dont j'ai parlé dans le premier volume, folio 56, où je disais qu'il conserva la vie, quand le bateau *Silvestra* fut assailli par les pirates.

Comment aller de Gaza au Caire

Ce Grec, qui parlait aussi italien, nous raconta beaucoup de choses, et nous donna force renseignements qui nous furent très utiles. C'est auprès de lui que nous cherchâmes conseil sur la voie qui était à prendre pour aller de Gaza en Egypte. | Il nous apprit qu'il y avait deux possibilités, l'une par mer, l'autre par terre. Il nous conta de long en large les dangers du voyage par voie terrestre, menant à travers un désert de sable dépourvu de point d'eau, et sous la menace d'être attaqué par les Arabes. Il nous expliqua que nous étions trop peu nombreux pour pouvoir entreprendre un tel voyage, à moins de nous joindre au hasard d'une caravane allant dans cette direction. C'est une sorte de groupe de voyageurs (j'en parlerai plus longuement plus loin). Mais il ajouta qu'à Gaza, il n'y avait aucune nouvelle d'une telle caravane, et que nous pourrions bien attendre en vain pendant des semaines et des semaines. C'est pourquoi il nous conseillait

18

de nous rendre par mer à Damiette, port égyptien le plus proche de la Terre Sainte, et donc de commencer sans tarder à chercher un bateau.

18

Nous nous empressâmes de suivre ce conseil, non seulement pour éviter une vaine attente, mais aussi par crainte des Arabes, car un proverbe dit : *quando vedi el lupo, non cergar le soi pedage. Corazon que sabe temer, sabe guardar la vida.* « Quand tu vois le loup, ne cherche pas ses traces »; « cœur qui sait craindre sait aussi sauvegarder sa vie »; c'est le dédain du danger qui est le plus périlleux.

Cherchant donc un bateau, nous eûmes la chance d'en trouver un, appelé Caramusala [1], qui appartenait à un Turc. Quand nous eûmes à discuter avec lui, lui demandant de nous prendre pour Damiette, ce n'est qu'à grand-peine qu'il y consentit, car il avait déjà à bord de très nombreux marchands Turcs et Arabes. Il ne se décida que parce qu'il avait envie de toucher notre argent, et il en reçut pour nous plus qu'il n'en aurait touché pour trois fois autant de Turcs.

A la recherche d'un bateau

Il nous fallut alors nous occuper de conclure un accord avec le patron capitaine, pour ce qui concernait notre nourriture à bord. Nous avions dans notre groupe un moine de l'ordre de Saint Dominique, qui connaissait bien les coutumes et la

[1] Harant décrit plus bas p. 22 ce genre de bateau; sur le nom lui-même voir note 60 dans l'édition de J. Coppin.

langue des pays sous les Turcs, et qui nous proposa de se charger de tous les pourparlers moyennant quelque petite somme d'argent, en nous assurant que lui-même paierait également son écot. Comme il réussit à nous convaincre, nous lui donnâmes quelques sequins [1], pour qu'il arrange avec le patron la question de notre nourriture pendant le voyage.

Avec notre hébergeur grec, il alla voir le patron, mais de ce qui fut arrangé, nous ne sûmes rien de plus que les plaintes qu'il fit entendre à son retour sur l'ingratitude de sa tâche et la chaleur insupportable. Il déclara ne plus jamais vouloir s'exposer pour nous au grand danger d'un tel marchandage avec le patron; mais avoir réussi néanmoins à l'amadouer et à | conclure avec lui un accord avantageux pour neuf grands tolars [2]. ce qui vaut chez eux autant que les piastres.

Au début, nous plaignions ce moine, mais dès que nous entendîmes citer la somme convenue avec le patron, la peur nous prit que le moine ne décidât de faire lui-même le voyage avec notre propre argent. Pour le moment cependant, nous le laissâmes faire, voulant soumettre ses bonnes intentions à une meilleure épreuve : *non vien ingannato se non chi se fida,* ou « N'est trompé que celui qui fait confiance ».

Quand le patron reçut son dû, le moine se mit à acheter la nourriture; il acheta quelques poulets, des œufs, des fruits, du pain frais, des biscuits, et, au lieu du vin qu'on ne trouvait pas à Gaza, quelques cruches d'eau. En voyant les quantités

---

[1] unité monétaire vénitienne [2] thaler, monnaie.

de ce qu'il achetait, par rapport à l'argent que nous lui avions donné, nos soupçons se précisèrent. *Ha dato le sue condicioni in nota.* Comme nous savions ce que coûtaient les choses dans cette ville, et ce que normalement le patron aurait dû recevoir, nous conclûmes, au grand dépit de tous nos compagnons, que le moine avait gardé pour lui au moins la moitié de la somme. Nous savions tous qu'il fallait nous serrer les ceintures, car nos bourses s'étaient bien amaigries. Nous avions eu besoin de dépenses à Jérusalem et nous avions encore besoin de beaucoup d'argent pour le long voyage devant nous.

Trop tard, nous reconnûmes que cet homme aimait l'argent comme un vrai Judas. C'était à lui que nous avions donné la préférence, ne voulant pas confier la chose au Grec, et nous étions tombés de mal en pis. *Havevamo da far con un barbier, che sapeva più rader, che spender,* c'est-à-dire : « nous avions affaire à un barbier qui savait nous écorcher sans couteau ».

Pour cette raison, nous nous mîmes à réfléchir au moyen de nous libérer de lui en le renvoyant gentiment. Mais il était trop rusé, il savait se jouer de nous, de sorte que bon gré mal gré, nous ne pûmes que continuer avec lui, sans toutefois rien lui confier.

En attendant, nous observâmes la ville, qui était pour nous la dernière, à la limite de la Terre Sainte.

Description de Gaza

C'est une ville assez grande de nos jours, mais elle n'est pas toutefois aussi riche en monuments des temps passés que Jérusalem.

Il n'y a point de murailles. Une forteresse de taille moyenne
20 se trouve sur une petite colline avec une enceinte | carrée, où habite le Sangiac. Elle a été construite par Baudoin, roi de Jérusalem (GUILLAUME DE TYR, 14 *Bel. sac.,* 12). La ville est habitée par des Turcs, des Grecs, des Arabes et des Juifs.

Il y a abondance de toutes sortes de marchandises et d'articles pour une vie commode, et tout alentour il y a beaucoup de jardins et de champs, des palmiers, des grenadiers, des citronniers, des figuiers et des oliviers en grand nombre. Mais les palmiers y sont plus petits qu'en Egypte (comme je dirai plus loin) puisqu'il ne fait pas aussi chaud.

C'est pour toutes ces raisons que les caravanes en partance pour l'Egypte et l'Inde, et de là en Asie, ont l'habitude de se diriger vers cette ville, afin de s'y ravitailler en prévision de longs voyages, cela surtout pour celles qui vont vers l'Egypte et l'Arabie déserte, puisqu'elles ne pourront toucher aucune ville pendant plus de douze jours de voyage.

En ces temps-ci, la ville est appelée Gazera ou Gazara; autrefois, c'était Gaza, en juif Aza, ce qui veut dire en tchèque « force ». C'était l'une des cinq grandes villes des Philistins, bien fortifiée, à un mille italien et demi de la mer.

La ville fut tout d'abord conquise par les Juifs, commandés par Caleb (*Josué,* 10-15). C'est là que Samson chargea sur son dos les portes de la ville, pour les emporter sur un mont près d'Hébron (*Juges,* 16, 3).

Ce même Samson fut ensuite capturé, ses yeux furent arrachés, et il fut obligé de faire tourner un moulin. Ensuite, lorsqu'il

fut contraint de jouer de la musique devant des nobles dans le palais, il saisit deux colonnes, qu'il fit tomber, et ainsi avec elles tout le palais, ensevelissant dans les décombres trois mille morts (*Juges* 16, 21-30).

Selon les prophètes, la ville devait souffrir de grandes destructions. Au cours de la guerre contre les Perses, quand Alexandre le Grand apprit que la ville avait été occupée par ces derniers, il vint l'assiéger après la conquête de Tyr, et au bout de deux mois, il s'en empara, et la rasa. Elle est restée détruite pendant longtemps (JOSÈPHE, 11, *Ant.* 8). Puis, au temps des Macchabées, on commença à la reconstruire (1. *Macc.* 7. 9. 13-15, etc.). En peu de temps, la ville grandit de nouveau tellement, qu'Alexandre Janneus dut l'assiéger toute une année avant de pouvoir en prendre possession, ce qu'il ne réussit que grâce à la trahison de l'un des chefs militaires de la ville même (JOSÈPHE, 13, *Ant.* 19). Au temps du roi Hérode, la ville fut reconstruite, mais elle tomba entre les mains de l'empereur romain Octave, qui la sépara de la Judée, et l'incorpora à la Syrie (JOSÈPHE, *Antiq. Jud.* 17).

| Saint Jérôme rappelle (*in loc. heb.*) que de son temps, la ville 21 était très populeuse; cela peut s'apprécier selon le fait qu'après la conquête de la ville, Alexandre le Grand put rassembler dans le temple d'Apollon pour les y faire tuer cinq cents conseillers municipaux (JOSÈPHE, 13, *Ant.* 19). C'est dans cette ville qu'avec quatorze de ses compagnons, Sylvanus trouva le sort de martyr, ce qui est amplement décrit dans NICEPHORE (*Hist. Eccl.,* liv. 7 ch. 16). De nos jours, il n'y a aucune antiquité à montrer dans la ville, si ce n'est les ruines du palais que Samson fit

21 tomber sur les Philistins; mais d'aucuns prétendent qu'il s'agit de celles du temple du Dagon (BROCARD, *Itin.* 7; BREYDENBACH).

Départ de Gaza

Reprenons la relation de notre voyage. Le patron nous fit savoir qu'il fallait nous tenir prêts au départ dès le jour suivant et qu'il fallait nous rendre au bord de la mer. Aussi, le mardi après la Saint Matthieu, le 22e jour du mois de septembre [1], vers deux heures de la journée, quelques paysans vinrent nous chercher avec des ânes. Après avoir pris congé de notre ami grec en charge de l'auberge, le laissant satisfait plutôt d'une aumône que d'une récompense, nous traversâmes la ville, marchant vers le couchant. Puis, arrivant à la zone des jardins, nous montâmes en selle pour franchir une étendue sableuse d'un mille et demi, et nous arrivâmes à la mer.

Mais le patron ne pouvait pas partir, il attendait le vent. Chauffés d'en haut par le soleil et d'en bas par le sable, tout un jour et toute une nuit, il nous fallut attendre, étendus sur le sable et souffrant de la chaleur. Cependant nos cœurs étaient gais, car le prompt départ de ces terres nous souriait. *Cor contento e schiavina in spalla,* « avoir le cœur gai, c'est comme être bien habillé ». Qui veut goûter aux douceurs doit savoir goûter aux amertumes.

Pendant que nous attendions, je cherchais partout sur le rivage quelque trace de la ville jadis très grande et célèbre de

[1] 22 septembre 1598.

Constantia, et m'étonnai de n'en trouver aucun reste. Je peux seulement conclure qu'ils ont dû être ensevelis sous les sables, ou emportés à Gaza. Cette ville était proche du port, et s'appelait Majoma, ou Majonia, et reçut le nom de Constantia sous l'empereur Constantin, puisqu'il y avait une majorité de chrétiens, qui avaient dû être détachés de la ville de Gaza, où habitaient les païens.

Au temps de l'Empereur Julien, la ville fut rattachée derechef à Gaza, sous le nom de Gaza Maritime (HIÉRON, *in ep. Paulae,* et *in vita Hilar. Hist. Trip.* liv., 6. ch. 4. NICÉPHORE 10, *Hist.*, ch. 4.).

CHAPITRE 4

22

NOTRE NAVIGATION DEPUIS LA TERRE SAINTE JUSQU'EN EGYPTE, À LA VILLE DE DAMIETTE.

Le 23 de ce mois [1], vers les deux heures de l'après-midi, quelques marins Turcs vinrent accoster avec leur barque pour nous transporter à bord du *Caramusala* [2], qui reposait sur ses ancres, plus loin au large. Lorsque nous l'atteignîmes, nous trouvâmes le bateau tellement chargé de population turque et arabe, avec femmes et enfants, que le patron eut grand-peine à nous trouver une place. Elle aurait à peine suffi pour trois personnes couchées côte à côte, alors que nous étions sept

[1] septembre 1598 [2] voir plus haut p. [19] note 1 et la description qui va suivre.

22 pèlerins; chacun peut juger si nous fûmes satisfaits d'un espace aussi exigu. Je me souvins à ce moment de notre première navigation depuis Venise, en compagnie de soldats, et que nous avions tenue pour très mal commode. A présent, j'aurais volontiers accepté la moitié du confort que nous avions alors, mais il valait mieux ne pas y songer. *Un fatto desmentiga l'altro.*

Le *Caramusala* était un navire de bonnes dimensions, mais non ponté comme l'est un grand bateau. Il remorquait deux barques; il avait trois grandes voiles et comptait douze marins, habillés à la manière des Arabes que j'ai décrits dans le premier volume, en parlant de la montagne Quarantena, c'est-à-dire nus et « blancs » comme des Tziganes, comme les hordes des environs de Zamberg[1]. Toute la journée, pendant que le bateau attendait un bon vent et que nous restions debout, nous prîmes du bon temps avec la nourriture achetée pour le voyage, croyant que le lendemain nous pourrions atteindre Damiette. Nous le fîmes aussi pour leur mettre l'eau à la bouche, à ces païens, et nous le fîmes si bien, que le soir, il ne nous restait rien, hormis quelques biscuits.

En mer — Vers les deux heures du matin, le patron ordonna de lever l'ancre et de hisser les voiles. Alors, au nom de Dieu, nous laissâmes derrière nous la terre, et naviguâmes toute la nuit avec un vent favorable.

---

[1] ville de Moravie.

Au matin du 24, la Terre Sainte était encore en vue, puisque nous suivions la côte vers le sud. Puis le vent tourna vers l'ouest, nous poussant plus loin au large, ce qui fit que vers midi, la terre disparut de notre vue. Ensuite, peu à peu, le vent tomba, et nous demeurâmes immobiles. Avant la soirée, il reprit, favorable pour nous pendant quelques heures seulement, puis se calma de nouveau jusqu'au matin. | Le 25, le bon vent reprit 23 et persista jusqu'au temps de la messe du soir. De minuit jusqu'au matin, il se leva, pour raccourcir ainsi notre voyage.

Le 26, du matin jusqu'à midi, le calme régna, mais le restant de la journée et toute la nuit, le bon vent souffla. Le vingt-septième jour à l'aube, le patron ordonna d'amener les voiles et de jeter l'ancre, puisque le vent nous avait chassés trop près de la terre qui se trouvait à notre gauche, au sud-est. Nous nous en réjouîmes, pensant que notre navigation était finie, et que cette terre était l'Egypte. Mais notre espoir fut déçu, car il nous fallut attendre sur place qu'un autre vent que celui qui nous y avait portés se levât, pour nous ramener au large. Après une heure, une voile fut présentée au tout petit vent pour nous remettre en route, mais peu après, l'ancre fut rejetée à la mer, et nous restâmes sur place jusqu'aux Vêpres. Puis la navigation reprit jusqu'à la nuit, et nous restâmes à l'ancre toute la nuit.

Le vingt-neuvième jour à l'aube, les marins tendirent toutes les voiles au vent, et nous suivîmes notre route. C'est vers le temps du déjeûner que nous aperçûmes les tours de Damiette. Alors les Turcs et d'autres passagers se prosternèrent à leur manière pour dire leurs prières. Nous, les autres pèlerins, nous

rendîmes aussi grâce à Dieu, pour nous avoir libérés de nos misères, car nos souffrances étaient extrêmes.

Un voyage pénible

En vérité, pendant ces quelques jours, j'ai souffert parmi ces païens comme jamais auparavant, ni plus tard au cours de ce voyage. Nous avions trop peu de place. Ne pouvant pas nous coucher, nous dormions tant bien que mal assis. Nous souffrions de la puanteur des saletés humaines, surtout de ceux qui, n'étant pas habitués à la mer, vidaient leurs entrailles partout autour de nous, salissant tout, au point que peu s'en fallut que nous ne soyons malades. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que de supporter: *pacienza es el mejor remedio a cualquier dolor.*

Comme nous avions mangé toutes nos provisions le premier jour, sous le nez de nos voisins, ceux-ci à leur tour en tirèrent une cruelle vengeance. Sans parler de la nourriture, sauf quelques biscuits, pendant deux jours, nous n'eûmes pas une gorgée d'eau. Il nous fallut prier les Turcs de nous donner à boire, ce qu'ils faisaient quelquefois, nous donnant de l'eau puante dont ils ne voulaient pas eux-mêmes, et même celle-là, ils nous la refusèrent souvent. Comme disent les Italiens : « *el muro al seco, d'uno che* 24 *magna senza bevere* », il nous fallait bâtir à sec sans chaux. | Et nous ne pouvions que les regarder manger, suivant le proverbe : « *tu guardi per dritto, come fano le oche le verze* », c'est-à-dire les regarder comme des oies regardent les choux. Nous dîmes du mal de notre pourvoyeur, de la façon dont il s'était occupé

de nous. Ces biscuits prirent une grande valeur, quand nous réussîmes à les échanger contre quelques oignons ou autre chose similaire, que nous mangions alors comme une gâterie, ou lorsque nous buvions en échange une gorgée d'eau, tout en nous bouchant le nez. Seulement, il fallait avoir un estomac qui supportait tout : « *bon budello, cioé a deggiuno* ». D'ailleurs souvent notre ventre nous tourmentait, et nous trouvâmes qu'il y avait du vrai dans ce qu'écrit Diphilus, apud Gregorium Gyraldum : « *Ventre verecundum minus est nil, nil mage ventre* / « *Importunum, is vel mediis in luctibus urget / Et memores jubet esse sui, cogitque jubendo* » : Dans l'inopportunité et l'impudence, le ventre reste le plus fort, nous obligeant par la douleur à nous occuper de lui et à nous plier à sa guise [1].

Par-dessus le marché, ces vauriens de marins nous maltraitaient, surtout la nuit, lançant, mine de rien, des choses sur nous, marchant par-dessus nous, nous poussant comme des chiens. Une nuit, l'un d'eux monta dans le panier, au sommet du mât, et laissa choir sur nous un gros palan, d'un poids de plusieurs livres, qui tomba parmi nous en frôlant mon dos. Dieu a bien voulu qu'il ne me blessât pas sérieusement, mais j'ai poussé un grand cri, plutôt d'effroi que de douleur, car Dieu avait bien voulu me protéger. Si quelqu'un avait reçu ce coup en plein, il serait resté mort sur place, ou avec des membres fracturés. On dit bien « *il n'est pas nécessaire de chercher les moqueurs quand tu*

---

[1] dans le texte tchèque, la traduction est en vers.

n'as pas envie de rire », et ces vauriens nous le prouvèrent bien. Ils se moquaient de nous tant qu'ils pouvaient, en nous criant « Christiano »; mais nous, étant entre leurs mains, et non sans peur, nous faisions de notre mieux pour leur faire comprendre que nous saurions prendre notre revanche si nous étions plus
25 nombreux. | *Pacienza muchas veces injuria de tornarse en ira.* A ce sujet j'en ai dit assez.

Arrivée au large de Damiette

Vers midi, nous atteignîmes le port. Alors, l'un des vauriens de marins se mit à faire le tour du bateau, avec un chapeau rouge, en demandant à tout le monde son pourboire. De fait, au lieu du pourboire, nous aurions préféré lui donner une paire de giffles, ou, comme on dit en italien : « *te recommando a griffe de gallo, cioè al diavolo* », en d'autres termes l'envoyer au diable. Néanmoins, l'un des vauriens réussit, en insistant, à me faire accepter une lettre destinée à son frère, qui vivait en captivité à Malte, et à la lui faire parvenir par un autre messager, si moi-même je n'y passais pas. J'acceptai de lui rendre ce service. Pendant ce temps, nous vîmes dans le port beaucoup de bateaux semblables au *Caramusala,* qu'on chargeait ou déchargeait de marchandises variées. L'un de ces bateaux s'approcha de nous, et son patron vint m'offrir de transporter à Damiette ceux qui voulaient y arriver plus tôt. Notre groupe de Pèlerins, croyant que notre *Caramusala* allait rester dans le port, ne tarda pas à monter à son bord. Lorsqu'il arriva au rivage, qui se trouvait

à peu de distance, il toucha terre à l'embouchure d'un bras 25 du Nil, l'unique fleuve de toute l'Egypte, qui se jette ici dans la mer, et nous enjoignit de descendre là, disant qu'il n'avait pas l'intention de nous mener plus loin, et qu'il fallait le payer pour le trajet.

Ayant reconnu que ce Turc avait l'intention de nous rouler, nous ne voulions rien lui donner, à moins qu'il nous transportât d'abord à Damiette. Ce fut surtout le moine qui parla en notre nom, puisqu'il connaissait leur langue. Il se disputa avec le Turc, lui reprochant sa fourberie; mais le Turc s'empara d'un gourdin et se mit à nous menacer de vouloir nous battre. Alors le moine baissa le ton de ses mots, et le Turc baissa le gourdin. Pour finir, pour avoir la paix, chacun contribuant par quelques *maydines,* nous dûmes le payer.

Navigation jusqu'à Damiette

De nouveau, il nous fallait chercher un canot pour nous transporter à Damiette. Il y avait beaucoup d'embarcations différentes; quelques-unes petites, comme nos barques de pêche, mais plus larges; d'autres arrondies, presque aussi larges que longues, avec de petites voiles carrées, servant seulement pour le transport d'une ville à l'autre le long du Nil. Nous ne voulions pas prendre de celles-là, et choisîmes l'un des plus grands bateaux qui naviguât sur le Nil.

Certains de ces bateaux ont une voile, d'autres deux; et ils sont aussi pourvus de rames. On les appelle dans leur langue

26 « Dzierma »[1]. | Ce sont des embarcations basses, arrondies, cependant assez grandes, similaires à celles que j'ai vues sur le fleuve Po en Italie, et sur lesquelles on va par beau temps quelques milles en mer, de la même manière qu'on atteint par le Po la mer et puis Venise. Nulle part ailleurs, je n'ai vu de bateaux aussi bas que sur le Nil. C'est que les berges aussi sont basses, au niveau même de l'eau. Mais il leur est aussi difficile d'aborder les berges de cette hauteur qu'il le serait pour nous de descendre d'un bateau sur une haute berge[2].

Aux environs du Nil et pratiquement dans toute la terre égyptienne, il n'y a pas de montagnes; ainsi il est possible de naviguer sur tout le fleuve avec des voiles, sans trop se fatiguer aux rames quand on remonte le courant.

Je regardais les environs en admirant la beauté des sites, la fertilité et les arbres de ce début de la terre d'Egypte. Par rapport à d'autres pays, où les abords de la mer ou des grandes eaux sont très sableux ou pierreux, ici, tout près du rivage, tout était vivant et montrait déjà cette abondance dont je parlerai plus loin.

Le fleuve, qui se jetait à cet endroit dans la mer, était de la largeur de notre Elbe près de Litomerice[3]; mais ce n'était pas tout le fleuve, c'était seulement l'un de ses bras. Six autres bras similaires se jettent dans la mer. Leurs noms latins sont

[1] germes, bateaux du Nil à grosses panses [2] inspiré de P. Belon, p. 100 b-101 a [3] Litomerice est une ville au Nord de la Bohême proche de l'endroit où l'Elbe, ayant reçu son affluent Vltava s'élargit pour suivre son cours en Allemagne.

les suivants : Pelusiacum ostium, ou Damiatae, Taniticum, Mendesicum, Phatniticum, Sebenniticum, Belbiticum et Canopicum ou Heracleoticum. Pourtant, la navigation ne se fait que sur le premier et le dernier bras, les autres manquant de profondeur, et il n'y a point de villes ou de villages situés sur leurs rives.

Les Egyptiens de ces temps-ci n'ont de noms spéciaux que pour ces deux bras, c'est-à-dire Pelusiacum, qui coule du côté du Levant, vers Damiette, et qu'ils appellent Garbie, et Canopicum, qui coule du côté du couchant, vers Alexandrie, et qu'ils appellent Charguye[1], pour les distinguer au besoin. Properce, livre 2; Ovide, *Métamorphoses,* livre 5; Claudien, *In Ruf.,* livre 1; Palingenius; Léon; Virgile, *Enéide,* livre 6 : tous ceux-là rappellent les sept bras du Nil.

Je m'étonnai de voir que le Nil teintait de sa couleur trouble l'eau de la mer jusqu'à une distance de plusieurs milles italiens, et qu'il gardait son eau douce. Je fus informé alors que des marins qui se sont perdus en mer naviguent vers Garbie alors qu'ils veulent atteindre Charguye, et vice versa, ce qu'il est possible d'éviter, sans voir la terre (trop basse pour être visible de loin quand on est en mer, comme je l'ai déjà indiqué plus haut) lorsqu'on fait attention à la couleur de l'eau, teintée de manière différente de côté de chacun des deux bras. | Il est 27 ainsi possible d'arriver à temps vers le port que l'on cherche[2].

[1] gharby (occidental) et charqy (oriental) [2] cette coloration de l'eau de la mer par le Nil a été mainte fois évoquée; voir note 877 de l'édition de Palerne [1581], et Coppin [1638-1646], p. 472.

27 Le prix pour le trajet jusqu'à Damiette ayant été convenu, nous naviguâmes sur le bateau dzierma [1], en remontant le courant. Nous vîmes alors à notre gauche, non loin du Nil, près du port, un fortin carré, occupé par des soldats Turcs, chargés de la défense du port de Damiette et des autres villes en amont.

Pigeons voyageurs

Chaque bateau s'approchant du port est aperçu de loin par les guetteurs du fortin, et, au besoin, une dépêche est envoyée au commandant ou au Sangiac de Damiette. Pour cela, ils emploient des pigeons spécialement dressés [2], auxquels ils attachent à la patte une petite carte, et qui volent sans tarder à l'endroit de leur destination, se laissant détacher la petite carte, et puis retournent au fortin. Ceci m'a été raconté à cet endroit, mais de plus, j'ai lu chez d'autres auteurs que cette coutume était répandue il y a quelques siècles dans toute l'Egypte. Oui, de mes propres yeux, j'ai vu un tel pigeon se poser à Damiette, et j'ai vu comment on lui détachait le message de sa patte. Cette même pratique est observée jusqu'à présent de l'autre côté de l'Egypte, à Alexandrie, comme je dirai plus loin.

Des témoignages similaires sont rapportés par ceux qui décrivent l'Inde et les pays orientaux, tels GASPAR BALBI *etc.* nelli VIAG. DELLE INDIE ORIENTALI, disant que des marchands

[1] germe [2] sur ces pigeons voyageurs, voir Palerne [1581], p. 221 et note 856, et ici-même p. 198; Coppin [1638-1646], p. 486 et note 649.

envoient des lettres à leurs agents ou commis par des pigeons, d'Amara (Ormus) à Bassora (Balsari), et de Bassora à Bagdad (Bagdet), et retour. On leur attache des lettres sous les ailes. Alors que la distance d'Amara à Bassora est de douze jours de voyage, et de Bassora à Bagdad de trente huit jours par voie d'eau, un pigeon couvre cette distance à tire d'ailes en une journée.

Le fortin se trouve à dix milles italiens de Damiette. Par la suite, sans observer rien de particulier sauf les palmeraies, nous arrivâmes avec un bon vent à Damiette, deux heures avant le soir.

CHAPITRE 5

COMMENT NOUS ATTEIGNÎMES DAMIETTE, CE QUI S'Y PASSA ET DESCRIPTION DE LA VILLE.

En touchant terre à Damiette, nous ne pûmes débarquer sans auparavant avertir de notre arrivée le vice-consul du roi de France séjournant dans cette ville. | Celui-ci vint nous chercher lui-même; il nous accueillit très aimablement, et nous conduisit à travers la ville jusqu'à sa demeure. 28

La douane turque

Nous entrâmes tout d'abord dans une vieille maison où il y avait beaucoup de Turcs. Nous dûmes déposer nos bagages à leurs pieds, pour qu'ils les ouvrent et en examinent le contenu. Ils nous laissèrent aller sans rien prendre. Voici cependant ce qui arriva

28 à l'un de nos pèlerins : l'un des Turcs, bien habillé, peut-être un officier, en ouvrant son ballot, trouva les croix et les chapelets achetés à Jérusalem (ce qui est décrit dans le premier livre). Après un premier étonnement, il se mit en colère, nous maudit dans sa langue, et devant nous, cracha sur ces objets. Nous ne pûmes rien lui dire, ni offrir une résistance quelconque. Mais ce manque de respect pour ces objets, qu'il fut seul à montrer, nous stupéfia, car il n'était pas habituel chez les autres Turcs. Nous avons vu d'autres Turcs se conduire aimablement dans ces affaires, (avec une exception pour les croix et les images, comme je le dirai plus loin), tâchant de s'emparer de ces objets, en les dérobant aux pèlerins pour les porter eux-mêmes au cou ou aux mains, et récitent leur prière à chaque grain de chapelet : *Subana hala,* « Seigneur aie pitié du pêcheur », — ce qu'ils répètent cent fois avec le chapelet.

Rôle des consuls

De là, le vice-consul nous mena tout droit dans sa maison, qu'il habitait seul avec son serviteur. Au premier étage, il avait seulement sa chambre; en dessous, il mit à notre disposition une salle pour y coucher et manger tous ensemble. Pour que chacun sache qui est ce vice-consul, il convient de dire que quelques monarques chrétiens, qui ont avec le Turc paix et contacts commerciaux, tels le roi de France, ou les Vénitiens, maintiennent des délégués dans les villes turques d'une certaine importance. Ceux-ci siègent à Constantinople, à Tripoli, à Alep, au Caire, à Alexandrie

ou ailleurs, étant chargés du maintien de la paix et de l'exécution rapide des affaires. Leur fonction étant différente de celle des Ambassadeurs, Porte-paroles ou Envoyés, qui rentrent chez eux avec des réponses, ils n'emploient pas ces titres, mais s'appellent Consuls, c'est-à-dire Maires. Ils ont leur résidence normalement dans les villes mentionnées. Ils doivent maintenir l'ordre, la paix, et une bonne marche des affaires parmi les marchands chrétiens qui visitent ces villes. Le devoir des Consuls est de renseigner leurs maîtres de toute nouvelle mesure imposée par les Turcs, | telle que droit de douane, impôt, ou tout ce qui n'est pas en accord avec les traités ou privilèges convenus avec leur monarque. Ils doivent rapporter les mauvais traitements que les Chrétiens subissent de la part de la population turque, ainsi que faire savoir si les torts ont été réparés, ou non. 29

Ils jouissent de l'estime des Turcs, et reçoivent de l'Empereur Turc des attentions spéciales. De la part de leur monarque, et de la part des marchands, ils perçoivent d'honnêtes émoluments. De sorte qu'ils mènent à certains endroits grande cour, maintenant une garde turque, et ayant auprès d'eux toujours quelques janissaires qui surveillent leur maison et qui les précèdent dans les rues, les protégeant de la foule et faisant place devant eux, comme ils le feraient pour un Pacha. De plus, tout un cortège de marchands chrétiens vêtus de belles soieries les suit, ce qui fait grand effet auprès de ces nations [1]. Ainsi, on

[1] Comparer Coppin [1644], p. 481.

29 peut bien dire à leur sujet : *Onza di stato, libra d'oro,* c'est-à-dire : les revenus dépendent du rang.

Les consuls des monarques chrétiens sont reconnus par d'autres nations. Celui des Vénitiens représente ceux qui sont sous leur domination, comme les Autrichiens, etc.; sous le Français se groupent les marchands Allemands, Hollandais, Anglais, Florentins, Gênois, etc.; c'est à lui que tous les commerçants et pèlerins doivent obéissance.

Les Turcs leur cèdent de grandes maisons, appelées *Fondiques,* sorte de bazar, comme *Kotce* à Prague, pour que l'ordre et la loi règnent. Ce sont des bâtiments assez coûteux, construits il y a très longtemps. C'est là qu'habite le consul, et où les commerçants gardent leurs marchandises, leurs magasins et leur logis. De nuit, tout est fermé et surveillé par des gardes. J'en reparlerai plus tard.

Au sujet de notre vice-consul de Damiette, disons qu'il était mis en place par le Consul du Caire, pour le remplacer à Damiette. Mais il n'y avait que très peu de magasins chrétiens. Donc, de cette source, il recevait des revenus assez modestes. C'est ainsi qu'il s'occupait plutôt des pèlerins de Jérusalem venant par là en Egypte, les hébergeant chez lui, tout en s'occupant aussi de l'achat de riz et d'autres choses pour le compte des Chrétiens d'Alexandrie.

Nous fûmes très reconnaissants d'avoir pu entrer dans la maison d'un tel homme, qui nous reçut, qui put s'entretenir avec nous en italien, et qui était bon, sincère et très serviable.

Les méfaits du bon vin

30 Avant tout, assoiffés et affamés du voyage, nous lui demandâmes s'il avait du vin. Dans toute la ville, il n'y en avait pas, mais il nous dit qu'il avait pour son propre usage un peu de bon vin de l'Ile de Chypre, et qu'il le partagerait volontiers avec nous.

Nous acceptâmes sa bonne volonté et sa bonne action avec remerciements, en le priant aussi d'avancer l'heure du souper, ce qu'il fit en effet. En peu de temps, il nous apporta des poulets rôtis et cuits, des poissons et d'autres mets en abondance, avec ce bon vin. Ainsi, nous pûmes nous rétablir de nos misères passées, selon le proverbe : *la bonne volonté mange des gâteaux, la mauvaise volonté boit de la bière éventée et en a des maux de tête.* C'est pourquoi quelques-uns de nos compagnons se laissèrent gagner par la gaîté, *di viso sereno ;* il était fort tard quand finalement ils étendirent par terre ou sur des bancs leurs couvertures ou leurs matelas pour se coucher et dormir. (Il y avait en effet des bancs, car nous étions assis à table à la manière chrétienne).

Or chaque fois que nous réussissions à trouver du bon vin, notre monsieur Lambert avait l'habitude de se griser avec plaisir, et de chanter en hollandais diverses chansons mondaines ou pieuses. Comme le dit bien le proverbe : *L'acqua fa male, il vin fa cantare,* « le vin réveille le chant, l'eau la colère ». Cela ne tarda pas à se produire à cette occasion.

Dès que nous eûmes éteint les bougies et que le silence eut gagné la pièce, il se mit à chanter à haute voix, et nous l'écoutions en riant doucement. Le moine cependant, comme il avait bien mangé, en avait d'autant plus sommeil — *chi ben cena, ben*

dorme —, et ne pouvant supporter le chant, il lui ordonna en italien : *Lamberto taci,* « Lambert, tais-toi ! » Et Lambert, le craignant, ne termina pas la strophe et se tut.

A ce moment, l'un des compagnons, qui n'aimait pas le moine, éleva sa voix : *Lamberto, canta,* « Lambert, chante ! ». Ainsi, Lambert, voyant qu'on l'appuyait et qu'il avait un défenseur — *che gl'i facevan spalle* — se mit à chanter d'autant plus fort. Le moine de nouveau lui ordonna de se taire, et Lambert obéit. Mais aussitôt, d'autres l'incitèrent derechef à chanter, et il s'y mit avec verve. Alors le moine, voyant qu'on se payait sa tête ostensiblement, se dressa et se précipita sur Lambert avec des cris menaçants. D'autres compagnons, comprenant le danger, surgirent à la défense de Lambert, se heurtant au moine dans l'obscurité. En italien, on dit : *una parola tocca l'altra,* « Répondre du tac au tac », mais ici, ce fut à coups de poings. Le moine, voyant qu'il ne s'agissait plus de plaisanteries, se mit à se servir de sa haute taille, de ses longs bras, | en frappant autour de lui vaillamment, comme s'il faisait de l'escrime avec une arme dans chaque main, au milieu du tumulte, pendant que les compagnons se frappaient entre eux par erreur. C'était bien : *Chi vade notte, trova spesso delle botte* « qui maraude dans la nuit, peut bien recevoir une tuile ».

Le vice-consul, qui logeait au-dessus, entendant le bruit de la bagarre, vint en courant avec une lumière, tout épouvanté, pour nous prier, par bonté divine, de rétablir la paix. Nous, qui assistions à ce jeu en spectateurs, l'aidâmes à séparer les lutteurs. Mais le moine, rouge de colère, ne se laissa point calmer,

et se précipita dans la rue, hurlant, appelant les Turcs au secours, criant que l'on était en train de le voler et de l'assassiner. Par chance, comme personne n'accourait, puisque tout le monde dormait profondément à ce moment de la nuit, nous réussîmes, avec le vice-consul, à le faire rentrer de force dans la maison. Autrement, il aurait pu nous faire mettre tous en prison pour un temps indéfini ou au moins attirer sur nous une grosse amende. Loué soit le Seigneur pour sa sainte protection !

Après force cris, nous arrivâmes à calmer le moine, qui était tellement fou de fureur qu'il faisait fi de tout danger, pourvu que sa soif de vengeance fût apaisée. De toutes manières, il avait réussi à arracher à ce pauvre Lambert presque la moitié de sa barbe du côté gauche du visage, et avait asséné à d'autres des coups qui changèrent la plaisanterie en une affaire sérieuse. *Il molto, el poco, rompe il gioco.* Pour finir, le calme revint.

Le vingt-neuf septembre, le lundi, jour de l'Archange Michel, en nous levant, nous nous réunîmes pour discuter comment nous libérer de ce moine qui détonnait dans notre attelage.

C'était surtout à cause de ses menaces proférées pendant la bataille d'excommunier tous ses adversaires, de les faire mettre au ban, puisqu'ils avaient osé porter la main sur un clerc oint, ce qui était punissable selon la loi ecclésiastique : chapitre *si quis suadente* 17. *q.* 4; de même chapitre *non dubium* et chapitre *veniens,* et chapitre *ad eminentiam,* chapitre *cum illorum,* chapitre *religioso,* et chapitre *de sentent. excom. tit.,* livre 6.

Il y avait plusieurs raisons pour ne pas prendre au sérieux son excommunication, puisque le moine n'avait pas le pouvoir

nécessaire ni ne pouvait se l'attribuer, C. *corripiantur* 24. *q.* 3., C. *visis* 16 *q.* 2., *glossa in c. nemo episcopus,* 3. *q.* 1. *dicti tit. c. cum ab ecclesiarum, de off., c. ord. Hostiens. ibid. atd.,* et nous pouvions 32 tranquillement en faire | cas omis. Néanmoins, je voulais amener le groupe de mes compagnons à pardonner au moine ses paroles, et à oublier le tout. *La olvidenza es el remedio de las injurias.*

Je fis aussi une promenade dans les rues de la ville avec le moine, en l'exhortant à chercher la paix avec nos compagnons, lui montrant que c'était son intérêt, car le groupe, sans lui, se tirerait d'affaires dans ces pays hostiles, mieux que lui-même sans le groupe. *Olvidar lo que sabes, algunas veces trae provecho,* « l'oubli de certaines choses est utile parfois ». Le moine ne s'opposait pas à ces arguments et s'excusait, m'assurant qu'il ne m'incluerait pas dans son excommunication, bien au contraire, qu'il n'y avait rien à me reprocher, et que lui, après avoir pris sa revanche, pardonnerait volontiers tout à tout le monde.

Sur ces entrefaites, il me montra une poignée des poils de la barbe de notre pauvre Lambert, qu'il gardait dans sa poche, et nous éclatâmes de rire. Ce fut alors le temps du petit déjeuner. Nous avions commandé une trentaine d'œufs au plat, dans une grande poêle, et j'amenai le moine à table avec moi. Comme il voulait partager notre repas, il donna à tous sa bénédiction, et nous mangeâmes tous ensemble allégrement; pourtant certains de nos compagnons refusèrent de lui parler.

Après le déjeuner, le vice-consul loua, sur notre demande, une germe, pour nous transporter à Bulako, port et ville situé près du Caire, pour un sequin vénitien par personne. Alors

le moine apprit que l'arrangement s'était fait sans lui, et qu'il n'avait qu'à s'occuper de lui-même, qu'on ne voulait pas de lui. Il était très mécontent.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par de belles paroles, il chercha appui ailleurs, comme dit le proverbe : *meglio se vince la cosa per il consiglio, che per l'ira,* « on s'arrange mieux par humilité et bon conseil que par la colère ». Il se procura l'appui du Sangiac de la ville, qui nous envoya un porte-parole, avec la demande de ramener le moine avec nous, du moins jusqu'au Caire, puisque nous l'avions amené jusqu'ici. Cependant, le groupe des compagnons resta sur sa décision, présentant d'humbles excuses pour ne pas pouvoir accéder à cette demande. Ils recommandèrent au porte-parole de faire dire au moine de cesser d'insister, qu'il n'avait qu'à se séparer de nous. Nous agîmes en nous souvenant du proverbe qui nous met en garde contre trop de bons mets, un trop grand bonheur, et de trop bonnes personnes : *Dio te guardi da cinque F : fame, fumo, fiume, frate, femine.*

Histoire de Damiette

Le 30 septembre, dernier jour du 33 mois, nous nous promenâmes dans la ville en attendant le départ de notre bateau. C'est une ville ancienne, qui s'appelait autrefois *Pelusium* [1], d'après *Pélée,* le père d'Achille, ou encore *Eliopolis,* d'après *Elia Pertinace,* à qui

[1] erreur courante; voir Belon 103 a et 113 b.

33 est attribuée sa construction. La ville — aux temps anciens — était ceinte d'un double mur en briques, et d'un double fossé. En 1246, le roi Français Louis, dit le Saint, vint en Terre Sainte, pour libérer Jérusalem et les Chrétiens. Lorsqu'avec son armée il arriva en Egypte, il assiégea tout d'abord cette ville, qui était si forte, que pendant toute une année, il ne put s'en emparer par attaque. C'est par ruse qu'il conquit enfin l'une des portes, alors que les païens se sentant en sécurité, s'adonnaient aux festins ou au sommeil. Il y prit un riche butin.

Mais il ne put jouir longtemps de cette victoire. Voulant aller droit sur le Caire, il perdit trop de temps en route, jusqu'à ce qu'arrive le temps où le fleuve Nil sort de ses berges, en inondant tous les alentours. Cela, le roi Louis l'ignorait, et il ne put donc prendre à temps les mesures nécessaires. Son campement et toute son armée se trouvèrent sous l'eau, sans pâturage, sans nourriture, dans l'impossibilité de retourner à Damiette ou d'être rejoints par ses troupes de Damiette. C'est à ce moment que le Sultan d'Egypte arriva sur lui en grande force, pour l'empêcher de se transporter sur la terre sèche. A cause de l'humidité, la peste éclata dans le campement. Le roi n'avait pas d'autre alternative, que de périr, ou de se rendre, avec tout son monde. Il se rendit, à la condition qu'il pût regagner Damiette avec son armée, puis céder la ville au Sultan, payant par-dessus le marché une rançon de huit mille en or. Le roi et le Sultan observèrent le traité (*Chron. de temporibus aetatibusque mundi.* JOH. TITIUS. GUAGUINIUS, *Inventaire du Jan de Serres*).

A présent, la ville est forte par sa position dans la plaine au bord

du Nil, mais elle n'a pas de murs, sauf ceux des maisons [1]. Sa position est allongée du nord au sud, selon une demi-lune décrite par le fleuve qui coule en dehors de la ville. D'un bout à l'autre, elle est approximativement d'un mille italien de longueur, et d'un demi de largeur. Tout est bâti en briques cuites au soleil, puisqu'il n'y a point de pierres. Les rues de la ville sont sales et désertes. Par contre, les habitants peuvent jouir de nombreux et charmants jardins, irrigués partout par l'eau du Nil, avec abondance d'arbres fruitiers portant limes, citrons, oranges, grenades, figues, olives, | cassis, et il y a des arbres de paradis [2], 34 des palmiers et de la canne à sucre. On envoie d'ici toutes sortes d'aliments dans d'autres pays, principalement du riz. Le vice-consul nous racontait qu'on en exporte pour un million, c'est-à-dire dix fois cent mille par an; mais ce n'est pas ici que pousse tout ce riz, il vient des villes et des villages voisins.

Il y a en plus dans cette ville une abondance étonnante de poissons de mer et du Nil. Et on ne les pêche pas comme chez nous, avec toute sorte de grands équipements. Ils ne savent ni ne connaissent rien de tous ces grands filets, nasses, épuisettes, cannes à pêche, etc : ils attrapent de magnifiques poissons avec un tout petit filet, ou n'importe quel hameçon.

J'ai vu à Damiette et plus haut sur le Nil, qu'il suffisait d'attacher à un bout de ficelle un clou tordu avec un morceau de pain; et à peine jeté dans l'eau, il sortait un grand poisson: avec le meilleur hameçon, il serait difficile de faire mieux.

---

[1] Comparer Villamont [1590], p. 258 a   [2] bananiers.

34 Je crois pouvoir dire que ce fleuve eſt le plus riche en poissons de tous les autres fleuves du monde, pour son eau grasse et trouble. Je veux m'y référer plus loin. ATHÉNÉE, *Author.* livre 7, chap. 29, décrit la qualité et la grandeur des poissons du Nil.

Départ de Lambert

Comme nous n'avions pas l'intention de poursuivre notre voyage en compagnie de notre Lambert, nous conclûmes ce même jour un accord avec le vice-consul pour qu'il l'aide à atteindre l'île de Chypre, et de là Venise. Aussitôt, il se renseigna sur le départ du *Caramusala* et réserva pour lui une place. Nous payâmes le coût de son transport, ainsi que de ses dépenses avec nous. Nous lui donnâmes en plus, c'eſt-à-dire Mr. de Cernin et moi-même, l'argent nécessaire à son voyage, ainsi qu'une lettre pour le père Guardianni à Chypre, qui disait de remettre à Lambert toutes les choses déposées chez lui, telles que coffres, matelas, et vêtements. A vrai dire, nous le perdions à contre-cœur, appréciant comme passe-temps ses geſtes allègres, dont nous aurions eu bien besoin pour nous égayer quelque peu, dans le désert du Sinaï, mais nous étions seuls, Mr. de Cernin et moi-même à penser ainsi : *Un bon compagno per la vita te porta a cavallo ; un cattivo non t'aiuta, ma te fa tirar la caretta :* « Avec un bon compagnon de voyage, c'eſt comme aller à cheval, un mauvais compagnon, au lieu de t'aider, te fait tirer la charrette[1] ».

[1] la traduction tchèque eſt en vers.

Préparatifs de départ

Ces affaires étant arrangées, nous achetâmes pour peu d'argent beaucoup de nourriture, des œufs, des poules, des poissons cuits ou frits, du pain, des biscuits, mais pas de vin, puisque nous avions bu toute la provision de notre auberge, de sorte que déjà avant notre départ, nous dûmes commencer à boire de l'eau du Nil.

| Sur ces entrefaites, nous prîmes congé du vice-consul, le rétribuant à sa satisfaction; laissant Lambert et le moine dans la ville, le groupe ne comptant plus que cinq personnes, nous nous dirigeâmes vers le bateau. Mais il nous fallut attendre un bon vent toute la nuit, dormant à peine, à cause des poissons qui sautaient, nous éclaboussaient et se frottaient contre le bateau d'une manière incroyable, à nous faire peur. Près de cette ville, j'ai vu aussi des dauphins, poissons dont j'ai parlé dans le premier livre. 35

CHAPITRE 6

COMMENT NOUS LAISSÂMES DAMIETTE ET ARRIVÂMES AU CAIRE.

Le premier octobre, c'était jeudi après St. Michel l'Archange, à l'aube, nous étions prêts au départ, mais nous ne lâchâmes les amarres que deux heures plus tard, lorsque le vent souffla plus fort.

Le patron du bateau et ses deux aides étaient Egyptiens, de ces Maures basanés ou blancs, qui sont comme si on les avait

35 enfumés dans une cheminée, de couleur jaune, et qu'il faut distinguer des Maures bien noirs ou nègres, dont nous parlerons plus loin.

Le milieu de la germe était recouvert de nattes, pour protéger les passagers contre la chaleur du soleil, qui brille toute la journée, hiver comme été; c'est pour cela qu'il n'y pleut jamais, et lorsqu'il tombe quelques gouttes, c'est interprété comme un mauvais signe, un malheur futur pour tout le pays. Hérodote lui-même en donne le témoignage, rapportant qu'un jour il avait plu quelque peu à Thèbes, ville au sud du Caire, et qu'en directe conséquence, le roi Perse Cambyse tua le roi égyptien et soumit le pays. A Alexandrie et à Damiette, il pleut plus souvent, puisqu'il fait plus froid, et que c'est au bord de la mer, mais ce n'est que de la pluie, jamais de la grêle, ni de la neige.

Nous n'avons pu causer avec ces Egyptiens, nous ne pouvions le faire que par signes avec les mains : *Parlavano a cegno.* Leur langue est différente de la langue turque, c'est l'arabe, ou comme d'autres disent, le maure. Mais ce n'est pas leur propre langue ancienne. Celle-ci fut effacée, et tomba dans l'oubli, à cause de l'arrivée des Maures et des Arabes, qui avaient été attirés par la fertilité du pays.

Lorsque le patron détacha le bateau, il l'amena avec les rames de l'autre côté du fleuve, pour que le vent puisse gonfler ses voiles.

Les voiles tendues au vent, le bateau appareilla et se mit à remonter le Nil, et au nom de Dieu, nous nous mîmes en route.

| Le bateau avançait assez vite contre le courant, de sorte qu'en peu de temps, nous perdîmes Damiette de vue. 36

Nous traversâmes des régions très fertiles, nous vîmes la canne à sucre, des forêts diverses, surtout des palmiers et des figuiers, des champs d'orge mûr, de riz et de blé turc. C'était la deuxième moisson de l'année, et d'une abondance, telle que je n'en avais jamais vu. D'une part, ceux qui cultivent les environs du Nil sont de bons jardiniers, comme Athénée le rappelle. D'autre part, en dehors de l'irrigation par le Nil, qui contribue à cette croissance, c'est un climat doux pour la terre et pour ses fruits, ce dont je parlerai plus loin.

Le palmier

Comme nous avons déjà plusieurs fois mentionné le palmier, disons ici à son sujet ce qui suit : c'est un bel arbre, normalement d'une vingtaine de coudées de haut, et qui ne grandit qu'en un seul tronc. Son écorce est écailleuse et dure, et ce n'est qu'en haut qu'il déploie ses longs rameaux, qui retombent en automne comme les roseaux secs qu'on voit aussi chez nous. Ses fruits poussent par grappes, de quatre à six grappes par arbre seulement, et qui pendent comme de gros raisins doux, par leur couleur et leur saveur ressemblant aux figues, avec la différence du noyau allongé qui n'est pas dans la figue. C'est sous ses feuilles que pendent les fruits, qui ont la taille de prunes hongroises moyennes. Il y en a de deux couleurs, jaune, et clou de girofle, qui montrent la même différence séparant chez nous les mirabelles des pruneaux. En latin, ce fruit s'appelle *Dactylus,* en tchèque *datle*, en égyptien,

à l'état frais, *Bellan,* et sec, *Tamar.* L'arbre palmier est appelé *Dachel* ou *Machla* ou encore *Nachal*[1].

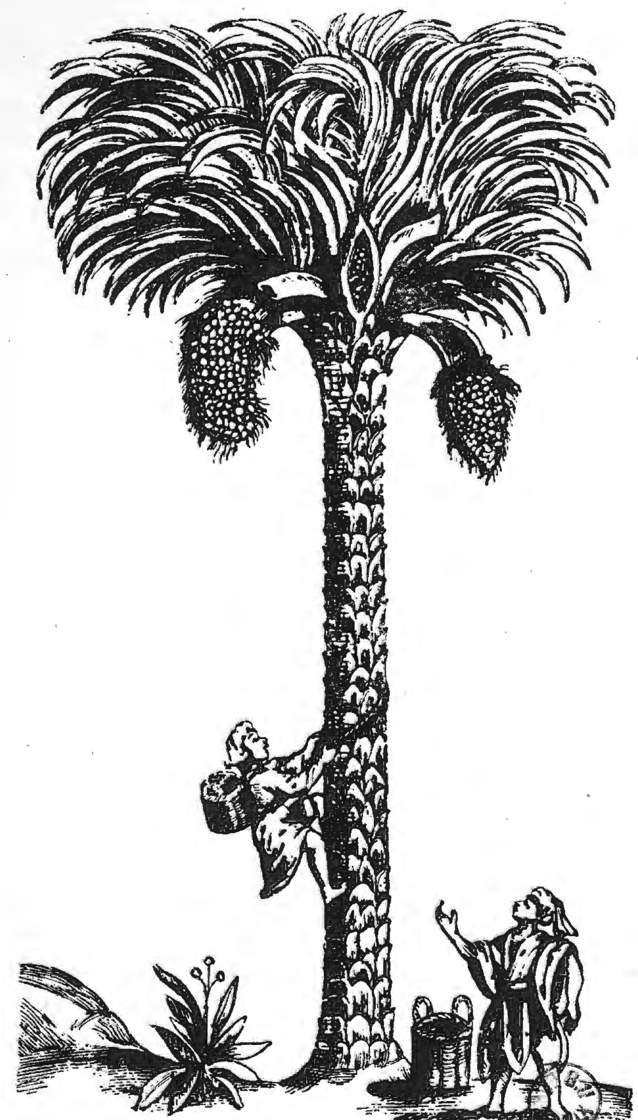
Cet arbre a deux différentes natures, ou sexes, je veux dire mâle et femelle. La femelle ne porte pas de fruits sans une action du mâle, ce qui fait que partout les deux groupes poussent ensemble. S'il n'y a pas de mâle, jamais la femelle ne donne de fruits, à moins d'être aidée par une sorte d'intervention médicale : c'est pourquoi les Egyptiens prennent les feuilles du mâle, et les posent ou les intercalent dans son branchage, ou emploient la poussière déposée sur les feuilles ou dans l'écorce du mâle. Ils prennent aussi les fleurs du mâle et saupoudrent la femelle et la rendent fertile. LEVINUS LEMNIUS, *De Occult. Nat. Miraculis,* liv. 4, ch. 10, désigne le caractère du palmier comme ayant *affectum venereum,* c'est-à-dire, le penchant de Vénus, comme si les plantes et les arbres étaient doués de vie et de sens. STEPH. THEUPOLUS, *Acad. Contempl.* liv. 9, ch. 2 et PLOTIN, *Ennéades,* 3, en discutent agréablement.

Le palmier a aussi cette curieuse propriété qu'il ne se laisse pencher, ou courber par aucune force. Plus on le tire | vers le bas, plus on le charge, et plus il s'élève et se dresse vers le haut. Pour cela, depuis l'antiquité, il sert d'exemple de vertu et de patience insoumise, et on l'utilise comme symbole de victoire. AULU GELLE, livre 3, chap. 6.

37

Dans nos pays, le palmier ne peut pas pousser, mais en Syrie, en Egypte, en Afrique et dans les pays du Levant, on en trouve

[1] ballah et tamrah تمرة; le nom arabe du palmier est nakhl نخل.



Le palmier-dattier.

en abondance; on en plante pourtant en Italie et en Espagne, mais ceux-là ne donnent pas de fruits et périssent facilement.

Il n'y a pas d'arbre plus utile que le palmier. Tout d'abord son tronc sert pour bâtir et à d'autres usages, puis sa ramure est utilisée pour faire divers ustensiles, et surtout les *cuffaz*[1]. Du feuillage, on fait des couchettes, on tresse des nattes et des paniers. Selon ce que rapportent EDOARDO LOPEZ : *Viaggio nelle Indie Orient.*, et d'autres, dans certains endroits, comme dans le royaume du Congo, et dans d'autres pays de l'Inde Orientale, on fait des tissus somptueux comme du Damas, du Drap d'or et d'autres, de telle manière qu'au lieu d'un fil de soie, pour tisser les étoffes sus-mentionnées, on se sert d'un fil tiré du feuillage du palmier. De plus, on fabrique des cordes de l'écorce située près de la racine. Les fruits sont d'une utilité évidente pour quiconque en goûte, et on en trouve chez les marchands de ces pays.

Les usages possibles du palmier et de ses fruits sont décrits dans PLINE, livre 13, ch. 4 et livre 23, ch. 5; DIOSCORIDE, livre 1, ch. 150; GALIEN, *de alim. facult.*, ch. 26; THÉOPHRASTE, livre 1, ch. 2 et livre 3, ch. 5; MATHIOLUS, *Herbar.*, et GONZALO D'OVIEDO, dans SAN MARIO, *Historia delle Indie Occidentali*. Ce dernier énumère les huit espèces de palmiers des Indes Occidentales. OLIVIER DU PRADEL dans le *Théâtre d'Agriculture* décrit comment on pourrait le planter et le cultiver dans les pays froids, et il explique comment on greffe et on cultive d'autres

[1] qaffas, cassettes faites de nervures des feuilles de palmiers.

arbres et plantes peu communes. De plus, il eſt encore possible de consulter *La Maison Ruſtique* de CHARLES ESTIENNE.

Quand, en automne, les habitants de l'Egypte veulent récolter les dattes mûres, ils montent sans échelle sur les arbres, puisqu'ils n'ont pas d'échelle suffisamment haute. Au lieu d'échelle, ils se servent d'une corde assez forte, dont ils entourent le tronc, comme d'une ceinture, laissant de la place de telle manière qu'ils peuvent glisser leur corps entre la corde et le tronc. Lorsqu'ils veulent monter, ils se serrent contre le tronc, passant la corde sous leurs bras, pour être attachés à l'arbre par la taille, et puis, avec un panier suspendu au dos, ils montent à l'aide de leurs mains et jambes, avec l'agilité d'un singe, lançant 38 la corde | comme une ceinture chaque fois un peu plus haut, à mesure qu'ils avancent. Lorsqu'ils s'arrêtent, comme ils ne pourraient se maintenir que par les mains, ils appuient leur dos contre la corde, qui se tend, et ainsi, ils peuvent se reposer, et arriver jusqu'en haut, grâce à l'écorce du tronc. Celle-ci eſt aussi lisse en montant qu'elle eſt noueuse en descendant, par ses écailles saillantes qui offrent une prise pour monter d'autant mieux. Pour cueillir les fruits dans le panier, ils se servent des deux mains, en se reposant sur la corde de la manière déjà décrite, et puis ils envoient en bas leur panier au bout d'une ficelle.

Le bananier

Il y a un autre arbre, étrange pour nous, et commun chez eux, dont le tronc s'élève à peine de sept ou huit empans au-dessus de terre, et duquel jaillissent vers le haut des feuilles, au lieu de branches. Ces

38 feuilles ont sept ou huit empans de long, deux empans ou plus de large, avec un dos de trois ou quatre doigts d'épaisseur. En été, ces feuilles tombent, et le tronc reſte pour l'hiver, seulement. Les fruits qu'il porte sont comme de gros cornichons, avec de petits grains à l'intérieur, d'une couleur plus jaune, couverts d'une sorte de peau à la manière de la figue, qu'il faut enlever pour pouvoir les manger. Les fruits poussent sur l'arbre au milieu du feuillage, de sorte qu'on les voit à peine. Il y en a une grande quantité réunis ensemble, comme les grains des palmiers, pas plus d'une quinzaine d'amas par arbre. Ce fruit eſt meilleur que la figue, et, arrosé d'eau de rose, il calme bien la soif. Lorsqu'on le coupe, peu importe à quel endroit et en combien de morceaux, il a la propriété de montrer la croix; il porte en lui l'image de la crucifixion de Jésus. Pour cela, certains l'appellent en italien *pomo del paradiso,* c'eſt-à-dire « Pomme du Paradis », comme s'il était de la race des pommes qu'Adam, notre premier père, goûta, tombant dans le péché, race des pommes de la connaissance, bonne ou mauvaise.

C'eſt un signe de la prédiction divine de ce temps, sur la rédemption du genre humain par la mort sur la croix, qu'il ait été marqué dans son intérieur par la croix, et qu'il le reſte ainsi. JOHN Á NEDDER, ch. 6 du *Lib. Formicarius* 4., écrit qu'en Espagne, au royaume de Grenade, on trouve des fruits similaires, qui renferment en eux l'image de la croix à quelque section que ce soit. En égyptien, ce fruit s'appelle *Maus, Musa,* ou *Moris*[1].

[1] موز mōz.

L'arbre s'appelle *Daracht Moris*, et ailleurs *Figuier indien*, auquel se réfère GARZIAS, *De Horto in Arom. Hist.*, livre 11, chapitre 10. LÉON L'AFRICAIN, *Della descrit. dell'Africa ;* AVICENNE, livre 2, chap. 491 ; RHASIS, livre 3, chap. 20 ; SÉRAPION, chap. 84.

Plusieurs auteurs pensent que ce doit être ce genre de fruit auquel fait allusion le quatrième livre de Moïse, treizième chapitre [1] en | ces termes : « Puis ils arrivèrent dans la vallée Eskol, et coupèrent une branche avec une grappe pleine de baies, qu'ils portèrent sur un rondin, entre deux d'entre eux ». 39

Johan Hugo LINTSCHOTT, dans son livre qui décrit les Indes Orientales, rapporte qu'il a vu plusieurs fois cette sorte de grappe suspendue à un rondin et portée par deux hommes ; il peut bien arriver qu'une grande grappe de ces fruits soit aussi lourde, surtout si, sur une seule grappe, il y a plus de deux cents graines.

Danger des voleurs

Après le coucher du soleil, notre bateau accosta les bords du fleuve, près d'un grand village. Nous passâmes la nuit dans le bateau, sans pouvoir nous libérer de la crainte d'être assaillis et volés pendant la nuit par les Arabes et les Egyptiens. A cause des brigands, il est aussi dangereux de passer la nuit sur place que de poursuivre son voyage. Souvent, comme ils savent bien nager, ils s'approchent en silence du bateau, et, pendant que tout le monde dort, ils grimpent à bord, s'emparant de tout

[1] *Nombres* 13, 23.



Le bananier, appelé « maus » (musa).

ce qu'ils peuvent, et repartent à la nage avec leur butin. Quelquefois, ayant réussi un premier coup, ils rattrapent le bateau pour y voler ce qui reste. D'autres fois, s'ils croient pouvoir s'emparer des passagers, ils les exterminent et utilisent leurs possessions à leur gré. Les voyageurs qui veulent garder en sécurité leur bateau, achètent un certain nombre de mèches à arquebuse, et pendant la nuit, les disposent tout allumées sur les rebords du bateau, pour faire croire à ceux qui regarderaient de loin qu'il y a autant d'arquebuses. Si jamais ils en ont une, ils tirent, aussi bien et autant qu'ils peuvent, pour ainsi faire peur. C'est ainsi qu'on arrive à passer plus facilement. Même ainsi, quelquefois, par une nuit obscure, les bandits s'approchent tout doucement du bateau, et s'ils se voient découverts, ils plongent sous l'eau, comme dit le proverbe : *Da bosco e da riviera,* de vrais « hommes des bois et de rivières ».

Grâce à Dieu, ils nous laissèrent en paix, et le lendemain du même jour, nous poursuivîmes notre navigation avec un bon vent. Pendant tout le jour et toute la nuit, nous avançâmes très rapidement, agréablement, en longeant de beaux rivages ornés de magnifiques récoltes.

Le troisième jour, ce même vent nous servit bien pour le voyage, mais cependant, cette journée-là, en plus d'autres difficultés, nous souffrîmes de la chaleur et de la soif.

L'eau du Nil

Quoique l'eau du Nil soit trouble et limoneuse pendant toute l'année, elle est habituellement bonne et savoureuse à boire. Nous en buvions

sans mesure, et elle ne nous fit point de mal, si ce n'eſt son effet laxatif. Les Egyptiens, pour ne pas devoir courir tout le 40 temps, ont un moyen de la rendre propre et saine. Ils ont | de grands récipients en terre ou en argile, larges en bas, étroits en haut, comme des cruches, contenant à peu près deux seaux [1], qu'ils remplissent d'eau trouble jusqu'au bord. Puis, prenant cinq ou six amandes amères, ils les frottent un peu contre la surface de la cruche, les écrasent dans la paume de la main, et les jettent dans l'eau. Ensuite, plongeant le bras jusqu'au coude dans l'eau, ils la remuent, la rendant tout-à-fait trouble et la laisse ensuite décanter. En trois ou quatre heures, l'eau eſt propre comme du verre, et prête à être prise dans de plus petites cruchettes pour l'usage.

Il eſt difficile de dire trop de bien de cette eau bonne et saine. Comme pour toute eau, cela se reconnaît à trois choses, voir Galien, livre 1, *de simpl. med. facult.*, ch. 5. Ces trois choses sont : goût, couleur et odeur. L'eau du Nil a ces trois qualités. Elle eſt douce et agréable au palais, d'une couleur jolie et propre, et d'assez bonne odeur. Ceci, parce qu'elle coule des régions les plus chaudes du monde, où elle eſt diſtillée et cuite par le soleil, et ainsi, dans toute sa pureté, sans recevoir aucune autre rivière ou eau malsaine, elle arrive en Egypte.

Si cette eau eſt boueuse, c'eſt pour la rapidité de sa course, et à cause des hautes cataractes entre des montagnes (comme je décrirai plus loin). Dans des vallées étroites, elle remue la

[1] en fait, il s'agit d'une ancienne mesure tchèque de volume liquide.

terre légère et noire, et la transporte sans pouvoir la déposer; cependant, quand elle eſt libérée de sa boue, cette eau reſte bonne.

C'eſt une règle des médecins que l'eau ne fait pas le sang, ni la digeſtion; mais au sujet de cette eau, on assure qu'elle se transforme — comme le vin — en sang. Les habitants de l'Egypte et les médecins arabes tiennent pour vrai que cette eau — entre toutes — garde cette propriété depuis que Dieu, à cause de Moïse, frappa l'Egypte en transformant l'eau en sang. Ce fait eſt visible sur les corps de tous les Egyptiens habitant près du Nil, qui ont plus de sang, et sont plus gros que les Arabes qui habitent les lieux désertiques.

Galien dit le plus grand bien de cette eau du Nil, qui eſt supérieure à toute autre, et soutient qu'elle eſt la cause de la fertilité des femmes : *Lib. de aquae bonit.*; Sénèque, *Natur. Quaeſt.* Il soutient aussi que non seulement elle rend les femmes saines et fécondes, mais qu'elle guérit encore celles qui depuis longtemps sont ſtériles. Ceci eſt atteſté aussi par Avicenne, *Primo Cant.* et par Aristote, *Hiſt. Anim.*, qui signalent la grande quantité de gens et d'enfants autour du Nil.

| Lorsque le roi d'Egypte Ptolémée Philadelphe, second du 41 nom, donna sa fille en mariage au roi Antiochus, il lui envoyait en Syrie de l'eau du Nil, afin qu'elle ne boive que de cette eau à laquelle elle s'était habituée depuis son enfance, mais surtout pour qu'elle puisse être mère de beaucoup d'enfants, Polybe, *Hiſt.*

Un exemple similaire eſt rapporté par Hérodote, livre 1, au sujet d'un roi des Perses qui se faisait envoyer, où qu'il

41 aille, même à des centaines de milles de distance, l'eau de la rivière Choaspe qui coulait près de la ville de Suse. On la lui envoyait bouillie dans de grands récipients en argent, qui étaient transportés sur des chars suspendus à des balanciers.

THÉOPHRASTE, dans le *Lib. de aquis,* explique la raison pour laquelle cette eau est laxative : elle contient du salpêtre qui vient de la terre égyptienne, et c'est pour cela qu'elle fait sortir des intestins ce qui y reste.

La fin du voyage sur le Nil

Les vêpres approchaient, lorsque, naviguant, nous aperçûmes les pyramides du Caire. Elles étaient là comme des montagnes, et j'en reparlerai. Dès que nos bateliers les aperçurent, ils se prosternèrent face à terre pour prier et se réjouir, se sentant déjà proches du Caire, quoique la ville ne fût pas encore en vue.

Dans ces parages, nous aperçûmes de nombreux oiseaux blancs ressemblant au cygne, plumage blanc et pattes palmées, qui voguaient sur le Nil. Cet oiseau s'appelle en latin *onocrotalus*. Il a un grand bec avec une poche dure, dans laquelle il amasse sa proie, avec tout et les os. Lorsque la chair se détache des os, il la fait passer dans son estomac, en rejetant les os de sa poche : PLINE, livre 10, chap. 47; BELON, *Obs.* 2, chap. 27.

Nos bateliers, comme beaucoup d'autres, sèchent cette poche, l'attachent aux deux bouts, et s'en servent comme d'une sorte d'épuisette pour vider l'eau du bateau. Quoiqu'elle reste toujours dans l'eau, elle ne se détrempe pas, mais reste dure comme du bois.

Une heure après que les pyramides aient été en vue, nos bateliers aperçurent sur le ciel le croissant de la nouvelle lune; alors, tournant leur face vers la lune, avec de curieux mouvements de corps, ils dirent leurs prières. La nuit tombait déjà, quand nous touchâmes terre près d'un village qui se trouvait à quelques cinq milles du Caire.

Au long de tout notre voyage, nous avons vu beaucoup de villages ou de villes sans remparts, certaines d'entre elles assez grandes et dont on nous indiqua les noms. Ce furent d'une part Serou et Rascalis, situées l'une en face de l'autre sur des rivages opposés, qui vivaient depuis l'antiquité en lutte et en inimitié, faisant ce qu'elles pouvaient pour se gêner l'une l'autre. D'autre part, ce furent Cherbni et Baramon situées du côté de Garbie, Tavilla et Cayarya situées du côté de Charguye. Plus loin se trouve Massun, à l'endroit où prend naissance le bras du Nil appelé Barzoguer. Plus proche du Caire se trouve Callebo, et Menie Canibri, qui doivent se trouver à mi-chemin entre Damiette et le Caire. Ensuite viennent les villes de Spayty, Caracanya, Bulgaita, Abessus, Subrak, et enfin Bulak et le Caire [1].

A travers le Delta inondé

42 Quand nous touchâmes terre près de ce village, le patron du bateau nous invita à descendre pour aller au village qu'il appelait *Bulak*, nous faisant croire qu'il avait rempli son devoir envers

[1] la description de cet itinéraire semble empruntée à Villamont [1590], p. 259 a-b.

42 nous. Cependant nous savions aussi bien par la lecture que par les dires d'autres personnes que Bulak se trouvait tout près du Caire, dans une autre situation et avec un autre port que ce village. Nous ne voulions pas le croire, et, craignant une ruse, nous ne voulûmes pas abandonner le bateau mais bien y passer la nuit. Le voyou de patron descendit à terre encore pendant la nuit, pour aller nous chercher des ânes, qu'il amena au rivage au petit jour. C'est alors que nous fûmes obligés de débarquer, tant par les cris des bateliers que par ceux des âniers qui voulaient nous faire croire à tout prix que ce village s'appelait Bulak : « *Corvi con corvi, no se cavano mai gl'occhi* », « ils s'entendaient comme larrons en foire ». Ils s'aidèrent si bien les uns les autres, qu'ils réussirent à nous faire sortir du bateau, qui s'éloigna aussitôt de la berge, afin qu'il nous soit impossible de le regagner, après avoir reconnu notre erreur. Ce n'est que plus tard que nous apprîmes que ces bateliers n'avaient pas le droit de transporter jusqu'à Bulak passagers ou pèlerins. Pour le faire, ils auraient eu besoin d'une permission écrite spéciale, délivrée par les autorités, sans laquelle ils étaient passibles de graves amendes. C'est bien pour cela qu'ils se dépêchèrent de repartir aussitôt qu'ils furent en possession de leur argent. Et il ne nous resta plus qu'à discuter avec les âniers des conditions de notre transport au Caire.

Après avoir traversé le village, nous arrivâmes au bord d'une anse du Nil, ombragée par de grands figuiers, sous lesquels nous vîmes un groupe de Juifs et de Turcs, commodément installés sur des sièges à l'ombre. Lorsque nous atteignîmes le

groupe d'hommes, ils nous arrêtèrent pour nous demander de payer les droits de douane. Il fallut donc mettre pied à terre pour leur dire d'abord qui nous étions et d'où nous venions; l'un d'eux, un Juif, nous parla en espagnol.

Ayant entendu que nous venions de Jérusalem, et que nous voulions aller au Caire, et de là, plus loin, au Mont Sinaï, il nous ordonna de déballer nos effets pour les passer en douane. Nous le priâmes instamment de ne pas nous obliger à tout déballer, lui disant que, contrairement à d'autres pèlerins, nous n'avions rien, sauf quelques objets en terre cuite, en pierre et en bois, dont le déballage et l'emballage seraient laborieux et très longs. Nous réussîmes à amadouer les Turcs qui se disposaient déjà à ne pas exiger le déballage entier, mais ces traîtres de Juifs ne voulurent pas l'admettre. Une longue dispute s'engagea alors entre eux-mêmes et les Turcs, dont il résulta que nous dûmes ouvrir et montrer tout, jusqu'au dernier objet, | et payer par personne une grande piastre, de celles qui valent un thaler. 43

A ce sujet, il est bon de savoir que les Turcs ne pouvaient pas s'opposer aux Juifs en cette matière, puisque les uns et les autres avaient reçu des autorités cette douane en ferme. Ni les uns, ni les autres, ne pouvaient s'empêcher mutuellement de percevoir la douane, ce que j'expliquerai quand je parlerai davantage des Juifs.

Après avoir remis nos bagages en ordre, nous reprîmes notre route pour quelques trois heures de temps, jusqu'au moment où nous atteignîmes les eaux du Nil en crue. Il nous

43 était impossible de les franchir sur nos petits ânes, à moins d'être disposés à nous enfoncer dans l'eau jusqu'au cou, en mouillant tout ce que nous avions apporté de Jérusalem. Il y avait là plusieurs centaines d'Arabes, de Turcs et d'Egyptiens allant et venant par cette route du Caire, et qui traversaient à gué cette eau comme des aveugles, en élevant seulement au-dessus de leur tête leur chemise ou tunique; ceux qui étaient trop petits devaient nager. Comme il y avait d'autres lacs par ces endroits, ils ne se rhabillaient même pas, et se promenaient tout nus, sans se gêner, comme s'il n'y avait pas de femmes faisant même route. Celles-là étaient un peu plus pudiques que les hommes; elles se promenaient en pantalons bouffants, du genre hongrois, qui les couvraient depuis la taille jusqu'aux chevilles. Là où l'eau dépassait leur taille, elles se séparaient néanmoins des hommes, et se dénudaient pour porter le restant de leurs habits au-dessus de leur tête. Elles offraient à nos yeux un spectacle choquant : *non le vorria veder depente,* « l'homme ne voudrait pas les voir en peinture ». C'était comme si nous étions dans les Indes ou les pays Américains, où les personnes des deux sexes gardent leur nudité sans gêne. Cela est décrit par des écrivains comme Don Pietro Martire, *Hist. del novo mondo,* ou comme Gonzalo Fernando d'Oviedo, *Hist. delle Indie Occidentali,* ou Fernand Cortes, *Relationi,* ou Hieron. Benzone, *Hist.*

En attendant, nous avions assez vu de ce gué. Notre principal souci était le contenu de nos bagages. Nous avions également vu qu'il y avait par là quelques grands chevaux arabes, sellés, pour transporter les passagers disposés à payer. Sans tarder,

nous commençâmes à discuter avec leurs propriétaires, en acceptant de payer quatre *maydines* par cheval pour nous faire franchir cette mare. Ainsi nous pûmes la traverser, assis en selle, les jambes relevées comme des singes, tenant nos baluchons sur le dos. Par endroit, les chevaux devaient nager. Nous retrouvâmes de l'autre côté nos âniers avec leurs bêtes, | mais 44 il ne fut pas facile de les retrouver dans cette foule d'êtres nus, ressemblant à une fourmilière, grouillant dans les deux sens. Ce fut difficile sans *coram nobis.*

Nous avançâmes quelque peu, pour alors buter contre une autre mare du Nil, près de laquelle il n'y avait pas de chevaux pour nous transporter. Nous ne pûmes la traverser ni à dos d'âne, ni à pied, tant il y avait de boue. Nous cherchâmes donc une autre monture : ce furent nos âniers. Nous grimpâmes sur leur dos, et ils nous transportèrent ainsi au travers de cette mare-là et d'autres qui nous attendaient encore. Nous payâmes, selon la grandeur de la mare, un, deux ou trois *maydines* par personne. Au dernier lac nos attendait une aventure : *La coda é peggior a scortegar,* « le malheur attend souvent au dernier détour ». C'est cela qui arriva quand nous atteignîmes le milieu de la dernière mare. L'homme qui portait Monsieur de Cernin, s'enfonçant trop dans l'eau, tomba sous lui, salissant complètement les vêtements de ce dernier, qui se fâcha tout rouge et qui voulait lui donner *pax tecum sul mostazzo.* Quant à moi, j'ai eu une rencontre avec deux Turcs bien habillés, jambes nues jusqu'au genou, qui arrêtèrent ma monture bipède, me saisirent par les bras, menaçant de me jeter dans l'eau, si je

ne payais. Je les envoyai promener, leur disant que je n'avais rien à donner, tout en me cramponnant au cou de mon porteur. Ceux-là, voyant que je ne voulais rien donner, se mirent à pousser mon porteur, essayant de nous faire tous deux tomber à l'eau. Avec l'aide de Dieu, qui me protégeait ce jour-là, mon porteur tint bon, comme un bon cheval, selon le proverbe : *caval d'un fosso.* Tout en titubant et vacillant, il réussit néanmoins à atteindre avec moi la terre ferme. J'ai dû le récompenser d'un *maydine* de plus. Il était temps d'arrêter ces dépenses d'argent trop fréquentes, car dans ces pays, il est réellement vrai que : *I dinari stanno sempre con la berretta in mano per tuor comiato,* « l'argent tient tout le temps le chapeau à la main et demande pardon ». C'était vrai ici plus que partout ailleurs.

Nous échappant des mares comme des mouches sortant d'un seau d'eau de vaisselle, nous abordâmes un beau paysage, très peuplé, plein de palmiers et d'autres arbres. Sur les palmiers, il y avait des hommes qui récoltaient des dattes. D'autres se promenaient sur le dos de beaux chevaux. Il était évident que nous étions tout près de la ville du Caire. Au sortir des palmeraies, à notre grande joie, nous la vîmes devant nous. Nous pénétrâmes dans ses rues, sans descendre de nos ânes comme ailleurs, | car la ville était trop grande, et il y avait trop de poussière dans les rues pour ceux qui n'y étaient pas habitués. Il était près de midi. Suivant les conseils reçus à Damiette, nous nous dirigeâmes vers la demeure du consul du roi de France, sans trop demander notre chemin. Nous franchîmes plus d'un demi-mille avant d'arriver devant sa maison.

45

Chapitre 7

Notre arrivée dans la ville du Caire, et ce que nous y avons fait.

Ayant trouvé la demeure du consul, nous entrâmes dans la maison pour y rencontrer le consul lui-même. Dès que celui-ci apprit l'arrivée de pèlerins, il sortit à notre rencontre, et parlant en italien, nous accueillit aimablement, puis nous conduisit en haut dans sa chambre. Nous lui racontâmes en quelques mots comment nous étions arrivés de Jérusalem et de Damiette, lui transmettant quelques commissions du vice-consul de cette dernière ville. Sur ces entrefaites, un serviteur vint lui annoncer que le déjeuner était prêt. Il nous invita à le partager avec lui, ce qui nous vint fort à propos.

C'était un homme courtois, érudit, qui parlait plusieurs langues. Il vivait en seigneur, avec beaucoup de serviteurs, se conduisant en toutes circonstances avec faste, et comme tout seigneur turc, s'habillant de vêtements de soie.

Au cours du repas, il nous entretint de maints sujets divertissants. Il nous traita fort bien, et nous mangeâmes des mets coûteux et variés, arrosés d'un bon vin de Chypre d'une force peu commune. Quoique coupé aux trois quarts d'eau, il était aussi fort que le meilleur vin hongrois.

Excursus sur les Juifs en Orient

Le repas terminé, nous lui confiâmes quel était notre pays d'origine. Il fut extrêmement étonné de ce que, par ces

46

 temps dangereux, nous ayons osé pénétrer dans le pays des ennemis de notre majesté, qui était en guerre avec les Turcs. Il nous conseilla donc sur la manière de nous conduire dans la ville, pour qu'on n'apprenne pas qui nous étions, et pour pouvoir ainsi échapper à la prison perpétuelle. Il nous exhorta à éviter surtout les Juifs, et toute conversation avec eux, car ce serait eux qui, selon notre manière de parler, seraient les plus capables de nous reconnaître (...) [1].

Les Juifs possèdent au Caire surtout les magasins de pierreries, d'or et d'argent, et de tissus de valeur, en surpassant dans ce commerce les Turcs et presque tous les commerçants de l'Orient. Ils s'occupent aussi de médecine et de la guérison des gens. Les meilleurs apothicaires et droguistes sont bien les Juifs. Il n'y a pas d'apothicaire ou de droguiste chrétien, qui aurait dans son magasin, sa boutique, autant d'espèces et de plantes. Il en est ainsi, puisqu'ils possèdent beaucoup d'herbiers et de vieux livres arabes sur la médecine, imprimés ou manuscrits, que nous n'avons pas dans nos pays. Ils possèdent en outre des ouvrages des autres écrivains que nous connaissons, tels que Galien, Hippocrate, Almansor, Sérapion, Aristote, Platon, dans d'autres langues que le turc ou l'arabe, desquels ils savent tirer beaucoup de savoir. Il y a parmi eux, et surtout en Egypte,

[1] ici nous supprimons un passage où Harant essaie de démontrer que ce sont les Juifs chassés d'Europe qui ont appris aux Turcs comment mieux lutter contre les princes européens. Ce genre de polémique raciale est de toute façon sans intérêt.

beaucoup de savants en d'autres matières | que la médecine, et ils savent discuter de ces matières.

Ces Juifs ont établi à Constantinople une imprimerie, comme les Turcs eux-mêmes n'en ont pas; ils y impriment des livres en plusieurs langues, italien, espagnol, grec, latin et hébreu, et ils peuvent même éditer dans d'autres langues, sauf en turc et en arabe, ce qui leur est interdit par les Turcs, comme si ces deux langues étaient sacrées, et que les Juifs, par leur indignité, risquaient de les entacher en les utilisant. Dans cette imprimerie, ils utilisent des chrétiens bien préparés, rachetés de la captivité turque, et ils les traitent comme des esclaves, les obligeant à travailler même les jours de fête.

Ils achètent aussi à leur guise, de la même manière que les Turcs, des jeunes filles et des femmes chrétiennes, qu'ils utilisent pour le travail et le plaisir, ce qui est contraire à leurs propres lois, et puis, ils les revendent; même si avec l'une d'elles ils ont plusieurs enfants, ils s'en séparent si leur intérêt est en jeu.

Les Turcs ne les tiennent aucunement en estime. Ils ne mangent pas avec eux, ni ne prennent femme, ni concubine de leur race. Pour être différents des autres, ils sont obligés de porter à certains endroits un turban jaune; ailleurs, comme en Terre Sainte ou en Egypte, de hauts chapeaux rouges. Or ils cherchent partout à mettre les chrétiens dans leur tort, en prenant eux-mêmes le beau rôle. C'est pour cela qu'ils savent mille métiers, et savent aussi comment inventer quelque chose contre les chrétiens, et comment les dénoncer auprès des autorités. C'est pour cela que tous les chrétiens, surtout ceux de passage,

les évitent comme le diable lui-même. C'est pour cela que les Turcs, les connaissant bien, se méfient d'eux. Nous en avons assez dit au sujet de ces (---) Juifs.

Projet de voyage au Sinaï

Les bonnes intentions de Monsieur le Consul étant évidentes, nous lui demandâmes aide pour notre voyage au Mont Sinaï, voyage que nous voulions entreprendre le plus tôt possible, pour revenir ensuite au Caire. Nous ne voulions pas en effet manquer le bateau chrétien partant cette année d'Alexandrie. Il se mit alors à nous raconter les dangers de ce voyage, et nous parla des frictions existant entre les moines des monastères du Mont Sinaï et les Arabes, disant que les moines étaient assiégés par les Arabes qui ne laissaient personne y pénétrer ou en revenir. Il nous conseilla donc d'abandonner l'idée de ce voyage, qui mettrait en danger notre expédition, et qui pourrait nous faire manquer le bateau chrétien. En entendant cela, nos compagnons déclarèrent sur le champ ne pas vouloir y aller, ceci, à l'exception de Monsieur de Cernin et de moi-même.
48 Nous lui demandâmes un temps de réflexion | pour pouvoir nous renseigner plus à fond sur ce sujet. Quoique d'autres côtés, nous ayons aussi entendu à quel point il serait dangereux de nous aventurer parmi ces légions de bandits, nous persistâmes dans notre décision. Etant arrivés si loin, et étant pour ainsi dire prêts, comme quelqu'un qui *ha el piede in staffa*, nous crûmes devoir suivre l'adage qui dit *la osadia mucho aprovecha en las cosas dudosas*, « en des choses douteuses, l'audace est

décisive » ou « il ne faut pas aller au bois quand on a peur ». 48
Telle fut notre attitude, car nous pouvions laisser au Caire toutes nos affaires, sans crainte de perdre des biens ou de l'argent. Nous decidâmes donc d'entreprendre ce voyage, dussions-nous même y aller seuls, sachant que là où il n'y a rien, la mort elle-même ne peut rien prendre.

Nous demandâmes donc aussitôt à Monsieur le Consul son aide dans cette entreprise, lui faisant savoir que malgré tout, nous persistions dans notre décision de faire ce voyage. Celui-ci, voyant la fermeté de notre décision, nous offrit de nous conduire le lendemain auprès du patriarche Grec qui habitait le Caire, pour l'informer de notre intention et pour lui demander conseil. Nous l'acceptâmes avec grand plaisir et reconnaissance, et le remerciâmes pour toute l'amabilité dont il nous comblait, quoique nous fussions des inconnus pour lui. Sur ces entrefaites, nous nous retirâmes dans les chambres qu'il nous avait assignées.

Une maison au Caire

Ces dernières se trouvaient dans une maison adjacente à celle du consul, maison qui lui avait été louée pour héberger des marchands ou des pèlerins des nations appartenant à sa juridiction. La maison était grande, bâtie en pierres, donnant sur des rues par-devant et par l'arrière. Elle était construite en hauteur, comme d'autres maisons du Caire, en deux ou trois étages, sans aucune toiture, le dessus étant seulement recouvert de terre

ou de chaux. Les maisons d'une certaine importance sont couvertes de plomb. A l'intérieur, il y a de hautes chambres spacieuses, mais il n'y en avait que quatre ou cinq dans toute la maison. Au centre de la maison, il y avait une sorte de cheminée de cinq ou six coudées de largeur, allant d'en bas jusqu'en haut, ouvertes, qui laissait pénétrer à l'intérieur de la maison non seulement la lumière, mais aussi la brise avec sa fraîcheur. Cependant on invente aussi d'autres manières de rafraîchir la maison : soit on éparpille tous les jours de l'herbe fraîche dans les chambres, | soit on les asperge d'eau plusieurs fois par jour. Ce qu'on aime aussi, ce sont des bassins ou des citernes au milieu d'une pièce, qu'on fait remplir d'eau. Cette surface d'eau répand autour d'elle de la fraîcheur, ce qui fait d'une telle pièce l'endroit préféré pour s'y tenir, manger et dormir. Il y a peu de fenêtres, elles sont petites, en verres de couleur de tons foncés et elles ne s'ouvrent pas. Sous ces fenêtres, plus bas, il y en a d'autres, qui se ferment par une sorte de persienne, qu'on soulève comme un couvercle et qu'on peut maintenir ouverte par une sorte d'étai. Nous n'y avons pas vu de banc ni de siège, chacun devant apporter avec lui (*portar il scagno seco*) son propre siège naturel.

49

C'est donc dans une telle maison que nous étions logés. Il y avait, au lieu d'habitants, beaucoup de singes, de dragons, de guenons, et d'autres créatures bizarres, que le consul faisait élever par les soins d'un gardien. Au début, ceci nous sembla bienvenu, car il nous parut qu'ils allaient nous faire passer agréablement le temps, surtout celui de l'après-midi, qui est

le plus chaud, et qu'on utilise pour la sieste. Mais ce passe-temps fut compensé par leurs rites nocturnes, alors qu'ils se battaient, se mordaient en faisant retentir la maison entière de leurs cris, au point de nous irriter, voire de nous exaspérer.

49

Le consul nous prêta l'un de ses serviteurs, qui s'occupa de nos achats ainsi que de la cuisine, nous soignant bien, avec divers poissons, chairs et fruits, et un pain blanc de blé, (car il n'y a point de seigle chez eux), cuit d'habitude par les boulangers chrétiens, et ceci, pour une somme fort modique. Par exemple, pour un *maydine,* il savait acheter soixante-quatre limes fraîches, avec un tas de figues et de dattes. Il n'y avait pas de poires, de pommes, de prunes ni de grappes de raisin, qui sont importés d'habitude par voie d'eau depuis Damas, et qui se vendent très cher. Cependant nous aurions bien donné plusieurs limes et grenades, pour une simple pomme. Nous n'avions pas de vin à boire non plus, à cause de la stricte interdiction du pacha du Caire, qui, étant du sang et de la descendance de Mahomet, leur prophète, faisait régner sévèrement sa loi. Le consul n'avait la permission d'en avoir que pour lui-même. Ce n'est qu'avant notre départ pour le Mont Sinaï que nous en trouvâmes auprès d'un marchand grec, à qui nous en achetâmes très cher pour le voyage. En attendant, nous ne bûmes que de l'eau du Nil. Le soir venu, nous fermâmes bien la porte, l'assurant par un loquet, sachant que nous ne pouvions avoir aucune confiance en la populace d'une si grande ville, où elle échappe à tout contrôle des autorités.

Au matin du cinquième jour de ce mois, nous arrivâmes à la maison du consul, pour qu'il nous accompagne chez le patriarche grec; cependant, nous ne trouvâmes pas ce dernier chez lui puisqu'il | était parti depuis deux jours à Alexandrie. C'est pourquoi nous demandâmes à son lieutenant de nous écrire une lettre au nom de son Supérieur et adressée à l'archevêque du Mont Sinaï, dont le siège est au Monastère de Sainte Catherine sur le Mont Oreb. Il nous écrivit volontiers une lettre en grec, dans laquelle il demandait pour nous bon traitement et prompt retour.

50

Incident de rue

En compagnie du consul, nous vîmes sur le chemin du retour une douzaine de Turcs habillés avec luxe et montant des chevaux bien harnachés et qui galopaient vers nous. Dès qu'ils nous aperçurent, ils se lancèrent au galop, comme s'ils voulaient nous renverser. Nous eûmes à peine le temps de nous écarter en nous serrant contre le mur d'une maison; alors arrivant à notre hauteur, les cavaliers arrêtèrent leur monture en les faisant tournoyer de-ci de-là, nous regardant d'un air féroce et d'une mine menaçante. Mais lorsqu'ils se rendirent compte qu'il n'y avait aucune réaction de notre part, ils poursuivirent leur chemin. Alors nous nous étonnâmes qu'envers une personne comme le Consul, une telle conduite fût tolérée. Le Consul nous rétorqua qu'il y avait parmi eux un beau jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, qu'il nous montra, qui était le chéri du Pacha du Caire, et qui,

jouissant de sa faveur spéciale, pouvait tout se permettre. Ainsi, à cause du Pacha, non seulement lui-même, mais aussi beaucoup d'officiers Turcs étaient obligés de fermer l'œil sur ses agissements. D'autres cherchaient à le flatter, à le servir, pour être bien avec le Pacha par son intermédiaire.

Parmi ces païens, il est nécessaire de supporter beaucoup, et en silence selon le proverbe : *chi ode, vede e tace, viverà sempre in pace,* ce qui veut dire « celui qui entend, voit et se tait, vivra toujours en paix ». Ce serait se faire des ennemis que de déranger les autorités pour de telles balivernes quotidiennes.

Suite des préparatifs pour le voyage au Mont Sinaï

Quand nous regagnâmes notre logis, c'était le temps du déjeûner; le consul se retira dans ses appartements, et nous dans les nôtres. En retrouvant nos compagnons, nous les exhortâmes à se joindre à nous, mais sans résultats. Ceux-là avaient choisi l'adage *E meglior esser confessore che martire,* c'est-à-dire « il vaut mieux être simple croyant que martyr ».

Après le repas, nous allâmes rendre visite au Consul, pour lui demander de nous faire chercher un interprète et des chameaux; il accéda à notre demande, et nous montra l'un de ses serviteurs, un jeune chrétien né au Caire, qui parlait plusieurs langues, et qu'il était disposé à envoyer avec nous; | c'est lui qui fut chargé de chercher trois chameaux pour lui-même et pour

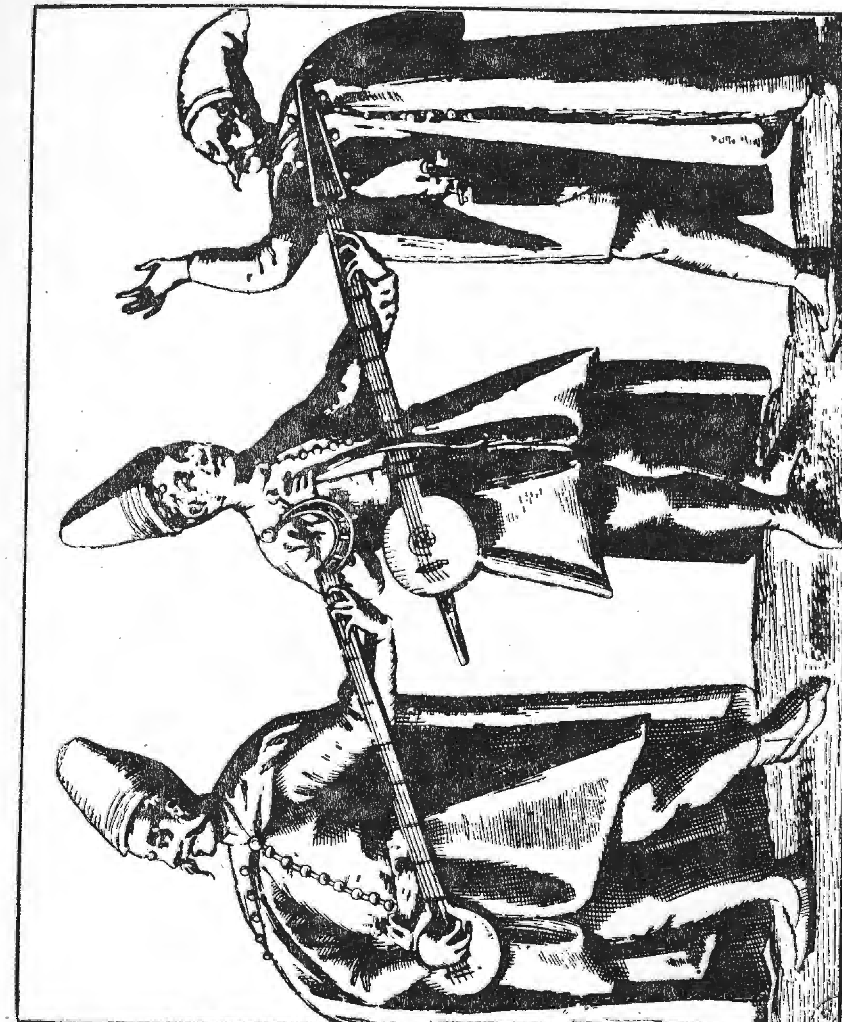
51

51 nous, ainsi que d'acheter la nourriture nécessaire pour le voyage.

Les charmes du khalig

De retour dans nos habitations, et en compagnie des bêtes curieuses déjà mentionnées, nous passâmes le restant de la journée à regarder par la fenêtre. Nous observâmes un grand nombre de bateaux, petits et grands comme une germe, voguer dans la rue et transporter de la marchandise ou simplement se promener; on nous assura que l'eau dans cette rue était de plusieurs coudées de profondeur, et qu'elle coulait à travers la ville en faisant des sortes de canaux, cela seulement pendant le temps de la crue du Nil. Après le coucher du soleil, nous vîmes se promener dans ces bateaux des Turcs bien vêtus, assis en cercle, les jambes croisées, au milieu d'une multitude de fleurs qui embaumaient l'air de leur bonne odeur. Ils regardaient les fenêtres autour d'eux, et se réjouissaient de la musique d'un orchestre qu'ils transportaient avec eux. Ils en étaient ravis, et nous, nous nous retenions de rire : c'était comme si une truie sifflait et qu'un âne eût battu le tambour.

Notre maison avait aussi une petite porte donnant sur le canal, comme d'autres maisons. Il nous suffisait donc de l'ouvrir et d'arrêter l'un de ces bateaux qui passait dans les canaux et de montrer du doigt ce que nous voulions. C'est ainsi que nous avons goûté ce jour-là à maintes bonnes choses. Là où il n'y a pas d'eau, on colporte et distribue une incroyable quantité de choses que l'on transporte dans des récipients.



Musiciens turcs.

Le château du Caire

Le sixième jour du même mois, nous nous levâmes tôt pour aller visiter le château du Caire, ce qui avait été convenu au préalable avec notre futur interprète.

Or il se présenta une heure plus tard, en nous demandant si nous étions déjà prêts, pour pouvoir partir tant qu'il faisait encore frais; et voilà qu'il nous trouva en train de l'attendre. Alors il sortit de la maison pour appeler un ânier, mais plusieurs s'offraient déjà. Dans chaque rue, tout au long de la journée, il y a une quantité d'ânes, de mules, et même de chevaux, qui attendent tout scellés, avec leur propriétaire, prêt à vous demander où vous voulez aller, à convenir le prix et à partir.

Avec les *homar,* les ânes d'ici, il en eſt comme avec les gondoles de Venise : vous en appelez un, et une horde se précipite sur vous pour tous vous tirer par vos vêtements et vous faire asseoir sur leur bête. Ce sont de petits ânes, mais ils sont très commodes. Ils vont d'un bon pas, ils ont le trot facile, de sorte que l'ânier eſt obligé de courir. | Leur selle et leur mors sont bons, **52** meilleurs qu'en Terre Sainte, ce qui eſt décrit dans le premier livre.

Monsieur de Cernin et moi-même, et notre nouvel interprète, nous choisîmes donc trois bons ânes, et nous nous dirigeâmes droit vers le château par de longues belles rues. Elles étaient comme farcies d'une multitude bigarrée. Nos âniers, nous précédant au pas de course, criaient : « *Dahry, Dahry !* », ce qui veut dire : « Retirez-vous, faites place ! » [1]. C'eſt ainsi que nous

[1] Voir Palerne [1581], p. 68 et note 227.

52 pûmes passer et atteindre le sommet d'une colline, non abrupte, mais assez haute, sur laquelle se trouvait le château.

Devant la porte, nous mîmes pied à terre, en ordonnant aux âniers d'attendre là notre retour, et nous pénétrâmes tous les trois à l'intérieur du château. Nous nous trouvâmes tout d'abord dans une grande cour entourée de bâtiments apparemment destinés aux gardes et aux chevaux. Dans cette cour, il y avait beaucoup de beaux chevaux arabes très richement harnachés, avec des selles, des mors et des étriers tout ornés d'or et d'argent ciselé, des couvertures et des plumages, soignés par des serviteurs qui attendaient là le retour de leur maître en audience auprès du pacha.

Nous traversâmes la cour sans obstacles, et nous arrivâmes à une petite porte qui n'avait pas deux coudées et demie de hauteur et par laquelle nous voulions pénétrer dans la cour principale. Soudain, un Juif apparut dans cette porte, et se figea là en nous regardant d'un air épouvanté. C'était un interprète de notre consul qui, nous reconnaissant et sachant que nous étions sous la protection de son maître, s'attaqua à nous sans tarder avec une question chargée de colère : — « Mais où donc voulez-vous aller ? ». Quand il entendit notre réponse, c'est-à-dire que nous voulions voir la cour et la demeure du Pacha, il se mit à reprocher sévèrement à notre guide de nous avoir ainsi exposés à un danger, par simple curiosité et sans en avoir informé son maître, ni pris son conseil. Il nous pressa de partir sur le champ, nous disant que si nous tenions tant soit peu à notre liberté, il fallait que nous soyons loin d'ici avant que les Turcs ne s'aperçoivent

de notre visite, car autrement, nous n'échapperions pas à la prison. On faisait circuler le bruit en ce moment à la cour, disait-il, qu'il y avait en ville des Allemands et des espions qui avaient pris part à la campagne de Hongrie, et qui avaient été reconnus par certaines personnes.

Cette nouvelle nous fit partir du château plus rapidement que nous y étions entrés. Tête baissée, et en toute hâte, nous regagnâmes nos habitations, morts d'angoisse, de chaleur et de fatigue. Comme c'était fort loin, nous arrivâmes | chez nous 53 vers midi, tout essoufflés, en pensant au proverbe : *chi non ha cuore, habbia gambe,* « celui qui n'a pas de courage doit avoir des jambes ». Nous suivîmes le conseil du Juif, sans même le remercier pour son avertissement, sans même jeter un regard en arrière vers nos ânes, dont les propriétaires ne se gênèrent pas pour nous suivre jusque chez nous pour nous demander le paiement de leur dû.

Lorsque le consul apprit notre aventure, il désapprouva notre manque de prudence, nous disant qu'en temps ordinaire, il aurait pu nous procurer une permission pour une telle visite, mais que cela n'était pas possible maintenant, à cause des rumeurs qui circulaient. Par contre, il nous fit part d'une bonne nouvelle, au sujet d'une caravane en partance pour la Mer Rouge, avec laquelle nous pourrions, d'ici à quelque trois ou quatre jours, voyager en toute sécurité. Nous lui demandâmes à cette occasion de nous prêter un guide, pour nous conduire au jardin du Sultan Turc, appelé Matharea, où pousse le baume, et que nous voulions visiter le lendemain, pour profiter du temps avant notre départ.

53 Je n'ai néanmoins pas l'intention de passer sous silence le château, et je noterai brièvement ici ce que nous avons vu de nos yeux, et ce qui nous a été raconté.

Le château eſt grand, de conſtruction coûteuse, d'un air gai. Il se trouve au sommet d'une colline assez importante, et d'où l'on peut voir non seulement la ville, mais aussi une bonne partie de l'Egypte. Son étendue eſt à peu près la même que celle du château de Prague, avec le quartier adjacent de Hradcany. Il eſt ceint de murailles, mais sans fossés, avec beaucoup de vieilles tours et de donjons, faits plutôt pour le beau voir que pour pouvoir réſiſter en temps de guerre. Un chemin en gradins pavés, partiellement taillés dans le rocher, mène vers la porte principale, à laquelle ainsi il donne un accès plus facile pour les bêtes chargées de fardeaux, que celui du château de Prague.

Dans la première cour, il y a des bâtiments conſtruits de manière coûteuse, en marbre et en pierres de couleur. D'un côté de la cour, on peut entrevoir une partie du bâtiment principal du Pacha, avec quelques lucarnes, portes et fenêtres, ornées de mosaïques en petits morceaux de nacre, de bois d'ébène, de criſtaux de roche, de coraux et de jade, avec des vitres et des encadrements de marbre et des dorures.

A l'intérieur, selon ce qu'on m'a dit, il y a des bâtisses très luxueuses, autour d'une cour très spacieuse, six fois plus grande que la cour de cuisine de Sa Majeſté du Château de Prague. Dans les étages se trouvent des chambres ornées en surabondance de pierreries et d'or. A une occasion, les Juifs ont offert

vingt mille ducats, seulement pour les pierres précieuses du plafond de l'un de ces palais. Ceci montre bien la gloire et la richesse des souverains Mamlouks | qui avaient édifié le 54 château.

Au centre de l'une de ces cours intérieures, il y a un endroit entouré d'une grille de bois, où se trouve une pierre en guise de siège. C'eſt là que s'assit l'Empereur Soliman, en descendant de cheval, après qu'il eut conquis le Caire, en signe de prise de possession de ce nouveau pays. Depuis ce temps, l'endroit a été ceint d'une clôture, et il eſt vénéré par les Turcs comme un endroit saint.

L'eau qu'on utilise dans le château n'eſt ni l'eau de pluie, ni celle d'un puits, mais bien l'eau du Nil. Elle eſt puisée au fond d'une citerne large et profonde, creusée dans le rocher, près du sommet. Un escalier de quelque cinq cents marches, taillé dans les parois, permet de descendre jusqu'au niveau de l'eau. Celle-ci eſt amenée par des tuyaux de pierre, par un aqueduc formé de trois cent cinquante hauts piliers, dont la base eſt de trois brasses de large, et qui sont conſtruits en pierres de taille. La diſtance, de la rivière au château, eſt d'un petit demi-mille tchèque. L'eau eſt montée par des engins et des roues mus par des bœufs; elle se déverse dans les tuyaux, coule tout droit à la citerne, où elle eſt puisée par d'autres roues, et diſtribuée par des conduites de pierre et de plomb dans tout le château.

CHAPITRE 8

DESCRIPTION DE NOTRE EXCURSION AUX JARDINS IMPÉRIAUX, OÙ EST CULTIVÉ LE BAUME, ET CE QUE NOUS FÎMES À NOTRE RETOUR DANS LA VILLE.

Le sept octobre, nous nous levâmes avant le jour, pour nous rendre avec tous nos compagnons au jardin de Matharia. Notre guide, un janissaire désigné par le consul, parlait l'italien et le français. Partant de la maison du consul, nous traversâmes la ville à dos d'âne, en suivant le janissaire avec les *Mukars* [1].

Après être sortis de la ville, nous dûmes franchir un champ d'exercice, où les Turcs, selon une longue habitude, étaient en train de pratiquer des disciplines équestres et guerrières. Il nous fallut alors supporter de grandes vexations de leur part. Ils lancèrent au galop leurs chevaux contre nous, en pointant sur nous leurs flèches et leurs javelots. Sans la compagnie du Janissaire, personnage dont le pouvoir est respecté dans tous les pays turcs, et dont la présence impose à tout le monde | une conduite modérée, nous n'aurions probablement pas échappé de là avec la vie sauve.

55

[1] les mukari sont les âniers et conducteurs de bêtes de somme. Voir Greffin AFFAGART, p. 59 et 156; HARFF [1497], p. 96 et 134; THENAUD [1512], p. 60; KIECHEL [1588], p. 345 et 374; VILLAMONT [1590], p. 330.

Matarieh

55

Nous poursuivîmes notre route pendant cinq ou six milles italiens le long du Nil, qui coulait à notre main gauche, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à *Matharia,* appelé aussi *Al Mathrie.* C'est un village où se trouve un somptueux pavillon de plaisance des anciens sultans, ainsi qu'une auberge pour les pèlerins qui viennent en Egypte avec des caravanes, à travers le désert, depuis le Mont Sinaï. Il y a une loi qui prescrit que sous peine de perdre ses bêtes, et de se trouver soi-même en prison, aucun Arabe ne doit transporter ni personne, ni marchandise à destination du Caire, au-delà de Matharia. C'est là que tous ceux qui viennent du désert avec des voitures arabes, doivent attendre et louer une autre voiture qui est envoyée du Caire. Ceci est une ancienne prescription, dont le but était d'empêcher que les hordes insoumises des voleurs arabes pussent pénétrer librement au Caire, où ils ne feraient rien de bien, et où l'on n'a aucune envie de les voir.

Les vestiges de la fuite en Egypte

Cette localité est située dans un endroit gai et agréable. Nous visitâmes d'abord une chapelle construite dans le style italien; elle a été rénovée et agrandie aux frais de notre consul Français, mais elle fut édifiée, à l'origine, plus petite, par le consul Vénitien en 1553. Comme notre Consul l'avait fait faire sans autorisation, et sans avoir payé de droits, il avait dû payer au Pacha une amende de 2000 thalers, la même somme qu'il avait dépensée, selon ses dires, dans la construction

elle-même. C'est ainsi qu'il échappa à un danger bien plus grand, car un Chrétien non seulement n'a pas le droit de construire, mais il n'a pas non plus celui de reconstruire, ni d'agrandir sans payement ni permission préalable. Et pourtant, on l'avait tranquillement laissé achever la reconstruction sans rien lui dire, pour ne réclamer que par la suite.

En entrant dans cette chapelle, nous vîmes une fontaine carrée, en pierre de taille, d'une profondeur de quelques pieds, pleine d'une eau propre, fraîche et commode à boire. Nous en bûmes avec plaisir. Cette eau est extraite d'une source d'eau vive, unique dans toute la terre égyptienne des alentours, à l'aide d'une roue munie de godets, mue par des bœufs. Elle est conduite dans la chapelle par des rigoles de pierre, et elle en sort de l'autre côté par des canaux, pour irriguer les jardins.

Dans cette chapelle, nous vîmes aussi une dalle de pierre 56 scellée dans le mur, de deux empans de largeur, sur laquelle | la Vierge Marie, dit-on, avait l'habitude de s'asseoir avec le bébé Jésus, après la fuite de la Sainte Famille en Egypte, au temps du roi Hérode. Elle buvait aussi de l'eau de cette source, dit-on, et elle y lavait les langes du bébé. Cette source a surgi, paraît-il à un endroit où, auparavant, il n'y en avait pas, comme conséquence de sa prière. Les Chrétiens de ces pays le croient ainsi, selon ce que nous pouvons lire dans les descriptions des pèlerinages de Breidenbach, Joh. Tucher, et Hans Werli von Zimber.

Cependant, il semble peu probable que la Mère de Dieu n'ait pas eu d'eau à boire en abondance, étant donné que le Nil coule à peu de distance d'ici. Il semblerait plutôt que le creux

de la source a été fait pour irriguer le jardin et que l'eau du Nil 56 s'y infiltre, et le fait ainsi jusqu'à présent.

L'arbre de la Vierge

Notre guide nous mena ensuite près d'un figuier dont le tronc a plusieurs brasses de pourtour. Sur cet arbre, paraît-il, la Vierge Marie séchait les langes du petit Jésus. Son tronc présente une crevasse de part en part. Et l'on raconte à ce sujet que la Sainte Famille poursuivie par les hommes du roi Hérode, s'arrêta à cet endroit, ne pouvant fuir plus loin; l'arbre s'ouvrit alors pour leur permettre de se cacher à l'intérieur. Celui qui veut, peut passer au travers de ce trou, en souvenir de ce fait. Quelques-uns de nos compagnons le firent. Cependant les Turcs le font aussi, à cause de la superstition que cela les préserve de maux futurs. Sur cet arbre, il y a une lampe qui brûle sans cesse.

Nous goûtâmes aussi les fruits de cet arbre, qui étaient mûrs juste en ce moment. Mais ces fruits n'étaient pas bons, ils étaient plus petits, beaucoup plus amers et plus acides que les autres figues. Par rapport à de vraies figues, ces fruits sont comme des pommes sauvages que l'on comparerait à des pommes greffées. En italien, on les appelle *fichi di faraon,* les figues du Pharaon. L'arbre s'appelle en latin *sycomorus,* en égyptien ou en arabe *giumez* [1]. L'arbre est plein de fruits pendant toute l'année, ils mûrissent sept à huit fois par an, et on peut les récolter quand on veut. Ce qui est curieux, c'est que le fruit ne pousse pas sur les

---

[1] gemmiz جمّيز.

petits rameaux, mais directement sur le tronc. C'est un arbre fort agréable, surtout dans ces pays chauds et secs, à cause de son feuillage et de son ombre. Son feuillage pousse de manière très dense, comme celui des mûriers, et l'ombre qu'il donne est si fraîche qu'on plante ces arbres près des maisons, dans les cours, dans tous ces pays chauds, sur les places publiques et dans les jardins, pour pouvoir s'y promener à l'ombre de sa couronne, à l'abri de la chaleur. Don FRANCISCO ALVAREZ écrit dans *Viag. dell'Etiopia,* Chap. 38, que au royaume d'Ethiopie, 57 | dans la cour du Palais Royal d'un endroit appelé Chaxum[1] il y a un arbre de cette espèce qui est si grand que, dans sa couronne, on a pu établir une plate-forme de pierre, avec douze sièges de pierre taillées de main de maître, pour les douze juges qui y donnent audience et y prononcent leur jugement.

Les jardins de Matarieh

Laissant le figuier, nous nous dirigeâmes vers un jardin fruitier, verger entouré de murs, dont le jardinier nous permit l'entrée, et où nous vîmes une multitude d'arbres aux fruits divers, qui sont très chers chez nous, tels que noix de l'Inde, limons, oranges, etc., ainsi que d'autres plantes de valeur, bien cultivées en plates-bandes.

Puisque j'ai mentionné la noix de l'Inde, je veux en dire quelques mots. Son tronc est haut, et il ressemble à celui du palmier; son fruit, qui pend sur l'arbre sous les feuilles, est comme

[1] Axoum.

un melon moyen ou un œuf d'autruche. A sa surface, il a une 57 sorte de peau épaisse (dont on fait aux Indes de l'étoupe et des cordages), qui recouvre le fruit, lequel est lui-même dans une coquille dure. Celle-ci renferme un noyau de la grosseur d'un œuf d'oie, doux de goût, meilleur que celui de nos noix italiennes. De la coquille, on fait des écuelles, qu'on trouve facilement dans nos pays; les utiliser pour boire, paraît-il, donne protection contre une attaque. On trouvera davantage à ce sujet dans l'herbier de Mathiol, et dans Hugo de Lintschot[1].

Le jardin des baumiers

Du côté du levant se trouvait un autre jardin dont les murs de clôture avaient peu de hauteur, mais dont le jardinier nous refusa l'entrée. Vaines furent nos prières, nos promesses et l'intercession du janissaire.

C'était là que l'on cultivait depuis plusieurs siècles les arbustes du baume si précieux et rares partout au monde. Il nous permit seulement de nous approcher du portail de ce jardin, pour regarder de loin et admirer à satiété ces arbustes, au travers

[1] MATTHIOLUS, Petrus-Andr., *Compendium de plantis omnibus,* Venise, 1571, in-4; Frankfort, 1586, in-4; ouvrage qui « a été longtemps classique en botanique » (BRUNET, *Manuel du Libraire,* III, 1538 [4893]). Huygen VAN LINTSCHOTEN est l'auteur du livre *Navigatio et itinerarium in orientalem, sive Lusitanorum Indiam, collecta et descripta belgice, nunc latine reddita,* 1596, Amsterdam, in-fol. (en hollandais), et 1599, in-fol. (BRUNET, *op. cit.,* t. III, 1091 [20732]).

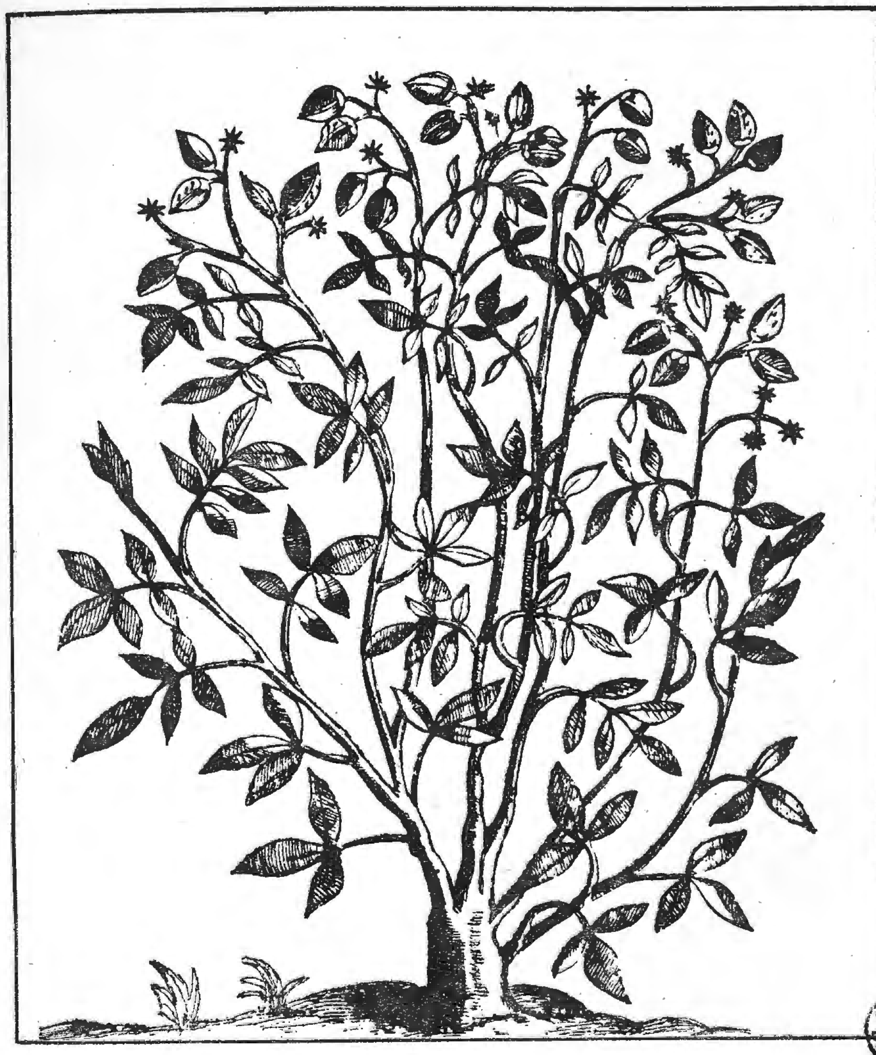
des trous ronds dont le portail était parsemé, trous comme pour y passer le poing.

Tout près du portail, nous vîmes une bonne quantité de ces buissons d'une coudée ou d'une coudée et demie de hauteur, avec des rameaux de l'épaisseur d'un bec d'oie, garnis de feuilles vertes semblables à celles d'un basilic de moyenne grandeur.

Deux fois par an, ces branches sont entaillées, en présence de commissaires et de médecins turcs envoyés par le Pacha, et le jus qui en dégoutte est alors blanc. Après quelques jours, sa couleur vire au verdâtre, comme de l'huile, puis au jaune couleur miel. Celle-ci reste sans changer pendant beaucoup d'années. Ce jus et les rameaux se vendent aux chrétiens par grandes quantités, et l'on en trouve même à Prague dans les pharmacies bien achalandées.

58 | Cependant, pour que tout le monde puisse croire et comprendre comment le baume arrive jusqu'à nos pays, il faut que je m'étende ici sur ce sujet. Il s'agit de prouver par les témoignages d'écrivains dignes de foi, que tous ceux qui prétendent que le baume n'existe nulle part au monde sauf en Egypte, dans ce jardin, sont dans l'erreur.

Cette erreur vient des écrits de quelques écrivains de l'antiquité, tels que Théophraste, Pline, Solin, Sérapion, Dioscoride, etc., qui prétendaient tous que le baume se trouvait seulement en Judée. Des écrivains plus récents s'appuyaient sur eux sans rien vérifier; en ce temps on ne voyageait pas dans les pays lointains, comme aujourd'hui. Puis, de Judée, on en transporta un peu en Egypte, ce qui a été abondamment décrit



L'arbre à baume de Matarieh.

par les pèlerins religieux, qui tous disaient qu'il y en avait uniquement dans ce jardin. 58

Il y a certains arguments néanmoins, basés sur l'œuvre des historiens des temps passés ou plus récents qu'il est possible de consulter, et qui montrent que ni la terre de Judée, ni la terre égyptienne ne peuvent être la vraie et unique patrie de cette plante précieuse. Premièrement, les écrivains déjà mentionnés, Théophraste, Pline, etc., disent bien que cette plante est cultivée dans les enclos ou jardins royaux fermés. Or on ne cultive dans ces conditions que des plantes rares ou importées. Autrement, si c'était une plante native du pays, il y en aurait partout en abondance. Deuxièmement, un écrivain nommé JOSÈPHE écrit dans le livre 5 des *Antiquités* que du temps du roi Salomon, la reine de Saba lui avait apporté en cadeau cette plante, de l'Arabie Heureuse ou Fertile, et que sa culture réussit en Judée. D'autres, tels que DIODORE DE SICILE, livre 2 des *Histoires ;* STRABON, *Géographie,* livre 16; PAUSANIAS, livre 9, disent tous que le baume pousse depuis toujours à *Saba* en Arabie Heureuse. Finalement, l'expérience directe des milliers de personnes qui voyagent chaque année du Caire en Arabie Heureuse atteste ce fait : non seulement que le baume y pousse en abondance, mais qu'il a été retransporté de là au Caire, une fois où le baume en Egypte avait péri et qu'il avait fallu le replanter. Il y eut des témoins de cet événement. Le baume que nous avons vu fut apporté en 1575, et vint de quarante plants transportés sur l'ordre du Pacha du Caire. Donc, selon des écrits et témoignages directs, le baume pousse par milliers de buissons

dans l'Arabie Heureuse, à peu de distance de la Mecque, sur certaines collines sablonneuses.

59 Dans le temps, | il n'y avait pas beaucoup de commerce dans ces régions, On négligea donc sa culture. Par contre à présent, on en retire beaucoup de bénéfices, et la culture du baume est répandue. Elle se fait toutefois avec la permission du Seigneur de la Mecque, appelé *Seryph*[1], lequel n'est pas soumis aux Turcs, mais qui vit en paix perpétuelle avec eux, à cause des Pèlerins qui arrivent chaque année dans le pays, et aussi parce qu'il descend de Mahomet, et que sa lignée est sacrée. C'est lui qui vend le droit et la licence de cultiver le baume, avec la clause que la revente en soit faite avec son consentement. Un marchand qui veut en acheter doit donc avoir sa permission. Les caravanes de 20 et 30.000 personnes partant chaque année pour un pèlerinage au tombeau de Mahomet à Médine, se rendent ensuite vers sa demeure à La Mecque. En chemin, lorsqu'ils passent par les collines appelées *Arafat,* les pèlerins peuvent voir assez de baume, et en apporter au Caire, d'où il arrive chez nous.

Chaque année, l'empereur Turc envoie en cadeau au *Seryph* une robe en « Tête d'Or », à ses fils, à ses frères et à ses amis les plus proches cent et cinquante mille ducats respectivement. En échange, le *Seryph* lui fait parvenir quatre cents pièces de soie indienne des plus fines, et trois ou quatre livres de baume.

[1] chérif.

Il en envoie de plus une livre au Pacha du Caire, et une demi-livre au *Hamirag*[1] qui, d'habitude, est le chef de la caravane.

Pour ces raisons, il est possible d'en acheter en Egypte, si besoin est. On l'utilise beaucoup dans la médecine, pour usage interne et externe, en lieu d'autres remèdes, contre des poisons ou des indispositions subites, ou en cas d'accident et de plaies. Cela est noté par l'éminent docteur ALPIN, qui séjourna en Egypte plusieurs années, et qui rapporta dans son livre *De Plantis Ægyptiorum,* Chap. 23, qu'il a connu lors de son séjour un marchand vénitien, blessé à la tête jusqu'à l'os par un coup de pierre lancée par un Turc, dont la plaie s'était guérie presque en une journée après l'application du baume.

Le baume est aussi utilisé contre les douleurs des yeux, des oreilles, contre les calculs, la stérilité, la peste, les rides, et autres insuffisances.

Les blanches et belles femmes des Arabes ou des Turcs plus fortunés qui passent leur temps à la maison, gaspillent des quantités de baume de la manière suivante : elles vont souvent au *Hammam,* se chauffent bien, et là où elles veulent avoir une peau lisse et agréable, elles s'enduisent de baume, et restent ensuite encore une heure ou davantage dans la chaleur sèche, pour bien le laisser pénétrer dans le corps. Puis elles vont à la maison, et durant trois jours, ni ne se mouillent, ni ne s'essuient. Au troisième jour, elles vont derechef au bain pour se frictionner de la même manière, sans se rincer, | ni à la maison, ni au bain, 60

[1] amir al-ḥagg.

60 en répétant l'application de baume pendant quinze jours, à compter du début du traitement. Puis, entre autres, elles se frictionnent avec de l'huile d'amande amère, se lavent dans une décoction de fèves, et c'est ainsi qu'elles obtiennent une peau belle, et lisse comme de la soie. Celui qui veut en savoir davantage au sujet du baume, dans quel cas et comment l'employer, comment distinguer le vrai du faux, ou du mélangé, doit consulter le traité spécial d'ALPIN, *De Balsamo Dialog.* ou bien BELON, *Livre 2 des Observations,* Chap. 39.

Quand nous eûmes vu toutes ces choses, nous retournâmes au Caire, laissant au jardinier un bon pourboire. Nous arrivâmes en ville peu après midi. Trouvant prêt notre déjeuner, nous conviâmes notre Janissaire et nous mangeâmes gaiement.

Singes et ânes apprivoisés

Au début de l'après-midi, un Arabe avec ses aides vint s'installer en face de la maison pour nous montrer ses singes attachés par des chaînes. C'étaient de grands singes, appelés *braccons,* de la taille d'un homme moyen lorsqu'ils étaient debout sur leurs pattes arrières, et certainement plus forts que n'importe quel homme. La partie supérieure de leur corps était couverte de poils, à la manière des lions, alors que le reste était de poil ras. Leur queue était longue, leur couleur grisâtre ou cendrée, et leurs poils droits, comme peignés, surtout autour du visage, qui était dégarni de poils et tout rouge, comme s'il était fardé. Ils portaient des muselières, pour les empêcher de mordre les gens.

Ils faisaient toutes sortes de tours avec de petits singes, avec un chien ou un âne, se chevauchant l'un sur l'autre, sautant pour divertir les spectateurs. Puis sur l'ordre de l'Arabe, l'âne fit le tour des spectateurs, tenant dans sa gueule un petit bonnet, ne s'arrêtant devant personne sauf moi-même, et ne décampant pas avant que je n'aie déposé dans son bonnet quelques *maydines.* Je fus en fait étonné de voir que la plus obtuse des bêtes ait pu être dressée ainsi par ces gens frustes. C'était tout le contraire du proverbe *ogn'uno a' suo modo et li aseni al anticha,* « chacun sa manière, seul l'âne reste comme il est ».

Le passage du Pacha

Le huitième jour de ce mois, on nous informa que le Pacha du Caire allait partir le jour même pour Constantinople, puisqu'il avait été révoqué de ses fonctions il y avait deux mois, et qu'il devait se rendre à la cour. Monsieur de Cernin et moi-même, voulant assister à son départ, nous sortîmes donc de la maison, traversâmes quelques rues, et atteignîmes bientôt une longue rue déjà pleine de gens à pied ou à cheval, qui étaient en train d'attendre des deux côtés de la rue le passage du Pacha. | Ce ne fut pas peu de chose que de fendre cette foule, essayant de nous ouvrir un passage sur les côtés, d'où on aurait tranquillement pu regarder le cortège. A mesure que nous avancions, la foule devenait de plus en plus dense. Il devenait clair qu'il en était ainsi jusqu'au château. Nous étions pris par la foule qui nous poussait çà et là, nous regardant d'un air furieux 61

61 ou se moquant de nous. Nous nous résignâmes donc à revenir honteusement sur nos pas, pour refaire dans l'autre sens le trajet qui nous avait coûté tant d'efforts. Cela nous coûta encore plus de moues, de moqueries et de croche-pieds qu'à l'aller. Finalement, nous atteignîmes une petite rue où il y avait un peu moins de monde qu'ailleurs, et où nous réussîmes à nous adosser au mur. Après un certain temps, joyeux encore d'avoir réussi à trouver cet endroit, Monsieur de Cernin, oubliant peu à peu le danger passé, se mit à chercher quelque chose de plus : *Ha avanzado li piedi fuora delle scarpe.* Il ne lui suffisait pas de pouvoir regarder en étant debout, tranquille, les pieds sur le sol. Il se mit à grimper sur une fenêtre grillagée, située à la hauteur de la taille d'un homme, où déjà il y avait quelques Turcs qui se cramponnaient. Il se serra contre eux. Ceux-ci le tolérèrent. Il crut donc avoir gagné un avantage sur moi et s'en vanta. Mais ce fut un plaisir très court, comme *Alegreza di pan fresco.* En peu de temps, un Turc le tira par la jambe, lui ordonnant de descendre, ce qu'il dut faire, pour lui laisser sa place et se ranger à mes côtés.

Une demi-heure plus tard, le cortège commença à défiler. C'était d'abord une cinquantaine de chameaux, et une quarantaine de mules du Pacha chargés de ses coffres et de ses effets, emballés dans de belles couvertures multicolores, marchant à la queue leu leu. Ils furent suivis de quelque 120 cavaliers Turcs, richement vêtus, chevauchant deux par deux sur des montures somptueusement harnachées. Suivirent plusieurs centaines de janissaires par paires, avec de longues arquebuses à

l'épaule. Nous ne pûmes pas les compter. Puis un rang de six janissaires à cheval précéda le Pacha lui-même, un homme dans la cinquantaine, avec un turban vert sur la tête comme il sied à un descendant de Mahomet, monté sur une belle bête. Comme il passait, les spectateurs dans la rue et aux fenêtres baissaient leurs têtes, pendant que les jouvenceaux criaient et chantaient dans la rue, lui souhaitant bon voyage. Le Pacha répondait, se tournant vers la droite et vers la gauche, sa main droite posée sur sa poitrine, s'inclinait vers eux, prenant ainsi son congé. | Il fut suivi d'un autre rang de janissaires à cheval, puis d'une 62 autre compagnie de janissaires à pied, le cortège étant clos par un grand groupe de chevaux, montures de rechange menées par les palefreniers du Pacha.

De retour à la maison, dès que nous prîmes notre repas, selon les instructions de notre guide de caravane, un Maure Arabe, nous préparâmes rapidement nos bagages pour partir encore ce même jour.

Chapitre 9

Notre voyage du Caire à la Mer Rouge, en Arabie Heureuse et au Mont Sinaï.

Le huit octobre, après avoir tout préparé pour le voyage, nous rendîmes visite au Consul dans l'intention de lui dire adieu, et de lui remettre en dépôt nos affaires et notre argent. Nous ne gardâmes que trois ou quatre ducats chacun, de quoi

62 donner des aumônes au monastère du Mont Oreb. Cependant, à l'insu de tout le monde, je gardai sur moi une vingtaine de ducats, malgré tout ce qui nous avait été dit sur la probabilité d'une rencontre avec des Arabes qui nous dépouilleraient. Je les cousis dans une sorte de ceinture de toile écrue que je gardais sur le corps, accrochée à mon épaule gauche, pensant aussi aux malheurs qui pourraient arriver à notre Consul pendant notre absence du fait des Turcs, et qui signifieraient la perte de tous nos biens : je voulais en préserver au moins quelque chose.

Le Consul convoqua en notre présence le Maure Arabe, le chamelier chargé de notre caravane, pour lui donner ses instructions et ses recommandations de nous ramener en bonne santé. Il lui donna la moitié de la somme convenue, l'autre moitié devant lui être remise seulement après notre retour.

Départ du Caire

Puis, environ deux heures avant le soir, Monsieur de Cernin, moi-même et notre interprète — son service étant compris dans le prix convenu — nous enfourchâmes nos ânes et nous nous mîmes en route. Nous emportâmes quelques provisions, telles que biscuits, pain frais, fromage et un peu de vin. Nous suivîmes tout d'abord la direction de Matharia, mais bifurquâmes vers la droite, vers l'est, juste avant de l'atteindre, à une distance de quelque quatre milles du Caire. A notre gauche, nous vîmes le campement du Pacha, qui avait quitté la ville ce même jour, comme il est dit plus haut, et qui avait fait dresser une multitude de belles tentes,

comme lors d'une campagne. | Il avait, paraît-il, l'intention d'y 63 rester deux ou trois jours. Nous poursuivîmes cependant notre chemin, et ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous arrivâmes au campement arabe, où se trouvait notre caravane.

Le camp de la caravane

C'est là, à quelques 6 milles italiens du Caire, que notre Maure gardait ses chameaux. Nous déchargeâmes là nos affaires en un tas, à côté de notre frêle tente, et mangeâmes notre souper apporté du Caire, le partageant aussi avec le Maure. Nous nous enroulâmes dans nos couvertures (chacun en apportait une) et dormîmes jusqu'au matin.

C'était un campement arabe situé à la distance la plus proche permise du Caire. Nous y vîmes des femmes, des enfants, des animaux domestiques et tout leur attirail, vivant sous de grosses bâches tendues sur des piquets ou des roseaux plantés dans le sable, en guise de huttes ou de tentes, et il y en avait des quantités. C'est là aussi que notre Maure avait sa femme et ses enfants. J'évaluerais l'étendue du campement à quelque deux milles italiens. Je décrirai plus loin quelles règles y régnaient, je dirai aussi quelque chose de leur vie et de la région.

Le vendredi neuf octobre, jour de la Saint Damien, la caravane pour la Mer Rouge commença à se former à un endroit déterminé du campement. Les quelques 300 chameaux chargés de blé pour la forteresse et la ville de Suez mirent deux heures à se rassembler. Nous chargeâmes nos affaires sur trois chameaux,

nous nous installâmes sur nos bêtes et suivîmes le chamelier qui nous précédait, marchant pieds-nus dans sa longue chemise ceinte d'une large ceinture, et portant une canne de deux brasses de long garnie d'une pointe de fer.

Du Caire à Suez

Nous chevauchâmes ainsi jusqu'à midi. La caravane s'arrêta près d'une baie du Nil où nous mîmes pied à terre pour manger et faire nos provisions d'eau. Au lieu de barils ou de bouteilles, on se sert de récipients de cuir, faits de peau non tannée qu'on arrache à l'animal encore chaud, et que l'on retourne en laissant les poils au dehors. Pour toute préparation, on en ligote les extrémités, et on remplit d'eau cette outre que l'on attache sur le chameau.

Une demi-heure plus tard, la caravane se remit en marche vers l'est, et ce ne fut que le désert de sable partout autour de nous jusqu'au soir.

64 A l'arrêt, | nous pûmes rassembler à peine quelques brins d'herbe sèche pour faire un tout petit feu et chauffer un peu de bouillie faite de farine et d'eau que nous mangeâmes à défaut de mets plus succulent. Les Arabes cuisaient du pain, ce que je décrirai plus loin.

Le dix du même mois, nous nous mîmes en route une heure avant le jour, et nous avançâmes pendant toute la journée dans une chaleur torride au milieu des sables surchauffés, respirant la poussière jusqu'à la nuit, pour de nouveau dormir sur le sable.

Le onze du même mois, nous nous levâmes encore dans l'obscurité, et nous nous dirigeâmes vers le lever du soleil. Comme nous arrivions à la conclusion que la caravane avançait trop lentement, pour notre goût, nous demandâmes à notre interprète de dire à notre chamelier que nous étions disposés à lui payer un bon pourboire en dehors du prix convenu, s'il voulait bien se séparer de la caravane et presser un peu le pas. Il nous restait en effet peu de temps pour notre voyage, si nous ne voulions pas manquer à Alexandrie le départ du bateau chrétien. Il accepta volontiers cette proposition, et seuls tous les trois avec nos trois chameaux, nous laissâmes bientôt derrière nous la caravane. 64

Nous traversâmes de grandes solitudes de sable, ne voyant autour de nous rien d'autre que le ciel et les sables, nous sentant bien isolés et pensant au proverbe : *Chi aseni cazza, puttani mena, e corre per l'arena, non esce mai d'afano e di pena,* « faire marcher un âne, accompagner une putain et courir sur les sables ne se passent pas sans fâcheries et sans peines ».

Le fort de Suez

Non seulement nous eûmes des dangers et des fâcheries, mais aussi de vraies difficultés. A ce sujet, je dirai ceci.

Vers midi, nous vîmes à main gauche une sorte de forteresse turque, de grandeur moyenne, bâtie de pierres en forme carrée, qui se trouvait à une distance de 5 milles de la ville de Suez. Dans cette forteresse, le Turc maintient une garnison de fantassins et de cavaliers pour protéger le port de Suez et le pays du

côté de la Mer Rouge. Lorsque nous longeâmes cette forteresse, trois Turcs sortirent à notre rencontre, en nous demandant de l'argent. Nous rétorquâmes que nous n'en avions pas, que nous voyagions en pauvres pèlerins, en mendiants. Alors, ils nous demandèrent du vin, disant qu'ils sentaient que nous en avions, et ils se mirent à le chercher eux-mêmes. Ils tâtèrent les peaux avec l'eau, puis ils découvrirent la dame-jeanne avec le vin. Nous dûmes la détacher et la leur donner. Rapidement, | l'un après l'autre se servi à satiété; ils burent à n'en plus pouvoir, puis, ivres, gaiement, ils s'en allèrent. Mais nous gagnâmes quelque chose dans cette histoire de vin, comme le dit bien le proverbe : *Dal robar al restituir se guadagna trenta per cento,* ce qui veut dire qu'en retrouvant une petite part, après un vol, c'est comme si on moissonnait trente pour cent, au lieu du principal du tout, et pourtant on en est très content. Nous nous attendions déjà à voir disparaître tout notre vin au moment où nous en avions le plus besoin. Nous fûmes donc très reconnaissants de voir qu'il en restait un peu; ce fut presque un cadeau. Je parlerai plus loin des autres dangers.

65

La plus grande épreuve pour nous fut cependant la chaleur et le sable très fin qui, levé par les sabots de nos chameaux et porté par le petit vent de rien du tout que les latinistes appellent *aura,* donc un petit vent très agréable, se déposait sur nous et nous donnait l'impression d'être dans une fournaise pleine de cendres bouillantes.

A l'approche des Vêpres, nous chevauchions près de la Mer Rouge, mais nous la laissâmes de côté, ainsi que la ville de Suez,

qui resta à notre droite, à quelque deux milles italiens de distance. Nous avançâmes jusqu'à la nuit, avec la mer devant nos yeux, et nous nous couchâmes dans les sables. Alors nous regardâmes notre Maure qui donnait à manger aux chameaux et s'occupait d'eux. Pour les décharger de leurs fardeaux, il les faisait s'agenouiller (autrement, personne n'arriverait à les atteindre), en leur donnant un peu de fèves, — un demi-chapeau à chacun — mais point d'eau. Depuis que nous étions partis des bords du Nil, nous n'avions trouvé aucun point d'eau douce.

Le douze de ce mois, nous nous levâmes trois heures avant le lever du jour, et chevauchâmes vers la droite, entre le levant et le midi, laissant la Mer Rouge à notre droite, à une distance de quelque trois ou quatre milles italiens. Ce n'était pas la route normale. Notre Maure nous avait dit qu'il s'écartait de la route pour éviter que nous soyons dévalisés. Il savait que près de cette route-là, il y avait un point d'eau tenu par les Arabes. D'ailleurs nous nous en rendîmes compte en passant par là au retour.

Les Sources de Moïse

Au point du jour, nous arrivâmes près de quelques mares appelées les Douze Puits de Moïse, dont l'eau était noire et puait comme le purin chez nous. C'est de cette eau que le Maure nous parlait depuis longtemps, nous annonçant fièrement et avec joie que c'était ici que nous remplirions nos outres. Lorsqu'il nous dit que c'était l'eau fraîche promise, | ce fut un choc pour nous,

66

66 nous ne voulions pas le croire. Lui non seulement l'affirmait, mais de surcroît, la déclarait très rare et sacrée. Nous jugeâmes donc que ceci devait être l'endroit dont parle l'Ancien Testament, *deuxième livre de Moïse, chapitre 15,* en ces termes : « Ils arrivèrent à Elim, où il y avait douze puits et soixante-dix palmiers, et ils dressèrent leurs tentes près de ces eaux ». On parle encore de cet endroit dans le chapitre 33 du *quatrième livre de Moïse.*

Or notre Maure ne refusait point cette eau, il en but lui-même, et abreuva les chameaux, qui pour la première fois depuis le début du voyage, eurent enfin l'occasion de voir de l'eau. Puis il se deshabilla et se coucha dans le plus profond des puits, où l'eau ne lui allait même pas au genou, pour se rafraîchir et pour laver sa peau tannée. Son bain terminé, il alla chercher nos récipients en peau de bête, retourna vers le puits, s'assit au milieu, et, à défaut d'autre moyen, utilisant ses paumes comme écuelles, il se mit en devoir de les remplir de cette eau remuée par son bain. C'était-là l'eau que nous aurions à boire !

Chacun peut bien imaginer quel mince plaisir ce fut pour nous de songer à nous désaltérer avec cette eau. Maint lecteur peut en être écœuré à lire seulement ces mots. Mais lorsque nous comprîmes qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, et que c'était bien cela que nous allions boire, tout chaud, à même l'outre en peau non tannée, et de bon cœur, nous pensâmes au proverbe : *Varonilmente suffre lo que la necesidad trae,* « il faut savoir supporter en homme ce qui est inévitable ». Nous comprîmes aussi, sans nous en étonner, que les Tartares, en cas de disette, savent trancher la veine de leurs chevaux, et en boire

le sang tout chaud, comme le rapporte NICETAS, *Chron., livre 2, De Rebus manuelis imp.;* NICEPH. GREGORAS, *Hist. Rom., livre 2.* Somme toute, le sang ne pue pas et n'est point aussi sale que notre eau ne l'était.

A travers le Sinaï

Après une demi-heure d'arrêt auprès de ces flaques dégoûtantes, nous nous mîmes de nouveau en route, apercevant devant nous des montagnes et des pics en rochers nus que nous atteignîmes quelques heures plus tard. Ce fut ce genre de paysage rocheux, désolé, où nous pénétrâmes, et que nous vîmes autour de nous jusqu'à notre arrivée au Mont Sinaï. De nuit, nous nous couchâmes entre les rocailles et le sable.

Le treize de ce mois, nous reprîmes notre route deux heures avant le jour. De rudes journées nous attendaient : de continuelles montées et descentes, d'étroites vallées, d'abrupts sentiers serpentant sous des rochers en surplomb, prêts à tomber, horribles à voir, point | d'arbres ni d'herbe, par ci par là quelques 67 piquants ou quelques chardons, toutes sortes de reptiles, lézards ou serpents venimeux. C'est dans ces régions que demeurent les grands dragons, certains avec des ailes pour voler, que nous avons vus empaillés au Caire [1].

Nous vîmes également de très beaux animaux, au pelage semblable à celui des chamois, qui couraient et sautaient d'un rocher

---

[1] souvenir, peu heureux, de P. BELON, *Observations,* livre 2, p. 133 b.

67 à l'autre avec beaucoup de grâce. Mais leurs cornes étaient plus longues et plus droites que celles des chamois, leur taille étant aussi plus petite, et leur conduite moins farouche. Apparemment, on ne les chasse pas beaucoup, quoique leur chair soit délicieuse. J'en ai mangé à Alexandrie. En italien, on les appelle *Gazelle,* en latin *Oryx.*

Nous poursuivîmes notre chemin sans arrêt jusqu'à la nuit. Lorsque l'un de nous voulait manger, il n'avait qu'à plonger sa main dans le sac aux biscuits, et de l'autre, il pouvait boire à son goût de cette eau puante. Lorsque notre Maure en avait assez de marcher, il avait l'habitude d'arrêter l'un de nos chameaux, celui qu'il voyait le plus frais, il le faisait s'agenouiller par un signal de sa voix, pour pouvoir grimper sur son dos. Puis, se croisant bras et jambes comme un singe, il s'asseyait devant nous, nous tournant le dos, et se mettait à chanter. Il paraît que c'est une vieille habitude destinée à stimuler la marche des chameaux, et le rythme du chant doit indiquer le rythme du pas de la bête. Voir à ce sujet Belon, *Lib. 2, Obs.,* Chap. 54.

Mais notre chamelier chantait par les deux bouts du sifflet : *Cantava da due parti,* il chantait comme les grenouilles. Par surcroît, son dos était collé à notre visage, et il sentait le bouc, au point que cela nous piquait les yeux. Quand cela durait une, deux ou trois heures, nous avions le droit de nous dire que : *Non semper violae, nec semper lilia florent,* « Ce ne sont pas toujours des violettes, ce ne sont pas toujours des lys qui fleurissent ! ».

Le quatorze de ce mois, nous nous levâmes trois heures avant le lever du jour, et nous chevauchâmes sans repos toute la

journée, entre monts et rochers, et c'est entre les rochers que nous nous couchâmes, pour bien dormir, comme de vrais ermites.

Le quinze de ce mois, nous reprîmes à minuit notre chemin, au clair de la lune qui était pleine. Sans arrêt, nous poursuivîmes notre route jusqu'au soir par des lieux désertiques et montagneux, pour arriver à une mare d'eau puante. Nos chameaux s'y abreuvèrent, le Maure y remplit nos outres, puis nous chevauchâmes encore un mille italien plus loin. | Ceci, à cause 68 des Arabes qui vivent près de cette eau, dans des logis rupestres, et avec lesquels nous ne tenions pas à avoir de rencontres.

A la fin de cette rude journée, qui avait duré de minuit à la tombée de la nuit, au lieu d'un repos bien mérité, nous ne trouvâmes que crainte et inquiétude. Notre guide Maure ne savait dans quelle direction guider nos pas. Ni la lune ni le soleil ne l'aidaient à trouver le bon chemin. Il n'y avait évidemment pas de sentier le long de tout ce trajet. Il n'y avait ni traces de pas, ni d'autre indication du cheminement de gens ou de bêtes. Tout se trouvait recouvert de ce sable extrêmement fin qui volait au moindre vent. Dans ces solitudes, les voyageurs se dirigent de jour par le soleil, de nuit par la lune, les caravanes et les marchands par le compas, comme en mer.

Nous fûmes donc saisis d'une grande peur, lorsque nous nous rendîmes compte du désarroi de notre guide. Nous crûmes déjà avoir été mal guidés, soit pour nous faire périr de faim dans ces solitudes, comme d'autres pèlerins avant nous, soit pour nous conduire intentionnellement vers des larrons et des scélérats, pour qu'ils s'emparent de nous, et nous tiennent en

captivité jusqu'à la fin de nos jours, ou pour nous revendre à des peuplades sauvages.

Lorsque le Maure partit seul dans la nuit, selon lui pour aller chercher un Arabe qui nous montrerait notre chemin, nous crûmes déjà qu'il allait chercher de l'aide pour mieux nous dépouiller. Au moindre bruit, nous sursautions, recommandant déjà notre âme entre les mains du Seigneur, préférant mourir plutôt que de servir d'esclaves parmi les peuples avilis et barbares. Ainsi, au lieu de dormir, nous ne fermâmes pas l'œil. Cependant, trois heures plus tard, le Maure revenait en compagnie d'un autre Arabe; les deux hommes se couchèrent, et dormirent tranquillement. Nous n'en fûmes pas pour autant rassurés. Il nous paraissait qu'ils ne faisaient qu'attendre des renforts, et que le premier voleur était venu seulement en espion. Pourtant, vers le matin du seize de ce mois, le jour de la Saint Gall, nous vîmes se lever les deux hommes pour nous réveiller et faire rapidement les préparatifs de départ. Cela améliora quelque peu notre moral, mais pas complètement.

Il restait encore la possibilité que tout ceci n'eût été fait que pour nous conduire dans une embuscade quelconque. 69 | Nous n'étions pas encore libérés de la peur. Les montagnes autour de nous, et le chemin que nous parcourûmes jusqu'aux Vespres furent les pires. Puis tout d'un coup, nous aperçûmes entre les rochers, au fond d'une vallée, le Monastère de Sainte Catherine. Ce n'est qu'à ce moment-là que notre cœur se soulagea, et nous remerciâmes Dieu de nous avoir permis d'atteindre sans contretemps le terme tant désiré de notre voyage.

Arrivée au monastère

69 Comme nous n'avions plus besoin de notre guide Arabe d'un jour, et comme nous avions reconnu qu'il était bon et serviable, nous lui donnâmes un copieux pourboire, ainsi que quelques biscuits, puisqu'il était affamé, et nous le congédiâmes en paix.

Une demi-heure plus tard, nous atteignîmes le Monastère; nous mîmes pied à terre, déchargeâmes en tas nos affaires devant la porte, frappâmes, et demandâmes qu'on nous laissât entrer.

Les moines Grecs nous regardèrent d'en haut du mur, en demandant qui nous étions, d'où nous venions, etc. Ce que notre interprète expliqua, en ajoutant que nous avions une lettre du Patriarche Grec du Caire, dans laquelle tout était clairement indiqué.

Ils nous répondirent alors qu'ils voulaient bien nous ouvrir la porte, pourvu que nous soyons disposés à patienter un peu, jusqu'à ce que les Arabes se dispersent. Pendant que nous parlions devant la porte, un attroupement d'hommes, de femmes et d'enfants arabes s'était fait autour de nous. Ils nous regardaient. Les moines n'avaient aucune confiance en eux, se souvenant bien des difficultés qu'ils avaient eues avec eux, peu de temps auparavant, lorsque les Arabes avaient tenté d'ouvrir la porte qui leur avait résisté seulement grâce à la force de sa lourde barre de fermeture, et à la grosseur de sa tôle de protection. Les Arabes alors avaient essayé de forcer la porte par le feu. Mais les moines n'avaient pas cessé de lutter avec de l'eau de l'autre côté, et la porte avait tenu bon.

Cependant, ils ne voulaient pas ouvrir tant qu'il y avait des Arabes dans les parages, craignant qu'ils en profitent pour se glisser par la porte ouverte. Mais les Arabes ne s'apprêtaient pas à partir, et cela dura jusqu'au soir. Puis, sans que nous en sachions la raison, deux de leurs chefs, appelés *Capi*, arrivèrent.

Tous les Arabes du Sinaï sont gouvernés par ce genre de chefs. Nous les fîmes venir, et leur promîmes un pourboire s'ils faisaient partir leurs compagnons. A peine eurent-ils levé la voix, en disant quelque chose dans leur langue, que tout le monde partit, et il ne resta plus que les deux *Capi*.

Les moines s'empressèrent de nous ouvrir, et ils nous reçurent très aimablement. Ce fut pour nous une grande joie de nous savoir arrivés à bon port, après un voyage si dur et après avoir couvert 400 milles italiens ou 80 | grands milles tchèques depuis le Caire jusqu'ici, et en huit jours seulement, avec la grâce de Dieu, alors que d'autres voyageurs prennent douze ou treize jours pour le même trajet. Ce fut du 8 au 16 octobre, et nous le fîmes en bonne santé, en faisant mentir le proverbe : *Veggiar alla luna e dormir al sole, non fa ne pro, ne honore,* « voyager au clair de lune et dormir de jour ne rapporte ni renommée, ni utilité, ni honneur ». Nous voyageâmes souvent au clair de lune, et dormions quand la chaleur était la plus forte. Que le nom du Seigneur soit béni !

CHAPITRE 10

NOTRE ARRIVÉE AU MONASTÈRE DE SAINTE CATHERINE SUR LE MONT SINAÏ, ET CE QUE NOUS Y DÉCIDÂMES.

Nous pénétrâmes au Monastère par une double porte très solide, et nous fûmes accueillis en italien par l'un des moines *Caloyers* [1], qui nous souhaita la bienvenue, au nom de leur Archevêque. Nous l'en remerciâmes. Puis il nous conduisit par quelques escaliers dans nos habitations. C'étaient des cellules sans meubles d'aucune espèce, juste avec des sortes de couchettes nues le long d'un mur, faites en pierres et en briques crues, d'un bras de hauteur et de cinq quarts de coudées de largeur, sans matelas et sans paille.

Ce moine devait nous entretenir, et il le fit agréablement. Nous voyant fatigués par la chaleur, la faim et la soif, il nous consolait en nous parlant d'un prompt souper. Comme celui-ci tardait à venir, les Vêpres étant passées et passée la soirée, nous nous disions que notre souper, en attendant, devait mijoter, et nous nous réjouissions d'avance. Pour finir, le souper fut annoncé et on nous conduisit au réfectoire qui se trouvait sur un niveau de quelques marches plus bas que nos habitations. Nous nous mîmes à table, en compagnie de deux autres moines *Caloyers,* chacun ayant, devant soi une écuelle en bois, et une galette de pain noir. Le premier mets servi fut un plat de fèves crues,

[1] *καλόγεροι,* « bons vieillards », nom grec des moines.

détrempées dans l'eau, de la même sorte que notre Maure donnait à nos chevaux. | C'était si amer et repoussant que nous ne pûmes en manger, et nous préférâmes grignoter petit morceau par petit morceau ce pain dégoûtant que nous machâmes longuement, en attendant le plat suivant. On apporta ensuite sur la table deux pichets que nous nous disposâmes tout de suite à saisir, dans l'espoir d'y trouver du bon vin, pour guérir nos estomacs maltraités par de la mauvaise eau. Nous en avions transporté peu depuis le Caire, nous attendant à en trouver enfin en abondance ici. Mais ce fut de la piquette, et il n'y eut rien à faire pour avoir autre chose. Le plat suivant, cru aussi, fut du poisson séché de la Mer Rouge, semblable à nos soles.

71

Mon compagnon et notre interprète, affamés qu'ils étaient, se décidèrent à en manger sans se faire prier, en s'efforçant d'arracher des bouchées avec leurs dents, mais ce furent leurs dents qui risquèrent de s'arracher. Moi-même, je ne voulais pas en goûter, et, voyant qu'on desservait la table, je demandai que l'on m'apportât un bon morceau de fromage : *Caseus et panis sunt optima fercula sanis,* le pain et le fromage sont la meilleure nourriture, la nourriture la plus saine. On m'en apporta un morceau. J'en goûtai, et trouvai qu'il ressemblait, par sa couleur et par son goût, à du savon. Comme dessert, au lieu de fruits, ce fut la conversation.

En nous levant de table, nous reçumes pour nous accueillir, et comme honneur spécial de la part de l'archiprêtre, une petite cruchette d'eau de vie de dattes, similaire à celle qu'on fait de la levure, sans qu'elle soit si forte. Le moine qui s'occupait

de nous fit apporter un godet de porcelaine. Il y versa un peu d'eau de vie, en la coupant d'eau, et nous trinquâmes jusqu'à ce que tout fût bu.

Puis nous remerciâmes pour le souper, sans nous plaindre d'avoir mangé trop gras, surtout moi, qui n'avais pas même pu profiter de ce fromage, et nous allâmes nous coucher. Chacun peut bien deviner quelle nuit tranquille nous avons dû passer, selon le proverbe : *Chi va in leto senza cena tuta la note se rementa,* « qui va dormir sans souper, se retourne dans son lit toute la nuit ».

Le dix-sept de ce mois, nous nous levâmes fort légers, d'autant plus que nous étions reposés de notre voyage, et nous fîmes le tour de l'église et de la chapelle. Nous y vîmes une multitude de noms de toutes nationalités, gravés ou peints sur les murs avec différents signes. Puis nous annonçâmes aux *caloyers* notre intention de visiter le | Mont Sinaï ainsi que d'autres endroits saints signalés dans les Ecritures, car c'était pour les voir que nous avions entrepris ce dangereux voyage. Nous demandâmes que deux des moines, selon une ancienne coutume, se joignissent à nous pour nous accompagner et partir, si Dieu le voulait bien, tout de suite le lendemain. Les moines répliquèrent qu'ils devaient l'annoncer à l'archevêque.

72

La réponse revint un petit moment plus tard : l'archevêque voulait bien nous recevoir. En lieu de toute autre salutation, celui-ci nous serra la main, et nous congédia sans plus. Cependant, après avoir consulté à ce sujet les prêtres *caloyers,* il nous fit savoir plus tard qu'ils n'oubliaient pas leur devoir

72 séculier d'accompagner aux lieux saints les pèlerins, mais que nous-mêmes, nous étions au courant de la tension qui existait en ce moment-ci entre eux-mêmes et les Arabes qui vivaient dans les environs, tension qui leur interdisait de sortir du couvent. C'est pour cette raison qu'il nous priait de ne pas mal interpréter leur refus d'aller avec nous. Par contre, ils voulaient bien envoyer avec nous deux des Arabes liés au couvent par quelques services, et nous verrions bien nous-mêmes que c'était suffisant.

Comprenant que dans ces circonstances, insister n'aurait servi à rien, nous décidâmes de nous préparer à partir tôt le lendemain. Il s'agissait d'un voyage que les pèlerins font habituellement en deux jours, et que nous voulions faire en un seul jour. Nous fîmes nos provisions de pain, de poisson sec et de ce mauvais fromage, mais point d'eau, sachant que nous en trouverions en chemin.

Après un banquet similaire à celui du premier jour, nous nous couchâmes d'autant plus tôt qu'il n'y avait pas autre chose à faire.

Chapitre 11

Notre excursion du Monastère de Sainte Catherine au Mont Oreb, au Sinaï et au Mont Sainte Catherine, et ce que nous vîmes de remarquable en ces endroits.

Le dimanche après la Saint Hippolyte, le 18 octobre, trois heures avant le jour, nous sortîmes en silence du Monastère

— les *Caloyers* avaient peur — et nous nous mîmes en route, les deux pèlerins que nous étions, l'interprète et les deux Arabes.

Nous entreprîmes la montée à main gauche, en suivant des sortes de larges marches | taillées dans le rocher. Les Arabes 73 nous précédaient. Ces marches, quelquefois taillées dans la roche, quelquefois en blocs superposés, menaient jusqu'en haut du Mont Oreb, qui porte ce nom depuis l'antiquité. Il y en avait plusieurs centaines, mais d'autres voyageurs disent qu'il y en a même des milliers. C'est surtout Jan Tucher [1] qui rapporte dans la description de son premier voyage qu'il y en avait quatre mille.

En commençant silencieusement notre montée, dans l'obscurité, nous croyions que les Arabes ignoraient notre passage. Mais eux-mêmes campaient près du chemin, et ils avaient des chiens vigilants qui se mirent à aboyer; et ce fut ainsi que les trois *Capi* Arabes, à l'intervention desquels nous devions notre entrée au Monastère, se joignirent à nous, soi-disant pour nous protéger de leurs correligionnaires. Nous eûmes un moment de panique, au moment de leur apparition. Mais dès que nous vîmes leurs bonnes intentions, et leur grand désir de nous servir le mieux possible pour quelques petites pièces de monnaie, nous fûmes contents de les avoir avec nous.

Ils se rappelaient bien ce qu'ils avaient reçu pour nous avoir aidés à entrer au Monastère : *El dia siguiente es discipulo del precedente.* « Le jour suivant est le disciple du jour précédent ».

---

[1] Tucher fit ce voyage en 1479-1480.

Nous montâmes donc ces escaliers avec difficulté, d'une part à cause de l'obscurité, car les montagnes environnantes empêchaient la lune d'éclairer notre chemin, et aussi à cause de la fatigue provenant de l'excès de chaleur.

La chapelle de la Vierge

Ce ne fut qu'à grand-peine que nous atteignîmes le premier point d'eau bonne et fraîche, qui nous apporta un grand rafraîchissement. C'est après notre retour au Monastère que nous apprîmes des *caloyers* l'origine de cette source.

Nous continuâmes notre ascension, et arrivâmes à une chapelle à moitié détruite appelée *Capella della Madonna Santa Maria Aparicta,* ce qui signifie Chapelle de l'Apparition de la Vierge Marie. Au sujet de cette apparition, les *Caloyers* nous racontèrent qu'elle se produisit à une époque où il y avait au Monastère de Sainte Catherine tant de reptiles venimeux et de serpents que les Moines voulaient l'abandonner. Avant de partir, ils voulurent faire en procession le tour de tous les lieux saints (pour les voir une dernière fois) en guise d'adieu. Lorsqu'ils s'apprêtaient à retourner au Cloître, pour prendre les reliques de Sainte Catherine et partir, la Sainte Vierge leur apparut en ce lieu, leur assurant que dorénavant ils ne seraient pas incommodés ni par les reptiles ni par les serpents, | et puis elle disparut. Sur ces entrefaites, les *Caloyers* se rassemblèrent pour se consulter et savoir s'il s'agissait d'une bonne ou d'une mauvaise apparition, et ils se mirent à prier.

74

74

Au cours de cette prière, une eau fraîche surgit au milieu d'eux, et cette source ne s'est plus tarie. C'est la source dont j'ai parlé plus haut. De plus, selon la prédiction, les serpents et reptiles venimeux ont disparu, et, en souvenir de cet événement, les *Caloyers* bâtirent la chapelle[1]. Cependant, les Turcs et les Arabes qui autrefois faisaient souvent le pèlerinage du Mont Sinaï et se rafraîchissaient auprès de la source, peu à peu, de colère, détruisirent la chapelle et en jetèrent bas les pierres.

Suite de l'ascension

Nous poursuivîmes notre montée jusqu'à un arc de voûte construit entre deux flancs de rochers mais qui ne contenait aucune porte[2]. Il était cependant visible qu'autrefois il y avait une grande porte qu'on pouvait fermer, pour ne pas laisser passer ceux qui ne pouvaient pas payer.

Au sujet de cette porte, on nous avait raconté qu'elle empêchait l'accès de la Montagne Sainte aux Juifs sans baptême. On nous donnait des exemples : il arrivait souvent que des Juifs, déguisés en pèlerins, sous un nom chrétien, et mêlé aux groupes de Chrétiens, s'efforçaient de passer par là, mais en vain, paraît-il. Ils se sentaient obligés d'avouer leur condition, sous la poussée de la peur, car il leur arrivait de voir une grande

---

[1] voir les divers récits relatifs à cette histoire dans PALERNE, p. 187 (et n. 670) [2] voir PALERNE, p. 187 (et note 671).

16

croix barrant toute la porte, les empêchant de passer. Ils avouaient alors qu'ils étaient Juifs, et qu'ils désiraient de tout leur cœur voir ces lieux saints. C'est alors que certains d'entre eux se faisaient baptiser en bas, à la source, dont nous avons parlé, et puis ils pouvaient monter sans difficulté aucune. S'il en est ainsi, on pourrait dire qu'en vérité il y a là un signe de la colère de Dieu envers eux, si Dieu les empêche de voir ces lieux où autrefois Il avait accompli pour eux de si grands faits. Il est certain que, s'ils visitent en pèlerins d'autres lieux mémorables pour eux, le Mont Sinaï, où les Tables de la Loi leur furent données par Dieu qui s'y montra dans Sa Puissance et avec Ses miracles, doit les attirer souvent et en grand nombre.

Depuis cette porte, nous montâmes un peu plus loin, et atteignîmes une plaine allongée et étroite, depuis laquelle nous aperçûmes enfin le Mont Sinaï lui-même. Tout le long de notre chemin depuis le Monastère, c'était le Mont Oreb qui nous l'avait caché. Longeant la plaine, nous arrivâmes à des restes de murs, de peu de hauteur, où il y avait dû avoir auparavant la chapelle du Prophète Elie. En entrant par une porte dans l'enclos, nous reconnûmes qu'il y avait eu trois chapelles, l'une à côté de l'autre, et que dans l'une d'elle, il y avait une petite grotte où Elie avait vécu.

A son sujet, voici ce qu'on trouve au chapitre 19 dans le 75 troisième livre des Rois | (*Fuite d'Elie devant Jézabel, son arrivée au Mont Oreb, son séjour dans la grotte, et la voix de Dieu, en un murmure, après la tempête, le tremblement de terre et les feux. L'auteur renvoie le lecteur aux Ecritures pour la suite de cette histoire*).

Depuis cet endroit, nous suivîmes le plateau jusqu'au pied du sommet du Sinaï, qui a la forme d'une sorte de pain de sucre, sur lequel nous nous mîmes à grimper avec de grandes difficultés, à cause des rochers pointus. Peu après le début de notre ascension, on nous montra une empreinte d'un sabot de chameau, empreinte taillée ou imprimée dans le rocher comme si c'était de l'argile. Nos Arabes nous racontèrent que c'était la trace du chameau de Mahomet, qui, après avoir parlé avec Dieu en ces lieux, était parti d'ici pour la Mecque. Cette trace est vénérée par les païens et nos Arabes l'embrassaient très religieusement, et la touchaient de leur front. Nous ne l'avons pas touchée, et nous poursuivîmes notre ascension, nous reposant de temps en temps, jusqu'à ce que nous fussions arrivés en haut.

Au sommet du Mont Sinaï

Nous étions assis sur le sommet, nous reposant, lorsque nous entendîmes des bruits de hennissement et de chutes de pierres. Nos Arabes nous tranquillisèrent, disant que c'étaient des gazelles. Puis il se mit à pleuvoir une pluie fine et fraîche. C'était la toute première pluie, les premières gouttes que nous | avions depuis notre départ de Venise. Mais elle fut courte, et 76 ne mouilla même pas la poussière.

Sur cette montagne, nous trouvâmes un petit plateau, avec deux chapelles, l'une chrétienne, l'autre, une petite mosquée Turque. Nos Arabes avaient reçu des *Caloyers* des clés pour nous ouvrir la porte de fer de notre chapelle, ce qu'ils firent sans tarder, et eux-mêmes entrèrent dans leur mosquée pour prier.

76 Nous priâmes dans la chapelle encore obscure, car le jour commençait à peine à poindre. Lorsque la clarté se fit, nous vîmes que les murs de la chapelle étaient couverts de noms de pèlerins écrits avec un morceau de charbon ou de terre, ou bien gravés. Il n'y avait rien d'autre de particulier, sauf du côté gauche, près de l'entrée, où il y avait une sorte de rocher, sous lequel il fallait se faufiler pour apercevoir une petite grotte, dans laquelle se trouve l'empreinte d'un dos, jusqu'à la ceinture et d'une tête humaine, comme faite dans l'argile. Lorsque nous descendîmes dans cette grotte, et que nous essayâmes de poser notre dos dans cette forme, elle s'ajusta bien, aux petits comme aux grands. C'est, nous dit-on, l'endroit évoqué dans les Ecritures, *Exode, chap. 33,* où Moïse exprima le désir de voir la face et la gloire de Dieu. Dieu alors lui dit : « Voici un lieu près de moi; tu te tiendras sur le rocher, quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé. Et lorsque je retournerai ma main tu me verras par derrière, mais ma face ne pourra pas être vue ». Sa crainte fut si grande, qu'il imprima la forme de son dos dans la fente entre les rochers, lorsque le Seigneur passait.

C'est une petite église gaie, bâtie en pierres. A une quinzaine de pas se trouve la mosquée turque, à côté de laquelle nous trouvâmes une grotte, une sorte de trou dans la terre, dans lequel, selon la tradition, Moïse séjourna quarante jours et quarante nuits, ce qui est décrit dans le *deuxième livre de Moïse, chap. 24 et 34.*

Comme les Turcs tiennent Moïse pour un grand prophète, ils ont usurpé cette église bâtie par les Chrétiens, et ils l'ont vouée à leurs usages païens, y priant, et croyant que c'est là le lieu de rencontre entre Moïse et Mahomet, comme si la loi divine leur avait été transmise là sur cette montagne. Ils appellent cette loi le Coran, et j'en reparlerai plus loin.

A peu de distance de là, nous trouvâmes une citerne, avec de l'eau fraîche et bonne à boire. Elle s'appelle | la Citerne 77 de Moïse, qui, lors de son séjour sur la montagne, a souvent dû en boire.

Ce Mont Sinaï est très haut et difficile d'accès. ADRICHOMIUS, *In Pharan. Num.* 92 écrit qu'il y a plusieurs milliers de marches taillées dans le rocher, ou posées sur le rocher, sauf dans les endroits plats, où il n'y en a nul besoin.

De ses hauteurs nous aperçûmes la Mer Rouge, qui est toutefois mieux visible du Mont Sainte Catherine, comme nous nous en rendîmes compte plus tard.

C'est sur son sommet que Dieu, cinquante jours après avoir fait partir d'Egypte les Fils d'Israël, environné de flammes et au son d'un terrible roulement de tonnerre, daigna graver de son doigt dans la pierre les deux Tables de Sa Loi.

Cependant le peuple d'Israël sous la montagne désespéra dans son attente de Moïse, qui demeura sur la montagne quarante jours et quarante nuits. Croyant à sa mort certaine, le peuple d'Israël fit fondre un veau d'or et se mit à l'adorer. C'est pourquoi Moïse, descendu de la montagne, dans sa juste colère jeta à terre et brisa les Tables qu'il apportait, et remonta

77 sur la montagne pour chercher d'autres Tables. Par-derrière, il vit donc Dieu passant dans sa gloire divine, reçut d'autres Tables, et revint avec une face si claire, que personne de son peuple ne put en soutenir la vue, et il dut se voiler la face pour vivre au milieu d'eux. Les Ecritures en parlent dans *Exode,* 19, 20, 31, 32, 33, 34, *Levit.* 7. Le peuple d'Israël demeura sous la montagne une année et quatre jours. Au cours de ce temps, l'Arche de l'Alliance, le statut des prêtres, la loi temporelle, et toute la *Hierarchia* de l'Ancien Testament furent ordonnés, comme il est dit dans le livre du *Lévitique,* et aussi partiellement dans *Nombres, Exod. Hieron., mans.* 13.

Cette montagne est appelée par certains auteurs *Oreb,* le nom du *Sinaï* étant alors attribué à toutes les montagnes environnantes, ainsi qu'au désert de *Sin : Exode* 19 (*voir Beschreibung der Walffarth zum heiligen Grab, Hans Werli von Zimber und andere Herren, etc. Anno* 1483, ce qui est aussi écrit dans St. JÉROME, *in loc. Hebr.;* JOSEPHE, 2. *Antiq.,* 12).

Mais la majorité distingue ces montagnes depuis l'antiquité de la même manière que je le fais ici. C'est-à-dire que Oreb est le nom du lieu où Elie jeûna, selon le texte du *troisième Livre des Rois,* Chap. 19. Au sujet du *Sinaï,* il est dit à plusieurs endroits (*Exode* 24 et 34) : « Au sommet de la montagne », ce qui désigne apparemment le sommet du Mont Sinaï, qui dépasse de beaucoup le sommet du Mont Oreb. Selon le témoignage de Odoardo BARBOSA (*Nel Sommario delle Indie Orient.*), les païens arabes et maures appellent le Mont Sinaï *Agar* ou *Tur ;* selon Weisenbach aussi *Turla.*

| Nous demeurâmes sur le Mont Sinaï jusqu'à ce que le 78 soleil se levât, et nous nous y trouvions bien. Ce n'est que parce que nous avions encore une longue route à faire que nous nous décidâmes à redescendre vers le couchant, où la vallée s'ouvrait plus profonde que du côté du Mont Oreb où nous avions fait notre montée.

Ce fut une descente très laborieuse, entre les aspérités et les crevasses des rochers; mais avec l'aide de Dieu, nous la fîmes assez rapidement.

L'ermitage des Quarante Martyrs

Dans la vallée, nous vîmes un étroit verger de plusieurs lieues de long, avec de beaux arbres fruitiers, d'espèces rares, qui était entouré d'un mur. Près de ce verger, nous vîmes les ruines du Monastère des Quarante Martyrs — *Quaranta Padri* — appelé ainsi pour la raison suivante : les païens de la ville Thor, située près de la Mer Rouge, avaient fait une expédition pour exterminer les chrétiens. Entre autres, ils assaillirent aussi les moines de ce monastère, en en tuant quarante. Depuis ce temps, personne n'habite ce monastère. Ce qui reste à présent, ne sont que des murs de pisé, sans aucune toiture.

C'est près de ce monastère que prend fin le Mont Sinaï et commence le Mont Sainte Catherine. Lorsque nous commençâmes la montée, nos *Capi* arabes manifestèrent leur refus, ou leur paresse de la faire avec nous, et ils nous dirent qu'ils allaient

nous attendre en bas, dans le jardin. Pour que nos Arabes du Monastère n'aient pas à porter toute notre nourriture, nous prîmes chacun juste un petit morceau de pain, laissant le reste en bas, dans nos baluchons, et disant que nous comptions déjeuner après notre retour.

Ascension du Mont Ste. Catherine

Puis nous nous mîmes à grimper. Si notre escalade du Mont Sinaï avait été dangereuse et très escarpée, celle-ci le fut bien davantage. Cependant nous trouvâmes à mi-chemin un répit en atteignant dans une crevasse de rocher une source, abritée de la lumière et du soleil, source qui fut la plus fraîche de tout notre voyage. Nous nous assîmes et nous rafraîchîmes. Puis nous remplîmes une petite gourde en peau de chèvre pour nous désaltérer en route. La vue du sommet, comme elle se présentait depuis la source, était terrifiante. Il semblait inaccessible. Pourtant, sachant que d'autres pèlerins en avaient fait l'ascension, nous voulions y parvenir de même. 79 Aussi nous nous mîmes à l'escalader. | Parfois, l'un de nous était poussé en haut par les autres, pour ensuite donner la main aux autres et les hisser. A d'autres moments, il nous fallait redescendre d'une aiguille qui ne menait nulle part. Jamais nous n'avions vu de montagne aussi dangereuse. Mais avec l'aide de Dieu, nous arrivâmes enfin au sommet. Il y avait une petite chapelle de pierres, d'à peine quatre pas de large, que nous trouvâmes ouverte. A l'intérieur, il n'y avait rien, sauf une pierre surgie du sol même, qui avait la forme et les dimensions

d'une pierre tombale. Le relief taillé dans sa surface ressemblait 79 à une femme dans une sorte de longue tunique, soutenue de chaque côté aux deux épaules par un ange.

Cette image représente Sainte Catherine la Vierge Martyre. Je veux brièvement indiquer ce que dit l'histoire à ce sujet :

La légende de Sainte Catherine

Au temps de l'empereur romain Maxence, vivait comme son vassal un roi nommé Coste, qui avait été invité avec d'autres suzerains à se rendre à la cour impériale à Alexandrie, pour consultation. Le roi Coste était d'une grande amabilité envers son épouse et sa fille unique, et ne voulait pas se rendre sans elles à Alexandrie, ni sans sa cour célèbre. Il fut reçu avec magnificence par l'empereur, et vécut à sa cour jusqu'à la fin de sa vie. De son vivant, comme il voulait éduquer sa fille de la meilleure manière, et qu'Alexandrie dans ce temps-là était le foyer des gens les plus doctes et les plus remarquables, il la fit instruire dans l'art de la littérature. Et la jeune fille, malgré sa jeunesse, se développa d'une manière si extraordinaire qu'elle surpassa de loin toutes les femmes de la cour, et par sa beauté, et par sa sagesse. Après la mort du roi, l'empereur, la voyant si savante et si belle, demanda son consentement à sa mère pour la fiancer à son propre fils. Lorsque la mère l'annonça à sa fille, celle-ci refusa.

Comme la mère ne voulait pas éveiller la colère de l'empereur, elle demanda conseil à ses amis sur la manière de le contenter. C'est ainsi qu'elle apprit que dans le désert près d'Alexandrie,

vivait un saint homme, dont le conseil était réputé bon. Elle se rendit auprès de lui secrètement avec sa fille, et lui présenta son problème. Cet homme était un chrétien. Lorsqu'il eut 80 | reconnu que les deux femmes étaient païennes, il se mit à les éclairer dans la religion, de telle sorte que toutes deux crurent en Jésus-Christ, notre Seigneur, et que, de retour à la cour impériale, elles pratiquèrent secrètement les dévotions chrétiennes.

Quelque temps après, l'empereur se mit à poursuivre et à exterminer les Chrétiens. Il ordonna que tout le monde adorât les idoles païennes, sous peine de mort. Et puisqu'il y avait beaucoup de chrétiens pieux qui ne voulaient pas obéir à ces ordres, il ordonna de leur faire subir toutes sortes de morts atroces, et ainsi périrent des foules de chrétiens.

Un jour, voyant une multitude de chrétiens au son de divers instruments en train de sacrifier aux idoles, par peur de la mort, la Vierge Sainte Catherine s'en fut de son palais à la Cour Impériale. Exposant sa vie au péril, elle s'adressa à l'empereur pour lui reprocher humblement sa cruauté et le supplier d'être miséricordieux envers les chrétiens.

Mais un mot en amena un autre, et lorsque l'empereur se mit à faire l'éloge de son paganisme, Sainte Catherine fit confession ouverte de sa foi chrétienne, qu'elle glorifia. L'empereur fit appeler ses sages les plus doctes, et leur ordonna de disputer avec elle, mais ils furent réduits au silence par elle. Alors il fit chercher les savants des pays voisins, et il en rassembla une cinquantaine. Ceux-ci se mirent à nier que Dieu ait pu accepter d'être homme, et souffrir. Mais par les écrits des philosophes

et les dires des sibylles païennes, elle le leur prouva si bien, que non seulement ils se déclarèrent convaincus, mais qu'encore ils se convertirent au christianisme.

Pour cela, l'empereur les fit brûler vifs, et étouffer par le feu. Sainte Catherine fut jetée en prison, où elle persista dans sa foi, et où elle réussit à convertir beaucoup de monde, y inclus l'impératrice elle-même.

La fureur alors s'empara de l'empereur, et il la menaça de mort, à moins qu'elle ne sacrifiât aux idoles. Mais, voyant que cela ne faisait que l'affermir dans sa foi, il fit garnir de pointes de fer et de scies quatre roues, pour découper et déchirer son corps. Il est dit que lorsque le moment de l'exécution vint, un ange jeta ces roues dans la foule, tuant et écrasant quatre mille personnes. Sur ces entrefaites, l'impératrice vint reprocher ses atrocités à son mari, et lui confessa être chrétienne, elle aussi. Furieux, il ordonna son exécution. Mais les mercenaires qui devaient la mener à la mort avaient été convertis par Sainte Catherine, lors de son séjour à la prison. | Ils refusèrent donc 81 d'exécuter cet ordre. La fureur de l'empereur s'enflamma davantage. Il fit trancher la tête de Sainte Catherine, ainsi que les têtes de tous ceux qui avaient provoqué sa colère, ce qui fut exécuté parmi de grandes invocations de Dieu, tous le célébrant, ce qui leur permit à tous de gagner ainsi ensemble la couronne de martyrs.

Il est rapporté que le corps de Sainte Catherine disparut aussitôt de ces lieux, et qu'il fut transporté par les anges à une distance de vingt jours de voyage sur le Mont Sinaï, où il fut

81 mis en sépulture, ce qui est amplement décrit dans : PEREGRINUS, *de Sanctis Serm.* 70; *Passionale* JACOBI DE VORAG., *Légende* 67, et dans d'autres livres.

Le Monastère au pied du Mont Oreb fut construit trois siècles plus tard, alors que les chrétiens de ces contrées devenaient de plus en plus nombreux, et que beaucoup d'ermites venaient vivre dans le désert de l'Arabie Rocheuse. Le supérieur de ce monastère eut alors en rêve une révélation qui lui ordonnait d'aller chercher le corps de Sainte Catherine, et de l'apporter au Monastère. Il ne la tint d'abord que pour un rêve. Mais le même ordre fut répété encore deux fois, jusqu'à ce qu'il se décidât à partir en procession avec tous ses moines à la recherche du corps. Sur la montagne, ils rencontrèrent un moine inconnu, portant cependant le même habit que ceux de leur ordre, qui leur montra sous quelle pierre se trouvait le corps recherché et qui disparut ensuite, les laissant transporter le corps dans le monastère, lequel, depuis, au lieu de Sinaï, prit le nom de Sainte Catherine. Pour être bref, je passe sans mention tout ce que les *Caloyers* nous ont raconté au sujet de ses miracles et des histoires que le lecteur peut trouver dans le livre : *Discipulus de temp. Serm.* 44. *De Sanctis et Legend.* 209. JACOBI DE VORAG.

Panorama du sommet du mont Sainte Catherine

Nous restâmes sur cette montagne plus d'une bonne heure, remplis de gaîté et goûtant la fraîcheur de l'air. Nous mangeâmes notre morceau de pain, et bûmes l'eau de notre outre.

Puis nous regardâmes autour de nous, constatant que nous pouvions bien mieux voir d'ici que du Mont Sinaï, car cette montagne était passablement plus haute que celle-là, plus haute que toutes les montagnes avoisinantes de l'Arabie Rocheuse visibles autour de nous.

Nous vîmes la Mer Rouge décrire la courbe longue d'un arc, et qui paraissait proche — et pourtant distante de deux jours de voyage. Nous vîmes aussi la position de la ville et du port célèbre de Thor, proche de l'Ethiopie, | dont nous par- 82 lerons plus loin.

En regardant vers le midi, nous vîmes le désert et les monts sur lesquels se trouvent depuis l'antiquité les monastères de St. Antoine et de St. Macaire, habités jusqu'à présent par les *Caloyers* chrétiens, Arméniens et Maronites, dont nous reparlerons.

La descente

En regardant vers le couchant, dans la direction de notre patrie, nous fûmes saisis du grand désir de nous mettre tout de suite en route. C'est à ce moment-là même que commença notre retour à la maison. Nous nous disposâmes à faire gaiement la descente, tout en luttant de notre mieux contre la peur et le terrible vertige devant le vide qui s'ouvrait sous nos pas, et qui ne nous avait pas gênés à la montée.

Puis nous atteignîmes la source d'eau propre et fraîche, appelée la source de Sainte Catherine, où nous bûmes abondamment.

82 Plus loin, nous retrouvâmes la première source, où nous avions rempli nos outres à la montée. Dans les environs de celle-là, nous trouvâmes beaucoup de buissons. Du bois de ces buissons, — selon la tradition orale — Moïse avait fait sa canne, dont il s'était servi pour faire tant de miracles lors des pérégrinations des fils d'Israël. C'eſt du bois très dur et noueux. J'en pris également une baguette que j'ai rapportée à la maison. Les Grecs attribuent à ce bois un grand pouvoir et une grande utilité, surtout au moment de l'accouchement. La femme qui tient pendant le travail une telle canne, dit-on, eſt plus facilement délivrée; pour ma part, je n'ai fait soumettre ma canne à aucune épreuve.

En continuant notre descente, nous trouvâmes beaucoup de pierres avec de curieuses empreintes de diverses plantes, fleurs, arbres, animaux, etc., qui semblaient peintes dessus exprès. J'en ai aussi ramassé quelques-unes et je les ai rapportées à la maison.

Retour à l'ermitage des Quarante Martyrs

Une heure après midi, nous nous retrouvâmes dans le verger où nous attendaient nos guides arabes. Les moines du Monaſtère de Sainte Catherine en ont libre usage, à condition d'envoyer des fruits une fois par an, sur deux ou trois chameaux, au château du Caire, selon que la récolte eſt plus ou moins bonne. C'eſt que ce verger donne une grande variété de fruits, dont certains, pour les miracles du Vieux Teſtament, sont très appréciés des Turcs.

Dans le verger, nous nous inſtallâmes sous un figuier, non loin d'un réservoir duquel on fait couler l'eau pour irriguer le jardin, qui, autrement, serait brûlé et desséché, | et ne porterait 83 pas de fruits du tout.

Monsieur de Cernin, l'interprète et les Arabes se mirent à manger le poisson sec et le fromage; quant à moi, je n'en reſtai qu'au pain. Quand je voulus boire l'eau que nous fîmes couler du réservoir, je fus choqué de sa puanteur écœurante, presque au point de m'évanouir. En cherchant l'explication de ce fait, regardant dans le réservoir, je vis que l'eau était couverte et remplie d'une multitude de corps de sauterelles mortes. Cette année-là il y en avait beaucoup dans toute l'Arabie, sur les rochers des montagnes saintes, et tout le long de notre route. C'eſt surtout de nuit qu'elles volaient en nuages denses. Elles n'étaient pas peureuses. Lorsqu'elles venaient se heurter en plein vol à nos visages, c'était comme si on nous jetait à la figure de petites pierres. Dans les endroits où elles n'avaient rien à manger, il y en avait beaucoup de mortes. Dans le verger, elles avaient mangé non seulement les fruits, mais aussi les feuilles. Les moines donc n'en avaient tiré que très peu de bénéfice, et nous ne pouvions même pas boire cette eau à cause de cette mauvaise odeur. C'était le moment de regretter de ne pas avoir apporté l'eau des sources d'en haut, et de désirer avoir l'eſtomac aussi bon que Saint Arsenius, puisque nous étions assoiffés. C'eſt à son sujet qu'on a écrit qu'il vivait dans le désert, fabriquant des paniers avec des feuilles de palmier. Il avait l'habitude de ne boire que de l'eau du seau dans lequel il

trempait des feuilles pour la vannerie, eau qui puait tant qu'elle empestait toute la grotte où il vivait. Cette eau puait à cause du jus des feuilles trempées, et aussi parce qu'il ne vidait jamais entièrement le seau pour le nettoyer, et ne faisait qu'y rajouter de l'eau pour en maintenir le niveau. C'était en pénitence du temps où il vivait à la cour de l'empereur Théodose, quand il parfumait toutes ses affaires d'essences précieuses, pour que la puanteur de l'eau bue le délivre de ses péchés passés et de la puanteur de l'enfer. Voir à ce sujet Vit. Patr. *Livre 2,* ch. 89.

Autres lieux saints voisins du monastère

Après avoir pris un peu de repos dans le verger, nous prîmes notre chemin vers le couchant, laissant à notre droite le Mont Oreb. A quelque distance du verger, à droite de notre chemin, nous trouvâmes une pierre isolée, toute ronde, assez haute, une sorte de petit rocher. Il y avait gravé douze lignes verticales, tout autour du rocher, qui partaient de la base, chacune d'une coudée de Prague de longueur, de deux doigts de large, toute barrée d'une autre ligne longue, comme d'une étroite rigole. Au sujet de cette pierre, on nous avait dit que c'était bien la pierre que 84 Moïse | frappa de sa canne, en y faisant les douze lignes, dont chacune avait fait jaillir de l'eau, en signe des douze tribus d'Israël, ce qui est écrit dans le *Deuxième Livre de Moïse* au chapitre 17. J'ai grimpé sur ce rocher pour en rompre un morceau et l'emporter, mais en vain; la pierre était dure comme un silex,

comme un galet de mer. De cette pierre, notre chemin nous 84 mena le long du Mont Oreb par une petite plaine, à quelques lieues vers le couchant, jusqu'à ce que nous soyons arrivés entre les tentes et les habitats des Arabes. Ceux-ci vivent entre les rochers et dans de petites cavernes qui autrefois servaient aux ermites et aux Saints Pères chrétiens. Ils y vivent à ciel ouvert, se protégeant contre la chaleur du soleil par des nattes ou quelques torchons ou étoffes volés aux pèlerins, tendus en guise de toiture. C'est là qu'ils habitent avec leurs femmes et leurs enfants entassés, en monceau, comme des souris dans leur tanière.

Il fut nécessaire pour nous de passer par ce campement, et sans nos *Capi* arabes, nous n'aurions pas eu libre passage. Tout le monde accourut sortant de leurs cachettes pour nous voir, les yeux exorbités, laissant voir leur appétit à notre égard, mais n'osant rien faire à cause de la présence de leurs chefs. Continuant notre chemin jusqu'au bout du Mont Oreb, qui de ce côté se présentait sur sa largeur, nous atteignîmes une large vallée sableuse qui s'avançait en éventail, divisée en quatre bras ou vallons, très loin entre les montagnes et les solitudes pierreuses. Nous prîmes cependant à main droite un chemin descendant vers le nord (côté de minuit). En une demi-heure, nous arrivions à l'endroit que l'on montre comme étant celui où les fils d'Israël fatigués d'attendre le retour de Moïse du Mont Sinaï, avaient fondu l'image du veau d'or pour l'adorer comme une divinité, dansant tout autour, ce qui est décrit dans le *Deuxième Livre de Moïse,* ch. 32. Suivant cette même vallée, nous

contournâmes le Mont Oreb en direction du Levant, jusqu'à ce que nous ayons rejoint le chemin qui nous avait menés au Monastère, à notre arrivée du Caire.

Nous l'empruntâmes, et, le soleil se couchant, fatigués de tant de marche, nous arrivâmes en face du monastère. Cependant, comme il y avait foule d'Arabes, nous dûmes attendre le crépuscule, et leur départ, avant qu'on nous laisse entrer dans le monastère. Les moines s'étonnèrent de nous voir de retour à la fin de la même journée, et ils purent bien voir à notre aspect que nous n'avions pas chômé. | Ce qui se fait d'ordinaire en deux jours, nous l'avions fait en une seule journée. D'habitude, on va le premier jour sur le Mont Oreb et le Mont Sinaï, et on passe la nuit dans le verger mentionné. Le lendemain on monte au Mont Sainte Catherine, puis on retourne au verger, et de là le restant du chemin se fait à dos de chameau jusqu'au monastère.

85

Chapitre 12

Description du Monastère de Sainte Catherine, ce que nous y fîmes, et nos préparatifs pour le voyage de retour.

Pendant que nous attendions devant le monastère, on nous prépara un souper semblable à celui que nous avions pris le jour de notre première arrivée. Sans perdre trop de temps aux questions multiples qu'on nous posait, nous le mangeâmes malgré nous et avec le plaisir : *Inanis venter non audit verba libenter,*

dit le proverbe, ou, autrement dit « ventre creux n'a pas d'oreille ». Pendant ce temps, nous envoyâmes un message à notre Maure, pour qu'il se prépare au départ. De plus, nous présentâmes aux *Caloyers* notre demande de voir le plus tôt possible le corps de Sainte Catherine, et ils promirent de nous le montrer. Puis nous allâmes nous coucher.

Les reliques de Sainte Catherine

Au matin du 19 de ce même mois, le lundi après la Saint Hippolyte, les *Caloyers* nous réveillèrent trois heures avant le jour, et nous menèrent dans la grande église pour y chanter la messe en langue grecque. Celle-ci fut servie sur l'autel où se trouve le corps de Sainte Catherine, à droite, tout près du chœur. Avant d'entrer, nous dûmes nous déchausser. Après maintes paroles en grec, et maintes cérémonies curieuses, nous apprîmes que c'était ici le lieu où Dieu avait daigné apparaître à Moïse, dans un buisson ardent, et auquel il n'avait pu accéder sans enlever ses chaussures, car c'était un endroit saint. Ceci est décrit dans le *Deuxième Livre de Moïse* au chapitre 3. Ayant fait nos prières en cet endroit, nous ressortîmes pour nous diriger vers l'autel déjà cité, sur lequel la messe avait été servie auparavant. Après de nouvelles cérémonies et de nouveaux chants, les moines firent apparaître une sorte de compartiment, dans le flanc de l'autel, où se trouvait le corps | de la Sainte Vierge Catherine. De longs chants furent entonnés, puis deux à deux, les moines s'avancèrent en se frappant la poitrine, et en faisant des

86

86 révérences, pour embrasser la tête de Sainte Catherine, sans pour autant la toucher par ailleurs. Puis ils s'éloignèrent à reculons, avec maintes révérences, toujours faisant face au corps, puis ils s'en approchèrent de nouveau pour l'embrasser derechef, et ceci fut répété par trois fois. Ensuite, ce fut le tour de deux autres moines qui répétèrent cette même cérémonie, et ainsi de suite jusqu'à ce que ce soit aussi notre tour. La cérémonie terminée, nous déposâmes notre offrande de deux *sequins* vénitiens par personne dans le coffret de cuivre placé là à cet effet, nous acquittant ainsi des honneurs dont nous avions été l'objet.

Nous pûmes alors approcher et regarder librement, sans cérémonie aucune, le corps de la sainte martyre de Dieu.

Nous vîmes ainsi sa tête, séparée du corps puisqu'elle avait été tranchée, avec toute sa peau noircie, et sans chevelure, sa face oblongue, ses yeux fermés, le nez et la bouche presque effacés, sa main gauche avec la peau et les ongles, bien conservée jusqu'au coude. Cette main eſt entourée de plusieurs rangées de grands coraux rouges, et porte aux doigts des bagues de pierres précieuses, le reſtant de son corps n'étant que des os rangés dans le sens de la longueur dans son compartiment.

Au sujet de cette main, on nous raconta qu'il y avait un certain temps, elle avait été emportée d'ici jusqu'en Perse, mais que pour certains miracles, et pour les malheurs qui s'étaient abattus sur ceux qui l'avaient volée et transportée, ces derniers se virent obligés de venir la reſtituer au monaſtère.

Puis on nous donna en souvenir et comme sainte relique un morceau du coton dont la tête de Sainte Catherine était entourée. Nous voulions l'emporter dans notre patrie, mais ce coton nous fut volé avec d'autres choses, lorsque nous fûmes assaillis par les Arabes sur notre chemin de retour. Les écrivains déjà mentionnés, qui décrivent la vie de Sainte Catherine, ainsi que CAES. HEISTERBACHENSIS, *Livre 8*, chap. 83 *Hiſt.*, disent que de temps à autre, une huile odorante apparaît en transpiration sur les ossements de la Sainte, et qui eſt excellente contre les maladies et les infirmités.

Cependant à ce sujet, nous n'avons rien vu ni entendu dire par les *Caloyers* eux-mêmes, qui pourtant sont eux-mêmes fort crédules. Il me semble donc qu'ils n'auraient pas manqué de nous le rapporter s'il en était ainsi.

Ayant fait nos prières, nous sortîmes de l'église, laquelle eſt bien bâtie en pierres, et toute remplie d'images saintes, pour nous préparer tout de suite à notre voyage, c'eſt-à-dire rassembler le peu de pain qu'on nous donna | ainsi que les quelques 87 biscuits apportés du Caire et qui nous reſtaient encore, emballer nos affaires et remplir nos outres d'eau, sans oublier la petite gourde à remplir avec de l'eau de vie que l'archevêque nous donna en cadeau, et qui devait servir à nous rafraîchir.

Difficultés avec les chameliers

Nous prîmes congé de tous les *Caloyers*, et, en grand silence, nous passâmes la porte du monaſtère qu'on referma

87 soigneusement derrière nous. Nous nous attendions à ce qu'il nous soit tout de suite possible de monter en selle et de partir. Mais il n'y avait personne.

Ce ne fut qu'un bon moment plus tard, alors que le jour se levait déjà, que notre Maure arriva, avec quelques Arabes, se plaignant que ceux-ci lui avaient confisqué ses chameaux et qu'ils ne voulaient pas les relâcher. Par l'interprète, nous en demandâmes la cause, et nous reçûmes en réponse que notre Maure n'avait pas le droit de transporter des pèlerins dans leur contrée, leur « terrain de chasse ». Ces terres étant à eux, à eux devait revenir le bénéfice d'un transport sur leurs terres, et ainsi les bêtes de notre Maure avaient été saisies comme de la contrebande. Les cris s'élevèrent de part et d'autre, chacun criant plus fort que l'autre. Nous voulions venir à bout de cette dispute, faisant valoir le fait que nous avions une autorisation du Caire pour utiliser les services de notre Maure. Après de nouvelles vociférations, nous apprîmes qu'ils nous proposaient d'utiliser leurs propres chameaux, de discuter un nouveau contrat de transport jusqu'au Caire, et de laisser partir à vide notre chamelier. Ceci nous ennuyait. D'une part nous avions payé cher au Caire pour le transport complet, et ne voulions pas payer encore une fois pour le trajet de retour au Caire. D'autre part, il nous semblait que si ces vauriens avaient des bêtes, ils les auraient déjà montrées, et nous l'aurions déjà su hier, alors que leurs *Capi* étaient avec nous. Nous décidâmes ainsi d'ordonner qu'on nous amenât les chameaux, puisque nous étions disposés à faire un accord, mais qu'auparavant nous voulions les

voir, pour savoir combien les payer. Dès que les Arabes entendirent ceci, ils semblèrent abandonner leur première demande. Mais nous, voyant ceci, nous montâmes le ton, leur enjoignant sévèrement de nous amener sur le champ et sans tarder les bêtes qu'ils avaient, en suivant le proverbe : *Il villano fa carezze a chi lo ponge, e minaccia a chi lo onge,* qui veut dire que le vilain ne réagit bien qu'au mauvais traitement. Nous reçûmes en réponse qu'ils voulaient bien nous laisser aller moyennant un paiement, et comprîmes qu'il fallait satisfaire à cette dernière demande, car le | proverbe dit : *Meglio è dar la lana che la pegora,* 88 qu'il vaut mieux sacrifier la laine et garder entier le mouton.

Nous marchandâmes donc jusqu'à ce qu'ils nous rendent nos chameaux pour un *sequin.* Je ne sais pas s'il y avait complicité entre notre Maure et eux. Mais une chose est sûre, c'est que nous les vîmes se pavaner de contentement et s'entendre comme deux chiens dont l'un chasse les puces de l'autre.

Moines et Arabes

Je ne veux pas cependant négliger la description du Monastère de Sainte Catherine. Il est situé au pied du Mont Oreb, et est entouré de fortes murailles. Selon le témoignage de ADRICHOMIUS, *in Pharan Num.* 92, c'est l'empereur Justinien qui l'a fondé et fait édifier. Ses murailles sont si hautes qu'aucun de ses bâtiments n'est visible de l'extérieur. Sa porte est double, très forte, et pourrait même, en cas de besoin, résister aux armes à feu. A l'intérieur, il y a de nombreuses maisonnettes faites en pierres

88 et en pisé. Le nombre des *Caloyers* de l'ordre de Saint Basile était en ce temps (paraît-il) de l'ordre de 80, et le nombre de ceux qui y terminèrent leur vie est estimé à 10.000; ils mangent misérablement, pauvrement, sans fromage, sans beurre, sans viande ni vin, vivant seulement de poisson sec ou cuit et de fruits. Ils reçoivent toutes ces choses de l'extérieur, de leurs corréligionnaires; le patriarche du Caire leur envoie une fois par an une caravane sans escorte, avec du blé, de la farine et d'autres mets égyptiens. Lui-même fait aussi faire pour eux une collecte, même dans les contrées éloignées, auprès de tous ceux qui sont de confession grecque, et au Caire proprement dit, il s'occupe de l'achat de ce dont ils ont besoin. De plus, les habitants de la ville d'El Thor et ceux d'autres villes sur la Mer Rouge leur envoient des poissons séchés au soleil. A des milles autour du monastère, rien de comestible ne pousse, sauf dans le jardin déjà mentionné, dans lequel ils sèment des petits pois, des fèves et un peu de salade entre les arbres; mais ceci, en majeure partie, est mangé ou emporté, soit par les sauterelles, soit par les Arabes.

Malgré tout cela, ils ont à leur charge plus d'une centaine d'Arabes, qu'ils doivent maintenir d'année en année, jour après jour, avec leurs femmes et leurs enfants. Ce maintien est exigé par chantage, puisque les moines vivent dans leur pays, auquel ils n'ont pas le même droit que ceux qui y sont nés. Ils doivent donc payer ainsi toutes les sommes exigées. Ces Arabes vivent dans les alentours du monastère dans des grottes ou sous des abris, ils viennent chaque jour au monastère collecter leur dû,

donné à chacun personnellement, soit une mesure convenue et déterminée de farine de blé, ou de blé, ou une certaine mesure de pain. Ceci leur est envoyé au bout d'une corde, par une fenêtre, dans un récipient fait exprès.

| Comme avec ce trafic il y a du travail pour toute la journée, 89 certains de ces moines ont été choisis pour ne s'occuper que de la distribution d'aliments, et des réponses en cas de réclamations, etc. J'ai par exemple vu moi-même un moine qui faisait descendre à un Arabe une aiguille et du fil. Les moines font de leur mieux pour satisfaire à toutes les demandes, sans quoi même pour des causes futiles, des différends surgissent, et de nouveaux accords, plus désavantageux que les précédents, doivent alors être conclus.

Les moines nous rapportèrent que plus d'une fois ils s'étaient déjà apprêtés à abandonner le monastère, mais toujours lorsque les Arabes se rendaient compte que les moines ne plaisantaient pas, ils les avaient priés de rester, en les comblant de bonnes promesses — d'ailleurs rarement tenues. Certainement, sans les *Caloyers*, les Arabes seraient aussi obligés de partir, à moins de mourir de faim.

En plus des Arabes cavernicoles, les moines en entretiennent encore d'autres à l'intérieur du monastère, qui sont leurs serviteurs « au pair ». Ceux-ci sont nourris de la manière suivante : dans une grande seille, on leur verse pêle-mêle des restes et des rebuts de cuisine, tels que pelures de haricots, quelques fayots, des miettes de pain ou autre chose, dont les *Caloyers* n'ont plus besoin. Puis ils s'asseyent tout autour par terre pour

manger. Ils sont assis sur leurs talons, les genoux par terre, comme le font tous les Arabes, contrairement aux Turcs ou aux tailleurs dans leur atelier chez nous, qui sont assis sur leurs jambes croisées. Pour manger, ils se servent de leurs paumes ou de morceaux de pain, en guise de cuillères, ce qui ne se passe pas sans que le liquide leur coule entre les doigts, sans que des morceaux ne tombent et sans qu'ils ne se salissent.

En vérité, chez nous, même chez un homme pauvre, les chiens sont mieux traités. Dans les grandes fermes, on prépare la pâtée des chiens courants et des chiens d'arrêt d'une manière plus appétissante qu'ici on ne donne à manger aux hommes. Ceux-ci tiendraient cette nourriture destinée aux chiens pour un banquet. (- - -) [1]

Pour conclure ce chapitre, je cite ici en traduction tchèque
90 l'original grec du témoignage que | l'archevêque du monastère délivra à chacun de nous. Il dit ainsi :

Salut à tous les chrétiens pieux.

Qu'il soit manifeste à tous que le présent bien né Seigneur-Christophe Harant de Polzic etc., tchèque de naissance, est venu ici avec la pieuse intention de pèlerin véritable voir tous ces lieux célèbres, où sur la Sainte Montagne du Sinaï Dieu daigna remettre entre les mains de Moïse qui le voyait, les Tables de sa Loi. Item, où le grand mystère du buisson ardent qui ne se consumait pas s'est manifesté. Item où le Corps saint de la grande martyre, le plus grand maître de

[1] cinq lignes non reproduites.

sagesse, a été mis en sépulture. Item où une multitude d'autres miracles et faits étonnants décrits dans les Ecritures se sont produits. 90

Pour cette raison, le ci-dessus nommé Sieur Christophe Harant de Polzic etc. ayant vu et honoré de sa révérence due tous ces lieux, et ayant l'intention de retourner dans sa patrie, nous demande humblement de certifier qu'en vérité il les a vus, et vénérés. En foi de quoi nous signons de notre main et apposons le sceau majeur de notre monastère.

Fait en A D. M.D.XCVIII, le 18 du mois d'octobre,

En toute humilité

l'archevêque Laurent, frère supérieur de la Montagne Sainte et du Mont Oreb [1].

CHAPITRE 13

NOTRE RETOUR AU CAIRE DU PÈLERINAGE AU MONT SINAÏ ET DU MONT SAINTE CATHERINE.

Le dix-neuf octobre, vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, les Arabes nous restituèrent nos chameaux, et nous prîmes aussitôt la route. C'est à ce moment qu'un Arabe, montant un dromadaire de course, vint nous rejoindre, disant qu'il voulait faire avec nous le trajet jusqu'au Caire, et promettant de nous montrer un meilleur chemin; il se mit aussitôt à en donner la preuve, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance, d'autant plus que le fait d'être plus nombreux nous donnait plus de sécurité.

[1] même certificat signalé par KIECHEL [1588], p. 365.

Le dromadaire de course

Cependant, je veux d'abord dire quelques mots au sujet du dromadaire | de course. A ce sujet, nous pouvons lire dans Ludovico VARTHEMA, *Itiner.*, chap. 10, que c'est un chameau de la même espèce que d'autres chameaux, à l'exception de sa vitesse de course. En ce qui concerne cette vitesse, nous trouvons un exemple cité par Giovanni Maria ANGIOLELLO, au chapitre six. Il rapporte les faits survenus en Arménie, au cours de la campagne menée par l'empereur turc contre le roi des Perses Usuncassan, en 1473. Onze émissaires à dos de rapides dromadaires arrivèrent au campement impérial, portant au roi de Syt des cadeaux. Or ces hommes étaient attachés au dos de leur monture, tout en ayant les reins entourés de bandages blancs serrés, les deux mesures étant nécessaires pour éviter d'être éjectés et pour supporter les secousses de la course.

91

Ces émissaires donnèrent les cadeaux aux gardes de la tente impériale, sans pouvoir mettre pied à terre, et, ayant reçu réponse, ils se mirent aussitôt au galop et en un clin d'œil disparurent de la vue. Ils déclarèrent qu'en vérité, ils avaient couvert quatre-vingt dix milles en six heures seulement.

Si l'auteur avait à l'esprit des milles italiens, cela signifierait dix-huit milles des nôtres, donc trois milles par heure. Si toutefois il pensait à d'autres milles que les italiens, la chose ne serait pas vraisemblable.

Flavius VOPISCUS écrit dans *Vita Aurel. Imp.* que lorsque la reine Zénobie fut vaincue par l'empereur Aurélien, elle s'enfuit

sur le dos d'un dromadaire de course, et que personne ne pouvait la rattraper. C'est par malchance qu'elle rencontra à l'improviste une troupe de la cavalerie impériale qui la fit prisonnière.

Attaque des voleurs

Je reviens à présent à notre voyage. Cet Arabe nous accompagnait donc à dos de son dromadaire, et j'avais grande envie de pouvoir essayer sa monture (car mon chameau était très fatigué). Je priai ce vaurien de me le permettre, en promettant de l'en récompenser au Caire. Mais il ne voulait pas, remettant cela à plus tard, disant que nous avions tout le temps devant nous. Puis, trouvant le moment propice, il s'arrêta, nous expliquant qu'il devait aller chercher quelques-unes de ses affaires auprès d'Arabes vivant à quelque distance de là, dans les montagnes. Il précisa à notre guide l'endroit où nous devions camper pour la nuit, où il nous promit de nous rejoindre, nous recommandant de poursuivre notre chemin, et lui-même il prit une vallée à main droite.

Sans nous en préoccuper davantage, nous continuâmes droit devant nous, d'ailleurs pour peu de temps, car la nuit venait déjà. Nous trouvâmes un endroit sableux entre des rochers pour camper, nous mangeâmes et nous nous couchâmes pour dormir.

Le 20 octobre, c'était le mardi après la Saint Havel, je fus réveillé vers les trois heures du matin en entendant la voix de | notre Maure (qui comme d'habitude couchait près de ses chameaux, à quelque 60 pas), qui parlait avec quelqu'un. Je

92

92 pensais d'abord que c'était l'Arabe sur son dromadaire qui était déjà venu nous rejoindre comme convenu. Cependant ces voix allaient en grandissant; me levant, je vis notre Maure aller à la rencontre de la voix. Alors, pour savoir de quoi il s'agissait, je réveillai Monsieur de Cernin et notre interprète, disant à ce dernier de demander l'explication de ces appels. La voix du Maure répondit qu'il fallait se remettre dans les mains du destin, qu'il y avait des voleurs qui arrivaient sur nous. Par malchance, notre Maure avait répondu à leur appel, croyant lui aussi que c'était l'Arabe sur son dromadaire qui nous cherchait, car autrement, il se serait tu, et ils ne nous auraient peut-être pas trouvés. Mais voyant qu'ils étaient plusieurs, et tous armés, il était sorti à leur rencontre pour les prier de ne point nous faire de mal.

A ce moment, nous les aperçûmes aussi à la lumière de la lune. Nous eûmes à peine le temps d'échanger quelques mots entre nous, nous demandant comment agir, lorsque eux aussi nous découvrirent, et aussitôt huit forts gaillards, armés de lances arabes, d'arcs et de longs coutelas turcs à la ceinture en guise de sabres, se précipitèrent sur nous.

Il y avait aussi parmi eux un *capo* avec un long fusil qu'il pointait sur nous. Ils s'approchèrent au pas de course, leurs armes brandies contre nous, et en un instant nous fûmes encerclés.

Ne pouvant nous enfuir, sans arme aucune, nous étions là comme des moutons prêts à se laisser égorger. J'étais devant, Monsieur de Cernin derrière moi. Il y en avait quatre qui m'entouraient, leur coutelas à ma gorge, prêts à la trancher, me tenant

fortement par les épaules. Lorsqu'ils découvrirent que nous n'avions pas d'armes sur nous, et que nous n'avions pas l'intention de nous défendre, ils se mirent à tâter et à fouiller nos vêtements, des pieds à la tête, de la tête aux pieds, cherchant de l'argent. Ainsi, voyant qu'il n'y avait pas d'autre remède, je me suis dit que je les apaiserais en leur donnant quelque chose de mon propre chef. Je sortis de ma poche une toute petite bourse attachée par une lanière de cuir, dans laquelle il y avait un sequin en or, et quelques monnaies de *meidyn,* de la valeur d'un *tolar,* que je leur tendis. Mais ce fut pour eux comme lancer une graine de fève dans la gueule d'un lion courroucé et affamé. Au lieu de les apaiser, je les mis en appétit, et ils se dirent que probablement ils avaient bien choisi leurs victimes.

Comme des enragés, ils se mirent alors à m'arracher mes vêtements, chacun me tirant par une manche, | chacun de son côté, 93 et de toutes leurs forces, comme s'ils voulaient m'écarteler. Ils finirent par m'arracher ma tunique et virent que je n'étais vêtu que de simple toile. Ils continuèrent leur besogne, me forçant à m'asseoir, et, sans délacer les lanières de mes chaussures, ils se mirent à vouloir les enlever, et, à force de s'acharner chacun sur l'un de mes souliers, ils me traînèrent par terre sur le sable et les rochers. Ainsi tout me fut enlevé sauf ma chemise. Elle était solidement attachée autour du cou et de mes poignets. Ils essayèrent de me la passer par-dessus la tête, sans d'abord y parvenir. Mais en attendant, mon cou devait supporter toute la traction et tous les coups à gauche et à droite, pendant que mon corps dénudé s'écorchait contre le

93 sol rocheux rocailleux. Je pensais déjà que ma dernière heure était venue. Mais je pensais aussi qu'il fallait éviter qu'ils trouvent la ceinture de toile accrochée à mon épaule gauche et dans laquelle j'avais cousu 22 sequins. Dans cette mêlée, je réussis à la saisir de ma main droite, à l'arracher et à la faire passer entièrement dans la paume de ma main que je m'étais décidé à garder fermée. A peine ce tour était-il réussi que ma chemise céda en se déchirant. Comme je n'avais plus rien sur moi, les voleurs me laissèrent pour aller rassembler en un tas tous mes effets, qu'ils voulaient fouiller comme il faut. Profitant de cet instant, je jetai par terre la ceinture avec l'argent et l'enfouis dans le sable, marquant l'endroit d'une pierre, et je m'en éloignai. J'étais là, nu comme un ver. Soudain notre Maure s'en rendit compte et vint me couvrir d'une sorte de bâche blanche. Mes compagnons, Monsieur de Cernin et l'interprète, étaient en caleçons et en chemise; ils n'avaient pas été traînés par terre comme moi. J'allai vers eux, pour observer avec eux les voleurs qui étaient en train d'assembler toutes nos choses en un seul endroit, même nos provisions, nos biscuits, poissons secs etc. Ces misérables étaient encore plus affamés qu'avides d'argent, car ils commencèrent d'abord par se gaver, laissant à plus tard l'inspection détaillée de nos biens. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas rapaces, car c'est à eux que pourrait s'appliquer l'adage : *El scorticaria un pedochio, per haver la pelle,* c'est-à-dire qu'ils étaient capables de dépouiller un pou de sa peau et encore de s'en servir.

Aussitôt repus, ils se mirent à tout fouiller minutieusement à la recherche de l'argent, mais ils ne trouvèrent rien d'autre

que de quoi se gratter : ces poux, (plus estimés dans ces pays que chez nous, puisqu'on les appelle « poux pharaons », grands comme une graine de millet des oiseaux), on est obligé de les faire sortir par un bâtonnet en os ou en bois, spécialement taillé, tellement ils pénètrent profondément dans la peau des bêtes. | Monsieur de Cernin me demanda, pendant que nous 94 les regardions, si j'avais tout perdu, y compris l'argent cousu dans ma ceinture. J'ai répondu : tout. Cela lui produisit un choc, et il dit à l'interprète que tout mon argent avait été volé. Celui-ci le dit au Maure, qui s'en affligea beaucoup, et alla prier instamment les voleurs de bien vouloir nous rendre au moins une partie de l'argent, car sans argent, je ne pouvais jamais revenir à la maison. A l'ouïr, ces derniers se dressèrent sur leur séant, et en courant revinrent vers nous pour demander lequel d'entre nous avait cet argent. On indiqua que c'était moi. Alors ils m'entourèrent et me demandèrent où j'avais cet argent.

Ne comprenant pas ce qui se passait, j'ai pensé d'abord qu'ils avaient appris l'existence de mon argent, mais je réalisai ensuite que la blague que j'avais dite à ce sujet avait dégénéré en erreur. Je montrai donc ma jambe, comme si l'argent y était attaché. L'un après l'autre, ils prirent ma jambe et l'examinèrent toute entière, dans l'espoir d'y découvrir ce qu'était devenu l'argent. Puis ils retournèrent vers l'endroit où ils m'avaient traîné par terre, et cherchèrent partout, si bien que je commençai à me faire du souci pour les pièces d'or que j'avais enfouies. Mais grâce à Dieu, ils ne les trouvèrent pas. Ils n'étaient pas contents.

Ils étaient, comme dit le proverbe : *El fa come la gatta, che mangia e si regnisce,* c'eſt-à-dire comme la chatte qui grogne en mangeant pour protéger sa part. De la même manière ils grognaient l'un contre l'autre en se queſtionnant.

Puis le *Capo* les réunit tous en rond, et les attaqua l'un après l'autre avec force queſtions, bien décidé à découvrir qui avait l'argent. Cependant personne ne pouvait avouer, et tous nièrent, ce qui fit que le *Capo* eut beaucoup à faire, à courir chaque fois vers moi, pour demander sous quelle forme était l'argent, et comment il était, et de nouveau de retour vers ses hommes pour leur poser de nouvelles queſtions. En attendant, je cherchais, avec un air des plus sérieux, et le plus loin possible de l'endroit où se trouvait l'argent. Le *Capo* pour finir s'en vint vers nous demander très sérieusement lequel d'entre nous avait l'argent, nous annonçant que c'était le tout dernier moment pour le lui donner, et qu'en cas contraire, il nous avertissait qu'il avait juré à ses compagnons que si personne n'avouait, il découvrirait le coupable parmi nous et que sa mort était certaine.

Comprenant alors qu'il ne s'agissait plus de plaisanter, je fis annoncer que je demandais son pardon, disant que le compagnon qui avait passé le mot avait mal compris, et que je n'avais parlé d'aucun autre argent que de celui qui m'avait déjà été pris dans ma bourse, et que c'était tout ce que j'avais, et que je ne pouvais avouer rien d'autre. Il convoqua alors tous ses hommes et leur déclara sa satisfaction, | leur donnant mon explication pour les calmer.

95

Puis notre Maure se mit à les prier pour qu'ils nous rendent

nos habits et quelque nourriture, leur disant que nous étions de pauvres chrétiens du royaume de l'Empereur Turc, auquel nous devions de lourds impôts. Ils nous rendirent ainsi à chacun une longue tunique et à moi-même mes caleçons. Ils gardèrent tout le reſte de nos vêtements, y inclus nos couvertures. Parce qu'ils nous avaient rendu nos tuniques, notre interprète ne s'arrêta pas de leur baiser les mains et le front, ce qui pour eux eſt l'expression d'une grande humilité et d'une grande amitié. Ils nous laissèrent également du pain et quelques biscuits, de quoi manger pour un jour ou deux. Mais si nous n'avions pas eu un peu de farine que le Maure avait réussi à cacher, nous aurions dû périr de faim.

95

Menandre dit très juſtement : *Haud molliuntur viscera improbi viri :* combien impitoyable eſt le cœur d'un homme malhonnête; celui qui ne sent pas la douleur n'a point de compassion, ou, comme disent les Italiens : *Achi non duole, ben sortega,* celui qui n'a jamais mal sait bien écorcher les autres.

Ainsi, ayant déjà toutes nos choses emballées et étant prêts au départ, les voleurs nous avertirent de ne pas retourner au Monaſtère, ni de nous plaindre d'eux au Caire qu'ils nous avaient volés, car autrement, ils sauraient bien nous mettre la main dessus, et tirer vengeance. Ceci, nous dûmes le promettre. Nous reconnûmes alors que ces traîtres étaient de la région du Mont Sinaï, et que l'homme qui nous avait accompagnés pendant toute une journée était leur rabatteur, bien que nous ne l'ayons pas vu parmi eux, et qu'il avait eu pour mission de nous surveiller et de nous mener au piège.

Cependant nous gardâmes notre confiance en Dieu, qu'avec Sa grâce, nous ne retomberions pas entre leurs mains ni n'aurions à les craindre, et ainsi me vint à l'esprit un adage français :

Pour un bong jour, ou pour tic et pour tac
Vous ne m'aurez plus dedans vostre sac.

Après ce malheur, qui dura bien trois heures, et ces traîtres étant déjà partis, le jour commença à poindre, et nous remerciâmes Dieu d'avoir gardé la vie à chacun de nous. Nous nous préparâmes le plus rapidement au départ, pour que les voleurs ne nous retrouvent pas si jamais ils étaient revenus sur leurs pas, et sur leur décision de nous épargner, car il y a un proverbe qui dit : *Assai avanza, chi fortuna | passa,* autrement dit, il nous suffisait d'en être sortis sains et saufs, avec la peau saine. 96

Moi-même, après avoir retrouvé l'argent que j'avais enfoui, je le confiai à notre Maure pour qu'il le cache, et pour éviter la répétition d'une aventure similaire.

Nous nous dirigeâmes vers le couchant, prenant un chemin que le Maure lui-même ne connaissait pas, mais il se dirigeait d'après le soleil. Nous avançâmes en suivant ce chemin parmi des monts rocheux jusqu'au crépuscule, où nous sentîmes le besoin d'un repos. Nous avalâmes un petit morceau de biscuit, une gorgée d'eau, et une autre de cette eau de vie (que les Arabes n'avaient pas trouvée et ne nous avaient pas volée) pour regaillardir un peu nos estomacs. Cette eau de vie, nous la gardâmes jusqu'à la fin. Mais notre sommeil fut mauvais, par l'effet de la nuit précédente. Nous n'arrivions pas à la chasser

de notre esprit, et nous avions peur d'une autre rencontre avec d'autres voleurs. 96

Puis, le 21 du même mois, nous montâmes à dos de nos bêtes une heure avant le jour, et chevauchâmes à travers un paysage rocheux jusqu'à 3 heures de l'après-midi, avant d'arriver à une sorte de puits. L'eau s'y trouvait à une profondeur de quatre brasses. Le Maure en puisa dans une gourde attachée au bout d'une corde. Mais elle était dégoûtante, salée. Nous continuâmes le restant de notre chemin, sans arrêt, jusqu'au coucher du soleil, et nous nous couchâmes dans un vallon sableux.

Le pain bédouin — Notre Maure qui savait qu'il ne nous restait plus de pain, s'était arrangé pour nous procurer un remplacement quelconque. Il courait par monts et par vaux, arrachant tout brin d'herbe sèche, toute racine tordue, tout ce qu'il trouvait, et l'apportait en monceau. Nous ne savions pas ce qu'il faisait, ni ne devinions ce qu'il voulait faire. Il prit un récipient en cuir dont il se servait pour abreuver les chameaux, y versa un peu de l'outre, ajouta de cette vilaine farine, toute noire (comme si elle était faite pour moitié de cendres, et que nous avions réussi à sauver des griffes des voleurs), puis il pétrit tout comme s'il préparait du levain. Ensuite, il battit un briquet pour allumer le monceau d'herbes sèches qui s'enflamma et se consuma plus vite que de la paille. A ce sujet, cependant, il y a un proverbe qui dit : *Chi de paglia*

fogo fa, piglia fumo e altro non ha, — qui fait un feu de paille n'en retire que de la fumée. Ce n'était guère différent, mais le Maure recouvrit vite le foyer de sable pour garder la chaleur. Dès que ce fut fait, il partagea la pâte en morceaux, | en fit de petites galettes de deux doigts d'épaisseur, rouvrit le foyer, y enfouit les galettes, remit à nouveau du sable par-dessus et les laissa cuire pendant un moment. Puis, ne pouvant plus tenir d'impatience, il farfouilla dans le sable, en sortit un petit gâteau, et, le tenant d'une main, le tâta du doigt de l'autre main pour savoir s'il était déjà cuit. Le jugeant à point, il sortit du sable le restant de ses trésors et nous l'offrit en faisant claquer sa langue de gourmandise en disant : « *Sid schobisch* », « du bon pain ».

97

En en arrachant un morceau, nous vîmes que la pâte était crue, juste un peu durcie à la surface, et nous faisions donc la petite bouche. A nos grimaces, il pensa, lui, que ce qui nous manquait pour rendre sa friandise tout à fait succulente, c'était seulement du sel. Il est donc reparti seul dans la montagne, et chercha jusqu'à ce qu'il ait trouvé un morceau d'une certaine terre. Il la mit dans le même pétrin de cuir, dans lequel il y avait encore des restants de pâte, ajouta un peu d'eau, et trempa son pain dans cette sauce. Il mangeait avec des exclamations de bonheur et en se léchant les doigts. Son air était si convaincant, que nous l'imitâmes aussitôt, et réellement nous trouvâmes cette pâte meilleure, grâce au sel de la terre.

Nous en avons conclu que dans toutes ces régions désertiques, le sol doit être salin, car nous trouvions très souvent de l'eau

salée, à notre grand dépit. Nous considérions avec assez d'étonnement la manière de vivre et de se nourrir de ces pauvres Arabes, ce qui fait qu'il nous vint à l'esprit cette idée : *Pobreza fuerza a los hombres experimentar muchas cosas* (La pauvreté oblige les hommes à expérimenter beaucoup de choses). La nécessité fait travailler l'imagination.

Continuation du voyage

Après ce formidable souper, nous eûmes l'intention de dormir un peu. Mais la crainte des voleurs, les mêmes, ou d'autres, fit que nous passâmes une fort mauvaise nuit, — et des nuits encore pires nous attendaient — car nous n'avions ni matelas, ni couvertures : on nous les avait volées. A notre peur des voleurs, s'ajoutait la peur des serpents, des scorpions ou d'autres bêtes dangereuses. D'un côté, nous avions affaire aux hommes, mais de l'autre à des bestioles sans entendement ni discernement ni pitié.

Donc, le vingt-deux de ce mois, nous nous ébranlâmes déjà quatre heures avant le jour, et voyageâmes à travers des régions désertes jusqu'à midi, | moment où nous aperçûmes au loin la Mer Rouge, en descendant une montagne. Notre Maure s'en réjouit fort, puisque cela confirmait que nous avions choisi le bon chemin. Cependant, nous poursuivîmes notre marche jusqu'à la nuit, et nous couchâmes de nouveau dans les sables.

98

Cette nuit-là, il y avait une nouvelle raison pour ne pas pouvoir dormir : la calebasse servant de bouteille pour le brandy, et qui avait échappé aux voleurs.

98 Le matin, nous en prenions une gorgée, pour être mieux parés contre la chaleur du jour. En effet, elle nous donnait une sensation de fraîcheur. Le soir, avant de nous coucher, nous en reprenions une gorgée pour le plaisir, et pour remettre en état nos estomacs éprouvés par l'eau saumâtre et puante.

Or nous avions constaté derechef que le matin, il y en avait moins que le soir, la calebasse étant plus légère que la veille, alors que nous la gardions près de nos têtes en dormant. Pendant la journée, elle était accrochée au flanc de l'un de nos chameaux, bien en vue. Bref, apparemment, en dehors de nous, personne ne pouvait l'atteindre. Aucun de nous ne se déclarant fautif de ces pertes, nous eûmes à diriger nos soupçons contre le chamelier.

Il nous fallait donc veiller cette nuit-là, pour essayer de le prendre sur le fait. Il ne nous fallut pas attendre longtemps. Lorsque nous fûmes tranquillement étendus, feignant de dormir, nous vîmes le chamelier s'approcher en silence en rampant sur le ventre, saisir la bouteille, la porter rapidement à sa bouche et renverser la tête en arrière. Je voulais déjà élever la voix ou m'élancer sur lui, mais je ne fis que me retourner comme quelqu'un qui rêve. L'affreux goulu lâcha prise immédiatement, déposa à sa place la bouteille qu'il était déjà en train de vider, et s'éloigna silencieusement en rampant.

Par la suite, nous prîmes la chère bouteille encore plus près de nous, la couvrant de nos vêtements, loin de la vue du gourmand. Mais c'était presque tard. Du bon liquide, il nous en restait à peine pour un ou deux jours, alors que nous avions

pensé le faire durer jusqu'au Caire. Il fut sauvé des bandits pour tomber entre les mains d'un autre bandit, comme dans le proverbe : *Da corsaro a corsaro, non se guandagn'altro che barille vode,* « entre un voleur et l'autre, on finit par être bien plumé ». Les premiers nous avaient libérés de nos bagages, celui-ci nous aida avec le reste.

Le vingt-trois de ce même mois nous reprîmes notre chemin trois heures avant le jour, pour chevaucher sans arrêt jusqu'à midi, atteignant ainsi la Mer Rouge. Derrière nous, nous laissions montagnes et rochers, devant nous s'ouvraient les plaines sableuses. Nous fîmes halte pour cuire un peu de pain à la manière arabe.

| Nous rassemblâmes un petit tas d'herbes, et laissâmes notre Maure s'occuper de son affaire selon la mode déjà décrite plus haut. Notre vie d'alors était certes plus misérable que celle des soldats dont le proverbe dit : *Vita di soldato pan duro et vin guastato,* ou « pain dur manger, vin tourné boire, c'est vie militaire avoir ». Nous aurions bien voulu nous contenter de ce pain dur bien cuit, fût-il moisi, ou de ce vin tourné, pourvu que nous en ayons à satiété. Ici, il nous fallait nous accommoder d'un tout petit peu de pain cru, noir comme de la terre, assaisonné de la poussière qui l'enrobait et d'une gorgée d'eau puante et saumâtre. Pourtant, force nous fut de le digérer allégrement, comme le proverbe le dit bien : *Esuriens stomachus fertur cocus optimus esse, nam facit insipidos persapuisse cibos.* Le meilleur cuisinier est un estomac affamé; de choses insipides, vous faites les meilleurs mets ». 99

99 Une heure plus tard, nous repartîmes de cet endroit, où, selon ce que notre Maure avait entendu dire par d'autres pèlerins, qu'il avait menés au Mont Sinaï, se situe le passage des fils d'Israël. Les guides de ces pèlerins avaient affirmé comme une chose certaine que c'était ici qu'ils étaient sortis de la Mer Rouge, laquelle s'était partagée en deux murailles d'eau puis s'était refermée sur le pharaon et ses armées lancées à la poursuite des Juifs. Tout le monde fut noyé, comme nous le lisons dans le *Deuxième Livre de Moïse,* au chapitre 14.

Vers le soir, nous pressâmes le pas, pour atteindre les puits de Moïse déjà évoqués, ayant l'intention d'y passer la nuit. Mais l'obscurité tombait déjà, et nous vîmes de loin la lueur d'un feu à cet endroit. Certes, il ne fallait pas s'en approcher, la possibilité de tomber sur un campement arabe, et peut-être sur des voleurs, était tout de même à craindre.

Nous préférâmes donc nous diriger vers un autre des douze puits (qui ne sont pas tous situés les uns près des autres, certains même étant très éloignés), pour y emplir nos outres d'eau courante, et suivre notre chemin vers Suez, dont nous approchâmes vers les trois heures du matin. Nous nous couchâmes dans le sable pour y passer le reste de la nuit.

Suez

Le vingt-quatre de ce mois, nous reprîmes notre route deux heures avant l'aube, et atteignîmes la ville de Suez vers le temps du petit déjeuner. Nous vîmes alors un groupe de sept à huit Turcs qui sortaient de la même forteresse

d'où étaient venus les soldats, qui, lors de notre premier passage, nous avaient aidés à boire presque tout notre vin. | Dès que ceux-ci nous aperçurent, ils lancèrent leurs chevaux 100 dans notre direction, pointant sur nous leurs longs fusils. Notre interprète, à cette vue, se dépêcha tellement de descendre qu'il tomba par terre, tout en nous invitant à grands cris à en faire autant que lui. Et nous, surpris que nous fûmes, sans le vouloir, nous l'imitâmes de vrai, en tombant à notre tour la tête la première. Nous eûmes tout de même le temps de nous remettre sur pied en les attendant. Les Turcs, voyant notre humble comportement comme preuve de respect, ne nous firent aucun mal, mais simplement chevauchèrent autour de nous en demandant du vin. Puis, se rendant compte qu'il ne nous restait plus rien, ils nous permirent de remonter à dos de nos chameaux, et, tout en nous accompagnant ils nous posèrent des questions sur les aventures de notre voyage. Notre interprète leur donna de nos nouvelles, racontant tout ce que nous avions souffert de la part des Arabes; ils eurent quelques expressions de compassion envers nous, et de condamnation pour les voyous, mais ils nous laissèrent et suivirent leur chemin. Nous approchâmes ensuite à quelque trois encablures [1] de la ville et envoyâmes notre Maure avec l'interprète pour y acheter quelques aliments. Il fallut pour cela découdre l'un des ducats de ma ceinture.

---

[1] L'ancienne mesure tchèque « hon » employée dans le texte n'est pas une mesure marine, mais correspond approximativement à la même longueur.

100 Mais il ne nous restait rien d'autre à faire: sans un petit apport de nourriture, nous ne pouvions aller plus loin.

En attendant, Monsieur de Cernin et moi-même dûmes garder les chameaux. Mais à peine nos compagnons s'étaient-ils éloignés, que nous décidâmes de prendre un bain dans la Mer Rouge. Ce fut d'abord le tour de Monsieur de Cernin, qui se lava tant bien que mal, puis ce fut mon tour. Je me rendis compte qu'il fallait marcher assez loin dans la mer avant que l'eau n'atteigne ma ceinture. Je revins vers la rive pour rejoindre au plus vite mon compagnon.

Notre bain terminé, nos approvisionneurs furent de retour de commission, apportant un peu de pain et de fromage, aussi bon et d'une saveur aussi savonneuse que le fromage du Monastère de Sainte Catherine.

Cette ville de Suez est au bord de la Mer Rouge, et chez nous on la considèrerait comme une petite bourgade. Il y a quelques maisons, faites moitié de terre battue, le reste étant en feuilles de fibres de palmier, et qui servent surtout pour les pêcheurs. Autrefois, elle s'appelait Arsinoe, selon le nom de la fille du roi Philadelphe Lagos, en mémoire de laquelle ce roi la fit bâtir, pour qu'elle serve de port dans la Mer Rouge. Comme nous allons le voir plus loin, ce port devait donner accès aux bateaux par une voie d'eau de la Mer Rouge jusqu'en Egypte, et puis jusqu'à la Méditerranée. (Batt. Ramusio, *nelli disc. sopra li viag. delle specierie*).

Autrefois, c'était une grande ville populeuse, pleine de commerce, qui recevait parfois les eaux du Nil amenées par un canal

au temps de la grande crue, | et dont on remplissait toutes les 101 citernes sous les maisons. Cependant de tout cela, de notre temps, on ne trouve plus rien. Sur place, l'on n'a rien, ni blé, ni fruits, ni autres aliments; tout doit être apporté par caravane de chameaux depuis le Caire. L'eau doit y être apportée depuis les puits de Moïse, à une distance de six milles italiens. C'est cette eau qu'on y boit, il n'y en a pas d'autre.

Si ce n'était à cause du port qui reçoit par la Mer Rouge des marchandises en provenance de l'Inde, personne n'y habiterait. Sa sécurité est assurée par la forteresse, où l'empereur Turc entretient à grands frais des soldats et des Janissaires, auxquels il fait parvenir par des galères de Constantinople des munitions, des canons et d'autres armes. Tout ceci est transporté avec beaucoup de difficultés, car il faut tout désarmer pour pouvoir le charger à dos de chameaux, et puis tout réarmer à l'arrivée. Tout cela se fait par crainte d'une invasion de l'Egypte en cet endroit, par les Portugais, ce qui est mentionné dans *Viaggio scritto per un comito Venetiano,* que nous allons rappeler plus loin.

De Suez au Caire

Ces provisions une fois achetées en ville, nous reprîmes plus allégrement notre chemin, nous remettant quelque peu de notre disette des jours passés, surtout grâce au pain mieux cuit et accompagné, au lieu d'une sauce de terre, par du fromage — que dis-je? — par du savon.

Vers le soir, nous rattrapâmes une caravane de quelque cinquante chameaux, composée de Turcs, d'Arabes et de Maures qui rentraient à vide au Caire, après avoir transporté à Suez de la nourriture et d'autres biens. La caravane s'arrêta à peu de distance de nous, et nous en fîmes autant.

Comme mon chameau était tout mou de fatigue, je fis chercher par notre Maure quelqu'un qui veuille bien me louer sa bête. C'est ainsi qu'un vieux grigou de Maure convint de me laisser monter l'un de ses chameaux, pour la nuit seulement, pour la somme de cinq *maydines*.

Au bout d'une heure, lorsque la caravane s'ébranla, je grimpai sur le chameau loué, le plus haut de toute la harde, si haut que je n'en avais jamais vu de pareil. Je chevauchais près du vieux grigou, et nous étions à la queue leu leu, puisque, selon l'habitude du pays, toutes les bêtes d'un même maître vont attachées l'une derrière l'autre, qu'il y en ait peu ou beaucoup.

Etant donné que cette caravane avait des bêtes plus fraîches que celle de notre Maure, qui étaient moulues par le long voyage, elle les dépassa. Je laissai donc Monsieur de Cernin avec nos compagnons, loin derrière, restant seul pendant toute la nuit au milieu de la nouvelle bande.

Je passai une nuit d'angoisse, et j'avais à cela deux raisons. 102 | D'une part, je sentais s'éloigner les miens, et avec eux la nourriture et mon argent, et la perspective de devoir aller seul jusqu'au Caire au milieu de cette bande de païens m'épouvantait. D'autre part, comme je voulais échapper à ces soucis et que je voyais les autres membres de la caravane s'assoupir, je me mis

aussi à dormir; soudain, ce vieux chien m'assena par-derrière 102 un coup de gourdin dans le dos, qui m'aurait presque fait tomber par terre, si je ne m'étais pas ressaisi au dernier moment. Il n'y avait personne pour servir d'interprète, et je n'avais pas moyen de demander pourquoi il me frappait. Je préférai ne pas protester, de peur qu'il n'en ajoute encore un coup par-dessus le marché. Le proverbe dit bien : *E mal star ala discretion delle bastonate de villani,* « C'est bien triste d'être à la merci des coups d'un vaurien ». Pourtant, je devinai qu'il ne m'avait frappé que parce que j'avais laissé pendre l'une de mes jambes un peu plus d'un côté que de l'autre, et que, n'étant pas tout à fait assis droit, cela lui avait semblé causer une fatigue supplémentaire à sa bête. Je regrettai donc de m'être séparé de mes compagnons, et je ne voyais pas comment j'arriverais à tenir le coup pendant le restant du voyage, surtout s'il ne m'était pas permis de dormir. Ce fut une très longue et très triste nuit.

Le jour pointait, lorsque la caravane s'arrêta pour donner à manger aux bêtes; en une heure de temps, les miens nous avaient rattrapés, et ce fut avec joie que je me joignis à eux pour prendre une heure de sommeil. En attendant, l'autre caravane avait repris son chemin en nous devançant, emmenant avec elle le vieux grigou, auquel je souhaitais d'aller *a casa del diavolo et tre miglia più in là,* « au diable, ou encore trois milles plus loin ».

Nous abandonnâmes cet endroit, et voyageâmes, en souffrant de la grande puanteur qui venait des charognes de chameaux dont le chemin était jonché. Nous nous inquiétions des possibles conséquences néfastes de ces mauvais airs que nous ne pouvions

pas éviter, et encore moins la nuit. De jour, en les voyant, nous pouvions les éviter, en nous bouchant au moins le nez de temps en temps. Pourtant, la puanteur se répandit plus la nuit que le jour. Le long de ce chemin de Suez, nous vîmes des milliers d'aigles. Par endroit, selon la pâture, il y en avait des centaines rassemblées dans un même lieu.

Dans l'Ecriture, *l'Evangile selon Saint Matthieu,* au chapitre 24, nous lisons : *Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilae,* ce qui veut dire : « Partout où il y aura un cadavre, il y aura aussi des aigles ».

Vers midi, le chamelier s'arrêta pour donner à manger aux 103 chameaux, | et nous avalâmes aussi un morceau de pain.

Autruches

Peu de temps après avoir repris notre chemin, nous vîmes dans le désert une autruche qui ne semblait pas être très farouche, car elle marchait lentement, comme si elle nous attendait. Nous décidâmes avec Monsieur de Cernin de lui donner la chasse, pensant que nous arriverions à la fatiguer. Je mis pied à terre, saisis le javelot du Maure, et m'élançai vers l'autruche en brandissant mon arme. L'autruche nous regardait approcher sans bouger; elle nous laissa venir tout près, puis elle se mit au pas, et sans courir, nous laissa si loin derrière elle que nous comprîmes combien vaine avait été notre tentative. Si elle s'était réellement mise à courir, elle aurait atteint une vitesse de vol. Revenant fatigués par la course et par la chaleur vers nos chameaux, nous remontâmes en selle et reprîmes notre route.



Autruche, et façon de descendre d'un chameau.

L'autruche est une bête sauvage, de l'espèce des oiseaux, d'une hauteur que la main tendue de l'homme ne peut atteindre. Ses pattes sont dégarnies de plumes, et sont d'une épaisseur comparable aux jambes d'un jouvenceau de quinze ans; son cou n'a pas de plumes non plus, et sous son ventre il n'y en a qu'à peine comme une oie à poitrail plumé [1]. Son corps est dodu, son plumage, des ailes à la queue est ample, joliment bouclé, de couleur blanche et noire. Elle ne peut pas voler, elle agite ses ailes seulement quand elle court, tout en faisant du vent, et alors, elle atteint la vitesse du meilleur des chevaux. Ses pattes sont fendues en deux comme les sabots d'un cerf, et elle s'en sert, selon certains auteurs, pour envoyer en arrière de la poussière et des petits cailloux à la face de ceux qui la poursuivent. Par contre, d'autres auteurs, tels que DIODORE DE SICILE, *Lib. 2,* chap. 10, déclarent qu'elle n'est ni oiseau ni bête à quatre pattes. C'est de cela que vient le proverbe : *Le vostre parole hanno del struzzo, che non è ne bestia, ne ucello,* ce qui veut dire, au sujet de ceux qui ont la parole double : votre parole est vraie comme l'autruche, qui n'est ni bête ni oiseau.

La femelle pond jusqu'à une dizaine d'œufs, ou plus, au même endroit, les laissant en tas dans le sable. Leur grosseur est celle des boules de fer de quinze à seize livres. C'est un animal stupide, oublieux. Lorsqu'elle part pour paître, elle ne se rappelle plus où elle a laissé ses œufs; elle les cherche et trouve

---

[1] En Bohême, au début de l'été, on plume partiellement la poitrine des oies, car les plumes repoussent plus fines encore avant l'automne.

peut-être d'autres œufs qu'elle se met à couver, ou elle ne trouve rien du tout.

De ces œufs, par la chaleur du soleil, des poussins-autruches vont éclore qui se mettront aussitôt à chercher leur nourriture. C'est un animal si stupide, qu'il s'imagine que le reste de son corps est caché lorsqu'il arrive à fourrer sa tête dans l'herbe ou dans les buissons. JOH. BAPT. POETA PHYSIOGN., *Lib. 2,* ch. 1, dit que c'est pour cela qu'on en attrape beaucoup. ALBERT LE GRAND écrit de son côté qu'elle digère du fer, | et bien entendu également d'autres objets durs, comme des os, etc. 104

Les plumes d'autruche sont bien connues dans nos pays. Il y a deux ans, Sa Majesté Impériale a daigné faire amener deux autruches vivantes à Prague, qu'Elle a fait garder dans les jardins de son château. Cependant celles-ci avaient dû être élevées en captivité, car ni leur taille, ni la beauté de leur plumage ne pouvaient être comparées à celles des autruches qui vivent en liberté dans le désert, comme celle que nous vîmes.

Dans les pays où elles vivent, on consomme leur chair; j'ai néanmoins entendu dire qu'elle n'était pas bonne; par contre c'est leur cervelle qui est d'une rare délicatesse, comme le témoigne LAMPRIDIUS, in *Vita Heliogabali,* qui raconte qu'au temps des anciens Romains, l'empereur Heliogabale fit servir lors d'un festin, parmi d'autres mets rares et raffinés, six cents têtes d'autruches préparées de telle manière que les convives n'avaient qu'à manger la cervelle. PLINE, *Liv. 10,* et LÉON L'AFRICAIN, 8e partie, *Dell'Africa,* écrivent qu'il arrive souvent qu'une caravane de marchands ou de voyageurs dans le désert passe un mauvais

moment à cause des autruches. Celles-ci, lorsqu'il y en a un grand troupeau, ressemblent de loin à un détachement de cavalerie, et la caravane se range déjà en formation de défense, croyant par erreur à une attaque. 104

L'autruche, en latin, s'appelle *Struthiocamelus.*

Arrivée au Caire

Pendant que nous faisions notre chasse à l'autruche, nous fûmes rejoints par un groupe de trois Arabes, qui transportaient au Caire à dos de chameau un Egyptien mort, enfermé dans son cercueil. Ils nous racontèrent à son sujet que c'était un riche marchand du Caire qui avait trépassé lors de son voyage à la Mecque. Sa femme les avait dépêchés tous les trois pour qu'ils le transportassent, afin qu'il soit enterré chez lui.

Son corps était visible, car le cercueil n'était pas fermé. Quoique exposé au soleil pendant toute la journée, le corps ne puait point. Au contraire, il exhalait une odeur agréable, puisqu'il était embaumé.

C'est dans cette compagnie que nous poursuivîmes notre route toute la journée et jusqu'à quatre heures de la nuit, au moment où nous arrivâmes au campement arabe où demeurait notre Maure. Nous aurions voulu qu'il vînt avec nous jusqu'à la maison. Mais comme nous étions fatigués, et que nous ne trouvâmes dans la cabane rien d'autre à manger que le pain et le fromage que nous apportions avec nous-mêmes, nous nous couchâmes sans tarder pour prendre du repos — et ce fut

la première fois depuis le Mont Sinaï que nous dormîmes avec un sentiment de sécurité.

149

CHAPITRE 17 [1]

NOTRE RETOUR À LA VILLE DU CAIRE.

Notre retour au campement arabe, terme de notre voyage au Mont Sinaï, eſt décrit à la fin du chapitre 13. Je décrirai maintenant ce qui advint par la suite.

Le vingt-six du mois d'oċtobre, le lundi après la Sainte Ursule, nous nous réveillâmes tôt, comme l'aube pointait. Puisque nous ne pouvions poursuivre notre voyage à dos de chameau, à cause de leur extrême fatigue, nous décidâmes de regagner à pied la ville du Caire avec notre Maure.

Nous atteignîmes notre logis en bonne santé vers les trois heures de l'après-midi. Tout le monde peut bien comprendre avec quelle joie le consul et les siens nous accueillirent. Pour ce qui nous concerne, après cette longue promenade, sans plus tarder, nous nous fîmes servir un bon repas, dont bien entendu nous avions un réel besoin. N'ayant pas de vin, nous dûmes nous satisfaire de l'eau du Nil que nous trouvâmes délicieuse. En nous souvenant des eaux sales et saumâtres des jours

[1] Les chapitres 14, 15 et 16, correspondant au pages 105 à 149 de l'original, traitent de l'Arabie déserte, de sa population, etc., sujets qui se trouvent en dehors de notre intérêt principal.

passés, nous la bûmes comme si c'était du bon vin, et non point de l'eau ordinaire.

Nous conviâmes notre brave Maure à partager ce repas, ce qu'il fit avec plaisir, et nous en remercia. Il me rendit honnêtement les sequins d'or que dans le désert j'avais confiés à ses mains fidèles, et s'en alla ensuite chez lui.

C'eſt ainsi que nous terminâmes ce voyage, commencé le 8 du mois d'oċtobre, conclu le 26 du même mois, donc d'une durée de 18 jours, au grand étonnement du consul et d'autres personnes. Selon leur souvenir, personne ne l'avait effeċtué par ces temps chauds en si peu de temps. Pendant ce temps, nos compagnons pèlerins, qui étaient venus avec nous de Jérusalem au Caire, étaient déjà repartis pour Alexandrie, ne croyant pas que nous allions revenir vivants de ce voyage.

Le vingt-sept de ce mois, nous sortîmes au matin de notre logis avec notre interprète pour aller nous promener en ville observer | ceci et cela, bref tout ce qui passait devant nos yeux. 150

Enrôlement de volontaires

C'eſt ainsi que nous vîmes comment on recrutait les soldats mercenaires pour une campagne contre nous les Chrétiens, en Hongrie. Il y avait un groupe d'officiers Turcs, précédés d'un petit tambour, qui battait le rythme d'une main pendant que de l'autre main il tenait pressé un fifre aux lèvres, et jouait.

Ceux qui voulaient se faire enrôler se joignaient au petit cortège. L'avance que le soldat recevait n'était que de quelques *maydines*. Ceux qui se faisaient inscrire mettaient une plume à

150 leur turban, pour indiquer qu'ils étaient soldats et jouir ainsi d'une plus grande liberté.

Mais il n'y avait que peu de monde qui se laissait tenter. Au cours des années précédentes, des foules de soldats étaient partis pour la Hongrie, mais c'était à peine un sur quinze qui en était revenu et qui était rentré à la maison. Ils s'étaient attendus à trouver là-bas une guerre pour enfants, comme chez eux, où l'on fait plus de harcèlement ou de pillage que de batailles, attaques ou conquêtes de forteresses. Comme ils avaient reconnu que là-bas ce n'était pas de la plaisanterie, et qu'on n'en retirait aucun bénéfice et que c'était seulement comme quand on veut « vendre » la peau de l'ours qui court encore, ils avaient perdu leur enthousiasme pour la vie militaire.

Il y avait encore le fait que ces gens de pays chauds supportent mal les rigueurs de nos hivers et des labeurs pénibles. Ainsi, de tout ce grand pays, de toute cette grande ville, il n'y avait qu'une poignée de volontaires pour devenir soldats-mercenaires. J'en reparlerai, car ils firent avec nous le chemin de Rosette.

Ḥammâms du Caire

Nous passâmes un bon moment dehors avant de regagner notre logis pour déjeuner. Après le déjeuner, nous décidâmes d'aller au *ḥammâm* nous baigner, car la fatigue et la saleté du voyage nous collaient au corps. Prenant avec nous l'interprète, nous nous dirigeâmes vers le *ḥammâm* le plus proche de notre auberge, c'est-à-dire à la distance de quelques rues. En arrivant

à l'entrée, notre interprète, gardant une certaine distance, demanda s'il y avait du monde. La réponse qu'il reçut fut : Il y a des femmes qui s'y baignent. Nous poursuivîmes notre route vers un autre *ḥammâm* pour poser encore une fois la même question et recevoir la même réponse. Il en fut de même aux endroits suivants, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième *ḥammâm,* et d'autres encore, sans trouver d'accès à aucun d'eux, à cause des femmes qui s'y baignaient. Nous en avions assez de cette longue marche, de ces arrêts, de ces questions et ces refus, et nous décidâmes de retourner à l'auberge tels quels. Cependant, par hasard au retour, nous tombâmes sur un *ḥammâm* où c'était le tour du sexe masculin de se baigner, et nous y entrâmes.

Nous pénétrâmes dans une cour fermée tout autour par des arcades voûtées comme dans un cloître, dont le centre — une petite place — était libre, ouvert. Les anciens l'appelaient en latin *apodiarium.* | Nous y vîmes toute une multitude d'hommes 151 Turcs et de Païens, rangés les uns à côté des autres dans des niches voûtées pratiquées dans le mur et ouvertes par-devant. C'est là que, assis sur des bancs en maçonnerie recouverts de nattes, dont la hauteur allait à peu près aux genoux, tous ces hommes étaient en train de s'habiller ou de se déshabiller.

Au centre de la cour, il y avait une belle fontaine carrée en marbre, dans laquelle coulait une eau froide et propre, dont on se servait là où il fallait pour les bains. Regardant autour de nous pour trouver des niches libres, nous aperçûmes un maître masseur qui se dirigeait vers nous pour nous en

151 montrer. Il nous distribua à chacun en guise de serviette, un morceau d'étoffe bleue pour nous entourer la taille, et une gamelle en laiton pour nous asperger d'eau. Dès que nous fûmes prêts, le masseur nous introduisit à l'intérieur du *ḥammâm,* en laissant nos habits sous la garde vigilante d'un préposé appelé depuis l'antiquité *capsarius.*

C'est alors que nous ouvrîmes tout grands nos yeux devant cette belle et coûteuse construction, spacieuse et entièrement voûtée, dallée par terre et sur les murs de marbres multicolores. Au sommet de la coupole, il y avait de larges ouvertures vitrées, par lesquelles la lumière pénétrait dans le *ḥammâm.* Il y avait des bancs et des estrades en marbre poli sur lesquels beaucoup de monde était soit assis, soit couché.

Sur le pourtour, il y avait une série de chambres adjacentes l'une à côté de l'autre, munies de portes qui fermaient, et le baigneur nous fit entrer dans l'une d'elles, pour que nous puissions nous baigner en paix, hors de la présence des Turcs. Bien entendu, pour cette faveur spéciale, il fallait aussi payer un prix spécial, ce que nous fîmes. Cette chambre était comme une sorte de chapelle, construite de manière très luxueuse; ses bancs, son dallage étaient de marbre poli, et d'un côté du mur, il y avait trois robinets. De l'un coulait à profusion de l'eau chaude, de l'autre de l'eau tiède et du dernier de l'eau froide. Nous en prenions à volonté.

Ce qui nous étonnait, c'était que nous n'avions vu, ni dehors dans la grande salle du *ḥammâm,* ni ici dans la « chapelle », aucun fourneau ni ouvertures par lesquelles la chaleur pût entrer. Et

pourtant il y faisait très chaud, comme chez nous dans le bain le mieux chauffé.

Nous prîmes d'abord un certain temps pour nous chauffer et transpirer.

Puis le masseur entra pour nous servir. L'un après l'autre, il nous frotta pour commencer sur tout le corps avec une étoffe dont il avait entouré ses mains, comme on fait chez nous avec une lavette en tissu rèche.

Puis il nous indiqua de nous coucher par terre, et il se mit à étirer curieusement nos bras, nos jambes, en les levant, les secouant, comme s'il voulait chasser notre âme du corps. | Il 152 faisait pivoter nos mains d'un côté et de l'autre, pressait nos dos de ses mains, poussait, et pour finir appuyait ses genoux sur notre dos en tirant nos bras en arrière; cela semble bon pour rire, mais sur le moment, ce fut plutôt terrible car on pouvait craindre qu'il ne démette nos articulations ou qu'il ne casse nos bras et nos colonnes vertébrales. Or il nous traitait encore gentiment, sachant que nous n'étions pas habitués à cette sorte de faveur fort douteuse; d'autres hommes, il les saisissait par les épaules, montait de ses deux pieds sur leur dos, et faisait glisser ses pieds vers le bas du corps, et répétait cette opération par-devant et de côté, au point qu'on aurait dit entendre tous les os craquer. Mais cela ne gêne pas ceux qui y sont habitués, pas plus que lorsque l'on secoue et étire le dos de quelqu'un de courbaturé, qui ensuite ressent un soulagement.

Ici, de la même manière, on dirait que les articulations et les os se remettent bien en place, et que l'on est plus frais après;

152 nous nous sentîmes en effet mieux et plus souples. Ensuite, le maître masseur nous lava et nous rinça, sans toucher toutefois à nos cheveux. Chez eux, on se lave la tête en même temps que le corps, puisque leurs crânes sont passés au rasoir, et il n'y a donc pas de lavage séparé des cheveux comme chez nous. Il fallut donc nous laver nous-mêmes nos cheveux si nous voulions en faire partir la crasse.

Cette sorte de bain persiste depuis l'antiquité païenne chez les Turcs et d'autres peuples de ces contrées. Ces bains fréquemment seraient plutôt pour le plaisir de faire transpirer le corps et puis pour le faire enduire d'huiles et de pommades, plutôt que pour le lavage de la saleté corporelle. Ces bains s'étaient d'abord répandus chez les peuplades asiatiques, plus jouisseuses que d'autres; puis leur usage pénétra aussi en Europe, surtout à Rome, à l'époque siège impérial. Là, d'énormes sommes ont été dépensées pour la construction de tels bains, conçus comme une petite ville, ou un château, avec bosquets, étangs, pavillons de plaisance, auberges, etc., où l'on organisait toutes sortes de jeux, de passe-temps et de plaisirs, dont on goûta à outrance. Tout ce qu'on pouvait imaginer en matière de jouissance pour hommes et pour femmes, tout était permis, ce qui fait que les grands de ce monde, ou quiconque voulait bien vivre, pour son argent, dépensé avec autant de splendeur que de vanité, y passaient jour et nuit. Ceci se trouve décrit par PLINE, in *Epist.*; SPARTIANUS, LAMPRIDIUS, JULIUS CAPITOLINUS, BARTH. MARLIANUS, *Topog. Urbis Romae;* JOH. SERVILIUS, *De Mir. Antiq. Operum*, et d'autres auteurs, qui nomment ces bains *thermes*.

Il y a cependant encore d'autres raisons pour lesquelles les Turcs se lavent et se baignent si souvent. Leur loi interdit l'entrée de la mosquée, ou même la prière à la maison, à ceux qui n'auront pas, auparavant, lavé la saleté de leurs corps déjà propre. Car il faut le laver de toutes façons, puisqu'ils | ont la 153 croyance qu'en lavant la surface du corps, l'eau vive enlève aussi les saletés intérieures, les péchés, et qu'elle les purifie.

Cette même croyance a été répandue parmi les païens qui ont gardé les mêmes coutumes, selon ce que l'on peut comprendre en lisant le livre 2 de PAUSANIAS, et VIRGILE, *Enéide*, livres 2 et 6.

Leurs femmes, qui d'ordinaire sont cloîtrées dans leur maison, d'où elles ne peuvent ni sortir ni regarder au dehors, sortent aux bains avec d'autant plus d'élan sous prétexte de religion et de purification, soit pour prendre un peu d'air en se promenant, soit pour changer de chemin et tromper le cas échéant, selon leur désir et leur bon plaisir, leur mari.

Les hommes vivent dans la certitude que personne ne peut entrer au *ḥammâm* tant que des femmes s'y baignent, et qu'elles ne peuvent être servies que par quelqu'un de leur propre sexe. C'est ainsi qu'ils le tiennent pour sûr et ne se doutent pas de la possibilité d'une autre fourberie, pourtant fréquente chez eux.

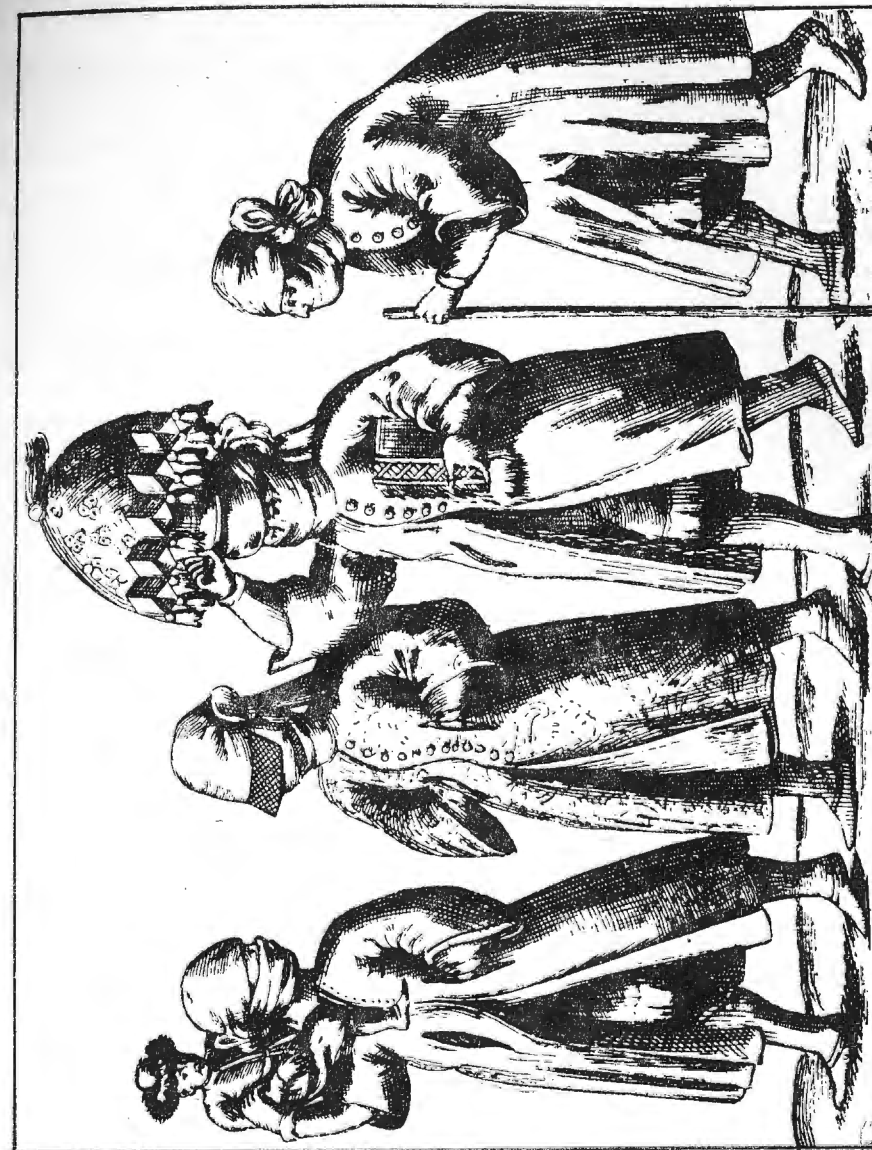
C'est bien pour cette raison même que nous fûmes obligés d'errer d'un *ḥammâm* à l'autre, sans pouvoir y entrer, car il est défendu sous peine capitale d'y entrer tant que les femmes s'y baignent.

153 Les dames célèbres et riches possèdent leurs propres bains, luxueusement construits dans leurs maisons ou leurs jardins, et c'est là qu'elles se lavent les unes les autres, et qu'elles s'invitent les unes les autres, avec une foule de servantes et d'eunuques, et qu'elles passent une bonne partie de leur temps en plaisanteries et agréables occupations.

Mais elles aiment aussi fréquenter les bains publics, pour s'y rencontrer avec des foules d'autres femmes, qui se frottent et se lavent en commun, ce dont elles prennent le plus grand plaisir. Lorsqu'elles apprennent dans quel *ḥammâm* et dans quelle rue il y a une vierge, ou une femme spécialement belle, elles y affluent (....) d'aussi loin qu'il faut, pourvu qu'elles puissent la voir ou la servir avec autant de ferveur que s'il s'agissait de quelqu'un de l'autre sexe. De telles femmes, ardentes et luxurieuses pour leur propre sexe, sont décrites par SUIDAS et MARTIAL, qui les appellent *Tribades*.

Pour aller au *ḥammâm,* les dames préparent leur meilleure robe; l'une des servantes portera sur sa tête un récipient en étain, argent ou cuivre, contenant divers bracelets, colliers ou autres bijoux, tout cela recouvert d'étoffes de soie, ornées de rubans, franges, etc. Une autre servante portera un tapis sur lequel la dame ira s'asseoir. Une autre portera un coffre ou un panier, dans lequel la dame ira déposer ses bijoux et d'autres objets, etc.

L'entrée des *ḥammâms* est ouverte à tout le monde, sans distinction de nationalité, et tout le monde y trouve de bons services faits avec plaisir et pour un montant ridicule. Certains



Femmes turques allant au bain.

ḥammâms sont des sortes de fondations | jouissant de leur propre revenu, offrant au public d'excellentes commodités; et lorsque l'on en construit de nouveaux, on essaie de surpasser en faste les autres *ḥammâms*. Celui que nous avons visité était l'un des plus modestes, et, dit-on, il y en a plusieurs centaines au Caire. A Jérusalem, il y a aussi des bains publics bien construits, très jolis, avec beaucoup de chambres et de petites caves, mais ceux de l'Asie les surpassent.

154

Dans ces bains Turcs, les hommes se font raser, visages et crânes. Nulle part sur le corps, ils ne tolèrent de poils d'aucune sorte, et il en est de même pour les femmes. Ils enduisent les endroits pileux d'une pommade nommée *Rusma*, qui fait partir les poils. Dès que les poils repoussent, ils appliquent la pommade à l'endroit voulu, encore en transpiration, et puis ils font partir les poils d'une simple friction, sans douleur, et restent aussi glabres que s'ils n'avaient jamais porté de poils. Dans Léon Fioravanti, *Del comp. dei secreti ration.*, on trouve la recette de cette pommade, ainsi que des conseils qui permettent de rendre noirs les sourcils. C'est un point de grande importance et d'orgueil pour les femmes turques. Ceci se trouve au *Liv. 4*, ch. 13, 14 et 15, ainsi que dans un autre livre *De capricci medicinali*, chap. 88.

En somme, et ce qui est le plus important, ils se conduisent aux bains publics avec grand respect et retenue, d'une toute autre manière que quand des hommes et des femmes se baignent ensemble dans de mêmes bains et dans la même eau, comme cela se passe en Suisse, au Valais, à Baden ou au Danemark,

ou ailleurs encore de nos jours. Au sujet des Valaisans, on peut lire CASP. COLLINUS SEDUNUS. Au sujet des bains à Baden, et de quelle manière éhontée les sexes masculin et féminin s'y conduisent, POGGIUS FLORENTINUS, *Inter Epist.*, ÆNEAS SYLVIUS, *Epist.* 4.2.5.

Nous prîmes au moins une heure et demie pour nous laver bien comme il faut, avant de regagner les vestiaires. Avant de partir, nous demandâmes ce que nous devions, nous attendant à un prix élevé; mais l'on ne nous demanda que deux *maydines* par personne. Nous les payâmes volontiers et repartîmes en paix.

Un enterrement

Sur notre chemin de retour à l'auberge, nous rencontrâmes dans une large rue une foule avançant contre nous et criant d'une grande voix, au point de nous épouvanter; cependant l'interprète nous calma, nous disant que c'était un cortège funéraire, et que nous devions nous écarter, ce que nous fîmes de suite.

Il y avait d'abord une multitude de gens, suivis de plusieurs prêtres. Ceux-ci criaient de toutes leurs forces, se bouchant les oreilles de leurs deux mains; ils le faisaient probablement pour ne pas s'assourdir mutuellement. Derrière les prêtres suivait la bière avec le corps du défunt dans son cercueil enve-155 loppé d'une couverture. A la tête | du cercueil, il y avait un turban dressé.

La bière était suivie d'une foule de femmes aux visages voilés qui ne se privaient pas de pleurs et de lamentations. Le cortège

se terminait par le commun du peuple. Ils nous dépassèrent, et 155 nous regagnâmes ensuite sans encombre notre logis.

Le vingt-huit, mercredi, Jour des Saints Simon et Juda, nous eûmes la visite d'un janissaire, Français d'origine, devenu Turc, auquel nous avions fait dire de venir pour nous mener aux pyramides, en dehors de la ville, et pour nous montrer les momies. Celui-ci nous annonça que, selon les nouvelles qui lui étaient parvenues à ce sujet, les eaux du Nil en crue couvraient encore par endroits la route, et que l'eau avait emporté des ponts, ce qui rendait impossible notre visite des pyramides. Par conséquent, nous dûmes nous contenter de voir les pyramides de loin, depuis le sommet du château du Caire.

Selon cette vue, et selon d'autres sources, je peux cependant dire à ce sujet ce qui suit :

Les Egyptiens avaient la coutume de ne pas brûler les corps, comme les Romains, ni de les enterrer, comme les Grecs, pour que la terre revienne à la terre. Ils essayaient de faire durer les corps jusqu'à la résurrection, à laquelle ils croyaient, en les embaumant, les enduisant de baume, d'aloès, de myrrhe, de résine de cèdre, en les salant et en faisant tout ce qu'il fallait, selon la position sociale de chacun. Le mort, revêtu de ses vêtements, simples ou beaux, était déposé dans un lieu sec, dans une sorte de cave sèche, dans du sable ou dans un cercueil de pierre, de sorte que de très nombreux corps se sont conservés dans un état intact.

Jusqu'à ce jour, ils déposent et cachent leurs morts dans des endroits déserts, pierreux, sans fertilité, sans utilité pour d'autre

usage. C'est une coutume, observée dans tout l'Empire Turc, aussi bien par les Chrétiens que par les Turcs eux-mêmes. On trouve de tels endroits au sud de la ville du Caire, sur l'autre rive du Nil, où commencent les déserts africains, et où cesse la fertilité de l'Egypte.

C'est là que les anciens et les actuels habitants du Caire choisissent l'endroit pour les corps de tous leurs morts, en creusant des caves dans le sol, en construisant des tombeaux sur la surface, en mettant des stèles, en érigeant des tours ou d'autres bâtisses coûteuses à la gloire de leurs familles.

A cet endroit, se trouvent quelques centaines de colonnes de pierre carrées et rondes, de grandes statues, des tours très larges à leur base et coniques en leur sommet, et des stèles, ainsi que des monceaux de pierres superposées, tout cela trop long à décrire, et je ne mentionnerai que les pyramides.

156 Les Pyramides

Ces tours sont appelées ainsi à cause du terme grec *Pyr* signifiant feu, puisque leur base est large, et qu'elles rétrécissent graduellement vers leur sommet, de la même manière qu'un feu s'étire et rétrécit en pointe. Elles ont été construites en pointe vers le haut, comme des diamants.

Des historiens anciens aussi bien que ceux de nos jours décrivent les trois pyramides qui sont les plus importantes de toutes celles qui se trouvent là au milieu des étendues de sable, et ils les comptent parmi les sept merveilles du monde. PLINE, *Liv. 36,* chap. 12 et HÉRODOTE, *Liv. 2,* ainsi que d'autres, que

PLINE énumère, écrivent à ce sujet entre autres choses ceci : 156 quatre cent mille hommes étaient là à l'œuvre; cent mille hommes, trois mois par an, ne faisaient qu'extraire la pierre des carrières en Arabie Rocheuse, qu'ils transportaient au travers des déserts jusqu'au bord du Nil, puis de l'autre côté du fleuve jusqu'à l'endroit où se trouvent les pyramides. La construction des trois pyramides dura 78 ans, celle de la plus grande 20 ans.

Selon Pierre MESSIEES, *Diverses Leçons,* 3e partie, Chap. 32, les frais pour l'ail et l'oignon consommés par les ouvriers, sans compter les autres aliments, la vaisselle et le bétail, se montèrent à mille huit cents centaines, c'est-à-dire, à mille milliers et quatre-vingt mille couronnes.

Il n'est pas étonnant que les rois de ce temps-là se soient lancés dans de telles constructions ainsi que dans celles de villes, de tours, de forteresses, car nous en trouvons l'explication dans les écritures saintes : Joseph a bien réduit à l'esclavage et au devoir de servir tout le peuple d'Egypte au cours des sept ans que dura la disette. Si les rois ne voulaient pas perdre ce droit acquis, ils inventaient diverses tâches inutiles pour le peuple soumis. Le peuple d'Israël lui-même nous offre un exemple : étant six fois cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, ils furent obligés de travailler jour après jour dans des constructions, en faisant quelque chose de nouveau, pour que le roi leur attribue de quoi subsister.

Au sujet de la plus grande pyramide, HÉRODOTE et d'autres historiens écrivent que c'est le roi Chemmis ou Cheops qui l'a fait construire, et qu'elle est encore tout entière, quoiqu'elle

soit là depuis trois mille ans. Elle est carrée à la base, et, selon ce qu'a noté DIODORE, chaque côté mesure au niveau du sol six cent quatre-vingts pieds; cependant VILLAMONT, *Voyages Livre 3*, ch. 13, indique qu'ayant mesuré ces côtés il y a peu d'années, il les trouva de quatre cents pas chacun, le pas étant compté de trois pieds et demi; cela suppose mille pieds, et tout autour quatre mille.

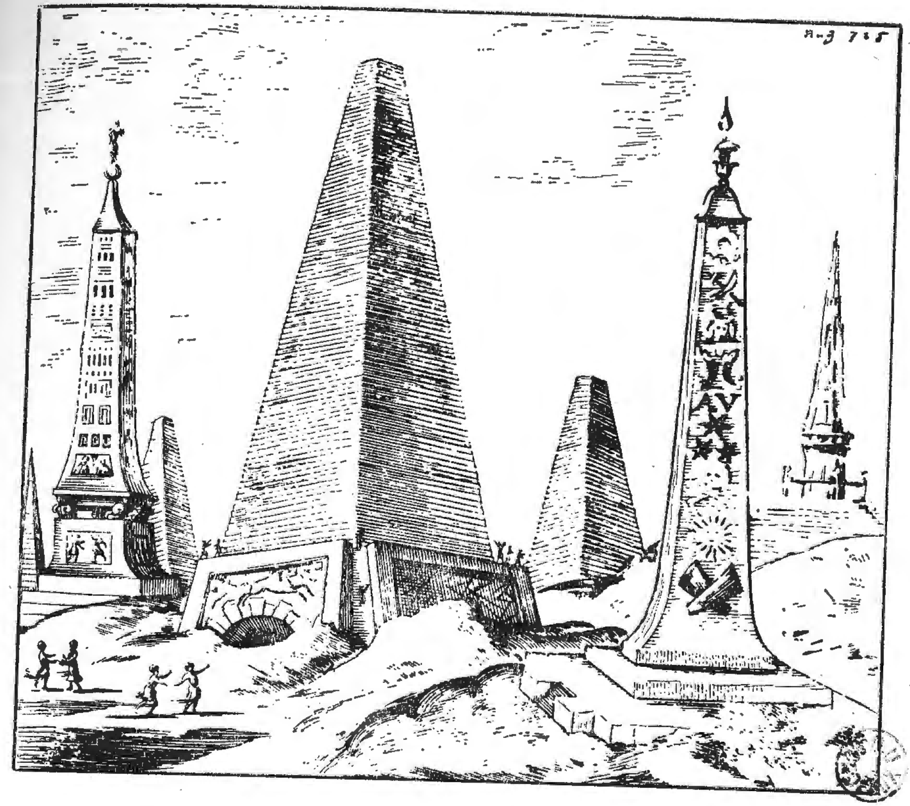
BOTERUS, *Liv. 3*, écrit que le pourtour de la pyramide fait un peu plus d'un mille et demi italien.

HÉRODOTE suppose que la hauteur est de 8 portées, la portée étant de 240 pieds, ce qui ferait 1920 pieds de hauteur. DIODORE lui donne 6 portées, donc 1440 pieds.

157 Mais les écrivains | modernes comptent les marches à partir du sol jusqu'au sommet, tout autour de la pyramide, dont il y a 250, qui sont chacune de 5 pieds de hauteur, et le pied est de 10 doigts de longueur; ce qui ferait 1250 pieds. Voir BELON, *Liv. 2*, Pietro MARTYRE, MILANESE, etc.

Il s'agit de très grandes pierres, très dures, dont la plus petite selon POMPONIUS MELA est d'une largeur de 30 pieds. Comme à cette époque-là on n'avait pas les instruments ni les moyens que nous avons de lever pierres et fardeaux, les anciens écrivains ne peuvent que conclure que ces pierres étaient laborieusement levées à la main et avec des pieux, en les faisant rouler d'une marche au degré ou niveau suivant, ce qui semblerait à nos ouvriers tout à fait impossible.

Au sommet se trouve une plate-forme carrée, quoiqu'il ne semble pas qu'il en soit ainsi, formée d'une seule pierre, dont



Le champ des Pyramides.

chaque côté a cinq pieds de largeur. Il eſt très étonnant qu'on ait pu hisser et poser à cette hauteur une pierre de cette taille. Une chose eſt certaine, c'eſt que même le plus fort des archers qui tirerait du sommet une flèche en l'air, n'arriverait pas à atteindre la base (de la pyramide), et sa flèche tomberait toujours sur les gradins. Cela montre bien l'énormité de sa largeur. De toute manière, ce ne sont pas des tours, et il ne faut pas les appeler ainsi, mais bien des montagnes bâties en pierre, puisqu'on les voit de partout, de toute la terre d'Egypte, et elles ont bien l'aspect de monts.

Leurs bases sont entourées de collines sableuses qui les ensevelissent, ce qui fait qu'elles sont enfouies plus profondément dans le sable qu'elles ne l'étaient autrefois. Cela peut être remarqué d'après le trou par lequel on descend à l'intérieur. Il n'y a pas à présent d'accès par une porte à la base, qui eſt ensevelie dans le sable profond, mais on eſt obligé d'y pénétrer par la fenêtre.

A l'intérieur, il y a des chambres bâties en marbre noir et bigarré, dont l'une contient un tombeau en une seule pièce de marbre noir, que le roi a fait préparer pour ses funérailles.

L'autre pyramide a été conſtruite par Cephus, frère du roi Lhemnise, et elle eſt beaucoup plus petite et plus simple. Sa base eſt de 625 pieds de chaque côté. Elle n'a point de gradins, ni par dehors, ni par dedans, donc on ne peut pas grimper dessus, et son intérieur eſt conſtruit plein, pas vide comme la première.

Elle eſt carrée, pointue, à peine un homme pourrait se tenir sur son sommet, alors que sur le sommet de la première, une

cinquantaine de personnes peuvent s'y tenir à l'aise. Sa construction a épuisé les fonds de ce roi, dont l'ancêtre avait dépensé tous ses revenus pour la construction de la première. Sa construction 158 a toutefois coûté tant d'argent, que ce roi, | dont l'ancêtre avait épuisé tous ses revenus pour bâtir la première des pyramides, ne vit pas d'autre moyen pour gagner l'argent nécessaire à son achèvement, que de convaincre sa seule fille, très belle d'ailleurs, de prêter son corps à tous ceux qui en voulaient pour un certain montant d'argent, ou pour un certain nombre de charretées de pierres amenées à pied d'œuvre. C'est ainsi que le père de la jeune fille parvint à terminer la construction de la pyramide, et c'est HÉRODOTE dans son deuxième livre qui le dit.

Puis il y a la troisième pyramide, la plus petite. HÉRODOTE dit à son sujet que c'est le roi Mykerinos, fils du frère de Chéops, qui l'a bâtie. Cependant, un plus grand nombre d'auteurs, parmi lesquels PLINE, l'attribuent à une certaine Rhodopis, une prostituée, qui avait d'abord vécu avec Esope, en esclavage et en pauvreté, mais qui est parvenue par sa beauté, sa gentillesse et son éloquence à s'élever à tel point, que rois, ducs et seigneurs de ce temps accouraient de loin vers elle pour l'aimer et la récompenser royalement pour ses services.

De cette manière, elle a acquis une telle richesse, qu'elle a fait bâtir pour son argent sonnant la plus petite des pyramides, mais de manière très coûteuse. PLINE, *ibid.*

Jusqu'à une hauteur de 22 pieds depuis la base, elle est bâtie en marbre noir des Maures, appelé aussi basalte, et qui est très

cher. Tout le restant jusqu'en haut est bâti en marbre blanc. 158 Cependant de tous les côtés, d'en bas jusqu'en haut, elle est ornée d'images taillées en relief, représentant divers animaux et signes ayant une certaine signification historique. ORUS dans ses *Hieroglyphica* décrit et interprète ces images égyptiennes.

De chaque côté, elle a une largeur de 363 souliers [1]; sa hauteur n'est pas connue, puisqu'on ne peut pas monter jusqu'en haut. Il en est de même pour la deuxième pyramide.

Le Sphinx

Une autre chose digne d'admiration et qui se trouve en ces lieux, c'est une tête dont la face a une ressemblance humaine, et qui repose sur son cou, étant tournée vers le Caire. Le nez, les yeux, la bouche, le front, les joues, les oreilles et les autres éléments d'une tête y sont taillés de main de maître, et il est étonnant que tout cela soit resté entier pendant si longtemps. PLINE décrit cette tête et ses mesures : 144 souliers de hauteur; la circonférence au niveau du front et des favoris, par-devant et par-derrière, étant de 102 souliers. Tout ceci n'est qu'un seul bloc de marbre. Ce n'est pas seulement la taille, mais aussi le transport d'une telle pierre qui force l'admiration de tout spectateur.

Monsieur DE VILLAMONT, *Livre 3,* écrit que la tête n'a que 92 souliers de hauteur.

[1] L'auteur fait une distinction entre « pieds » et « souliers ». Cette dernière mesure représente probablement une unité plus grande, celle du pied chaussé.

Cette tête a été le tombeau du roi Amasis, dont le corps se trouvait à l'intérieur, selon PLINE. Mais HÉRODOTE écrit au sujet de ce roi, qu'il s'est fait faire une maison dans une seule masse de pierre, qui par dedans mesurait 21 coudées de longueur, 14 de largeur et 8 de hauteur, et qui contenait des chambres taillées dans cette masse. 2000 hommes, paraît-il, ont travaillé à cette œuvre pendant 3 ans.

D'autres disent que cette tête était une image de la divinité 159 des | Egyptiens d'autrefois, et que de ses entrailles, Satan répondait aux questions posées, du lever au coucher du soleil. Blase DE VINEGERE, dans *Les images de plattepeint de Philostrate,* dit à son sujet la même chose, et il ajoute que celui qui grimpe sur le sommet de la tête est frappé de malheur; il cite l'exemple d'un Français qui, ayant su cette chose, et mené par la curiosité, grimpa jusqu'en haut de cette tête : sur son chemin de retour au Caire, il fut jeté à terre par son cheval et tué [1].

Les momies

J'ai mentionné plus haut que les habitants du Caire enterraient leurs morts dans ces lieux. De même, il m'a été rapporté, et je l'ai bien noté, que dans ces parages, près de la bourgade de *Zaccara,* à deux milles et demi tchèques du Caire, se trouve un grand trou recouvert de planches. Lorsqu'on veut y descendre, il est nécessaire de le libérer du sable que le vent y a déposé. On permet volontiers

[1] voir PALERNE, [1581], p. 156.

aux voyageurs de le faire, pourvu qu'ils paient. C'est par là 159 qu'on entre dans les couloirs souterrains taillés dans le rocher qui mènent à diverses caves et chambres, dont certaines sont fermées par des portes en pierre, et dans lesquelles se trouvent des milliers de corps embaumés, ou momifiés. Ces corps sont entourés de tissus et de toiles odorantes, vêtus de l'ancienne manière, leurs ongles étant dorés ou peints de diverses couleurs, et ils restent entiers; ils sont seulement noircis et desséchés, comme s'ils sortaient d'une cheminée pour l'enfumage du lard. On peut même reconnaître la couleur de leurs cheveux. Je l'ai bien vu dans un magasin du Caire, qui vendait aux Vénitiens quelques-uns de ces corps. Il est donc bon de savoir qu'on en importe en Europe, pour des sommes considérables, un corps coûtant des centaines, car ce commerce est clandestin, à cause des Turcs jaloux, qui ne nous laissent pas user de ces remèdes rares que l'on peut préparer avec cela pour les maladies les plus graves. Une apothèque n'est pas bien achalandée, si elle n'a pas au moins un morceau de l'un de ces corps.

Les corps ainsi embaumés, emportés dans ces pays-là, s'appellent en latin *mumiae,* et ils servent à guérir, entre autres maladies, surtout les coagulations internes du sang, les furoncles et les vents mauvais, et, selon BELON, *Livre 2,* chap. 47, ils sont inestimables. Selon lui, le roi François, premier de ce nom, roi des Français ne voyageait pas sans un morceau de momie, de *Rhabarbarum,* ni de *terra sigillata,* etc. Il transportait ces remèdes dans une boîte, où qu'il aille, pour le cas de besoin urgent. De même, notre Majesté Impériale daigne posséder toute une

momie, je veux dire tout un bonhomme, dont j'ai vu les ongles peints en rouge, reconnaissant ainsi qu'il ne peut provenir que de l'Egypte. | Les anciens s'en servaient aussi, et GALIEN, dans le *Livre 2* du *Dynami. spur,* indique la recette d'une préparation faite à base de momie. 160

En dehors de cet endroit, jusqu'à nos jours, on trouve aussi des momies un peu partout dans les lieux déserts, dans des tombeaux ou des sortes de caves creusées dans la pierre, ou seulement ensevelies dans les sables.

Sur certaines momies, on trouve encore des bagues, des bracelets et des colliers en or, ou d'autres vieux bijoux curieux, que les Turcs revendent en cachette, ou enterrent de nouveau quelque part.

Quelques auteurs, tels que ALVIGI DI GIOV., *nel Viaggio;* JACOB VORMSER, ou ALBRECHT comte de LÖWENSTEIN, dans la description de ses voyages et d'autres encore, disent au sujet de ces corps ensevelis dans ces lieux déserts une chose étrange. Donc, avec grande diligence j'ai fait une enquête au Caire à ce sujet, dont il ressort unanimement qu'en effet il en eſt ainsi. Dans ces lieux, chaque année au mois de mars, du jeudi soir après le dimanche de Laetare, jusqu'au matin du samedi suivant, ces corps morts, encore tout emballés, surgissent lentement pour quelques heures des sables, par ci montrant une jambe, par là un bras, ou là un corps entier, et demeurent immobiles pour disparaître quelques heures plus tard lentement, imperceptiblement engloutis de nouveau par les sables, de la même manière qu'ils sont apparus, causant le comble d'étonnement aux multitudes de spectateurs

accourus par milliers au Caire pour ces jours-là. Les uns prient, les autres regardent, les troisièmes touchent ces corps, et tous appellent ces jours les jours de la résurrection. Je laisse le lecteur pieux méditer si ceci eſt dû aux agissement du diable, ou à la volonté de Dieu[1]. 160

CHAPITRE 18

NOS PROMENADES DANS LA VILLE DU CAIRE, CE QUE NOUS AVONS VU, AINSI QU'UNE BRÈVE DESCRIPTION DE CETTE MÊME VILLE DU CAIRE.

Comme nous ne pouvions pas sortir de la ville pour atteindre les pyramides, à cause des eaux en crue, nous nous mîmes à parcourir les rues pour voir tout ce qu'il y avait à voir.

La Gamalia, quartier des marchands

Tout d'abord, nous avons parcouru l'une des rues les plus notables de la ville, depuis la porte Nanſtre[2] jusqu'à la porte Zuaila, où habitent les grands marchands et les Seigneurs. Il y a là plusieurs collèges et écoles, dont la plus importante se nomme *Gemelhazar*[3], dont les revenus pour subvenir à l'éducation des étudiants et pour d'autres besoins, se montent à quatre fois cent mille. On y apprend leur loi, on

[1] Voir *La colline des ressuscités,* et *Les ressuscités du Vendredi Saint,* dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale,* vol. 69, 1971, p. 43-51 et 65-68 [2] (Bab el-) Nasr [3] Gameaʿ el-Azhar.

y lit moult œuvres de leurs docteurs, avec force poèmes, et ceux qui s'y exercent ont un meilleur accès aux fonctions adminis- 161 tratives | que ceux qui ne savent rien. Lorsqu'une ville a besoin d'un juge, qui soit un homme de loi, et de religion, qu'on appelle cady, la demande en est envoyée à l'une de ces écoles, et la personne déléguée est digne de confiance, comme si elle sortait d'un séminaire.

Nous avons vu aussi quelques-unes des plus importantes de ces « églises » [1], dont chacune jouit de 10 ducats de revenu journalier fixe. Il y avait, nous a-t-on dit, une école jointe à l'église qui se trouve sur une place en face du château, laquelle subit en 1566 un incendie qui engloutit alors 9000 exemplaires de livres et de manuscrits, dont plusieurs centaines avec des reliures en or et en argent. Cette église est encore aujourd'hui à l'état de ruine, sans toit, sans plancher, il ne reste que des murailles, avec des grilles en bronze ou en fer aux fenêtres, et l'on peut encore reconnaître qu'autrefois, ce devait être une construction remarquable, qui a dû être bâtie vraisemblablement par les chrétiens du temps des empereurs Romains, ou de ceux de Constantinople.

Plus loin, nous vîmes les hôpitaux, dont certains ont des centaines de milliers [de sequins] [2] de revenus annuels, où l'on reçoit quiconque vient, de quelque nationalité qu'il soit, sans aucune enquête sur sa personne, et où l'on trouve une excellente

[1] mosquées [2] le terme désignant l'unité monétaire ne figure pas dans le manuscrit original.

attention médicale en toute commodité, tout cela gratuitement. Lorsqu'on est guéri, on règle en disant tout simplement « Que Dieu vous le paie ». Si par contre le malade meurt, tout ce qu'il a sur lui reste au pouvoir de l'hôpital, et on ne le donne à personne : telle est la loi.

Puis nous nous promenâmes le long des nombreuses échoppes de marchands, qu'on appelle *Bazars*, ou *Fondiques*, en italien. Dans certaines échoppes, on ne vendait que des draps et des brocards de l'Inde, de Perse, d'Alexandrie, et que sais-je; dans d'autres magasins, nous ne vîmes que des tissus de soie d'une variété et d'une richesse qui dépassent l'imagination, et dont on ne connaît rien de semblable chez nous, sans parler de la quantité. Encore dans d'autres boutiques, nous vîmes de lourds draps de couleur, d'Angleterre, de Florence, de France, etc.

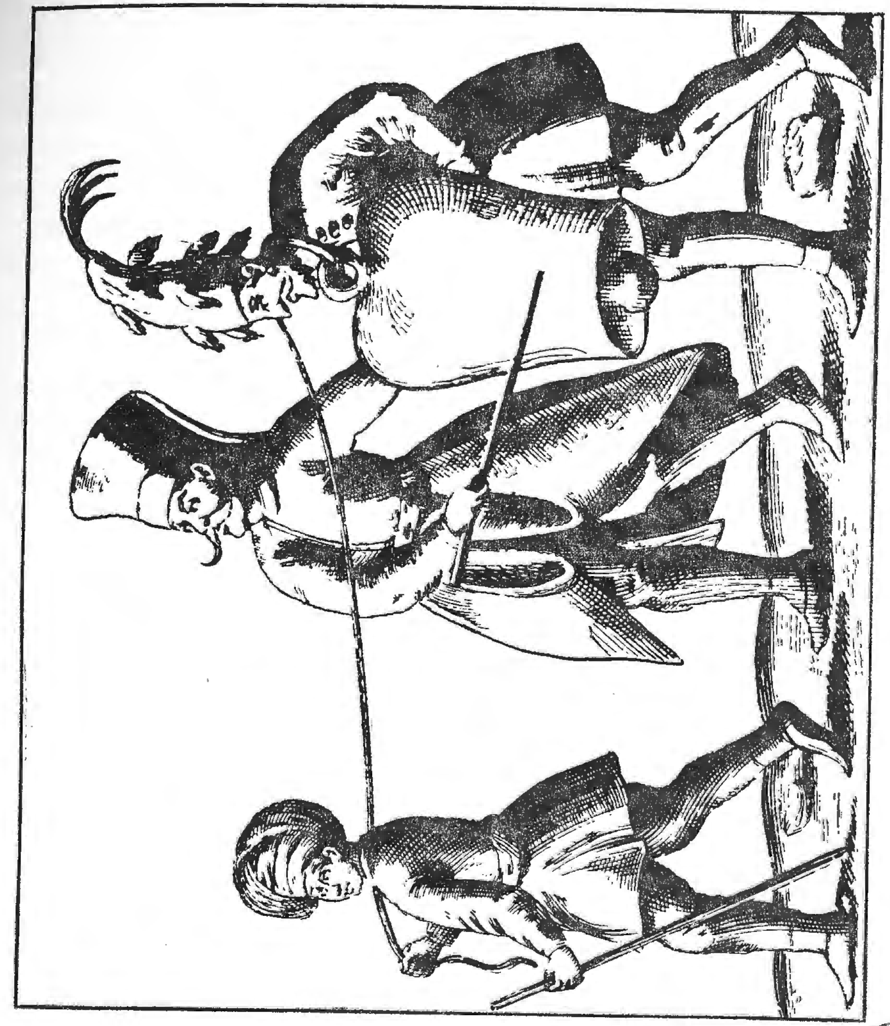
Puis nous arrivâmes aux magasins bien construits, appelés Kanelhalily [1], dans lesquels c'étaient surtout des Perses qui y exposaient leurs marchandises, les brocards, les « Têtes d'Or », les tapisseries, des pierreries et d'autres articles venus de l'Inde. Derrière ces magasins, il y en avait d'une autre sorte, où l'on ne trouvait que de l'ambre, de la myrrhe, des parfums, et d'autres denrées odorantes, tout ce qui peut et ne peut pas être inventé, en de telles quantités, que si l'on en demandait une livre, les marchands pouvaient vous en offrir cent. | Les magasins 162 de plus grand prestige, nommés *Kancala*, présentaient uniquement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des perles.

[1] Khan al-khalili.

162 Sans respect à la nationalité du marchand, ni au genre de commerce, ni à l'emplacement de la boutique, et il y en a des multitudes ici ou dans la ville, les Turcs veillent de très près à ce que chacun respecte la décence commerciale, et le poids juste. L'homme trouvé en faute contre cette loi est puni sans merci de la manière suivante : Il est mené à travers les rues de la ville, une cordelette passée dans la paroi nasale en guise de laisse, avec un grand pot, ou une vraie cloche attachée au cou, que le Janissaire, qui l'accompagne, fait résonner à coups de bâton, pour que tout le monde entende. Arrivé au bout du parcours fixé, il est encore obligé de payer une amende.

Puis nous passâmes par d'autres ruelles, dans les unes ne voyant que des savetiers, plus loin des tailleurs, ensuite d'autres métiers et divers produits déjà finis; nous vîmes les rues des cuisiniers, vendant du mouton, du chameau, du buffle, et d'autres sortes de chair, et les mets correspondant, comme du riz, des petits pois, des fèves, des pâtes, mais aussi des poulets, des poissons, etc. J'ai vu de mes yeux une chose qui m'a frappé, des moutons avec des queues très grandes, sur lesquelles il y avait plus de chair que sur le plus grand gigot de mouton, et l'on nous assura que ces queues pouvaient peser même 15 ou 20 livres, avec tout, la peau et la laine épaisse qui recouvre toute la queue. J'ai vu de fait des béliers vivants, qui avaient de la peine à marcher et qui titubaient, à cause de la grande queue qu'ils traînaient derrière eux [1].

[1] sur ces moutons, voir Belon, p. 99 a (et note 213), et Palerne, p. 44-45 et note 108.



Comment on punit les faussaires.

Nous visitâmes aussi une place où l'on vendait toutes sortes de fruits et de légumes. Il y avait des salades et des herbes fraîches venant non seulement d'Egypte, mais aussi de Syrie, de Chypre et d'ailleurs, transportées par bateau, en grandes quantités. Puis nous vîmes un endroit, où l'on vendait toutes sortes d'huiles, du saindoux et des autres graisses; plus loin, c'était la farine, le pain et des gâteaux.

Sur une place, que nous visitâmes ensuite, il y avait à la vente une profusion d'instruments de guerre, comme javelots, flèches, cibles, sabres et autres.

Non loin du château, il y avait un marché de chevaux arabes et égyptiens, ainsi qu'un marché de chameaux, de mulets, d'ânes et d'autres bêtes. | Ces chevaux ont ravi notre âme. A vrai dire, jamais en aucun lieu, nous n'avons vu autant de si belles bêtes ensemble. Ces chevaux sont grands, sveltes, forts et gracieux, d'un pelage si brillant qu'on n'arriverait pas à le peindre mieux. Ils sont naturellement véloces, bons, et bien dressés, de telle sorte qu'il me semble qu'il ne peut pas y en avoir au monde de meilleurs. 163

Au sujet de ces chevaux égyptiens, on trouve une remarque dans le troisième *Livre des Rois,* chapitre 10, disant ceci : « On amena à Salomon des chevaux d'Egypte, ainsi que d'autres marchandises. Une paire de chevaux d'attelage coûtait alors six cents lingots d'argent; un cheval seul cent cinquante ». Ce montant est interprété par BUDAEUS, *De asse,* chap. 4, comme équivalent à 60 couronnes, ce qui fait que deux paires coûteraient 240 couronnes.

163 Les Cairotes savent aussi monter fièrement ces chevaux, ils savent se promener sur eux avec faste, les ayant ornés de tissus et de harnachements splendides. Tout homme qui peut, en a au moins un sinon deux, et ils montent en selle même pour traverser la rue, pour aller voir son voisin, s'il ne va plus loin.

Le marché aux esclaves

Pas bien loin des échoppes nommées *Cancali,* se trouve une étroite ruelle, où nous vîmes en vente, pour servir comme esclaves, une grande quantité d'hommes et de femmes de tout âge, de toutes nationalités, parmi lesquels les Maures étaient en majorité.

La plupart d'entre eux étaient nus, quelques-uns avaient un morceau de tissu suspendu par-devant. Nous vîmes des acheteurs arriver pour les acheter, examiner celui-ci, ou celle-là, les tâtant, les tendant, les pliant, comme des bêtes, nous vîmes un acheteur repartir, et un autre venir, et nous en vîmes d'autres qui obligeaient les esclaves à courir, à sauter, pour juger de leur agilité. Ces esclaves étaient enchaînés, ou attachés ensemble par groupes. Il y avait là de la jeunesse, de la vieillesse, du savoir, de la dignité à vendre.

Monsieur de Cernin voulait à tout prix acheter un petit garçon Maure; ce n'est qu'à grand-peine que je réussis à l'en dissuader, expliquant le danger que cela nous ferait courir, ou l'amende, car nous n'avions pas le droit de le faire, et de toutes manières, on ne nous laisserait pas monter avec lui à bord à Alexandrie.

Il en était de même pour notre envie d'acheter des chevaux. Nous n'avions pas assez d'argent pour cela, et même en faisant

la demande pour en obtenir l'autorisation, le transport par mer s'avérait par trop difficile. Pour ce qui est du reste, les pierres précieuses, les rubis, aussi beaux que bon marché, les brocards, les porcelaines, les tapis ou autres objets des Indes, nous aurions pu en acheter à volonté, | moyennant argent. Nous regrettions 164 amèrement de ne pas en avoir.

Ayant goûté à satiété à notre promenade jusqu'au temps des vêpres, nous retournâmes à notre logement. Nous y trouvâmes le Janissaire français que nous avions invité le matin, et qui nous attendait. Nous le conviâmes donc à partager notre repas. Tout en mangeant, nous parlâmes de divers sujets. Le Janissaire se mit alors à se plaindre de son destin, de sa misère, de son malheur, qui le poursuivaient depuis qu'il était devenu Turc, ayant alors abandonné la foi chrétienne, cependant que dans son cœur, il croyait en Jésus-Christ. En pleurant, il confessa qu'il donnerait tout pour pouvoir retourner dans son pays. Mais il était marié au Caire, avait femme et enfants qu'il aimait, et qu'il n'était pas prêt à abandonner.

Il parla encore d'autres choses. D'un côté, nous avions pitié de lui. D'un autre côté, nous étions dans le doute. Ne le faisait-il pas exprès, à la manière turque, pour nous faire dire quelque chose contre la croyance païenne, ce dont il nous accuserait ensuite auprès des autorités, à notre grand détriment ? D'autres que nous s'étaient ainsi fait surprendre.

Nous gardâmes à l'esprit l'adage : « *Chi ti fa più carezze che non suole, o ingannato t'ha, o ingannar te vuole* », ce qui veut dire : qui est plus gentil que d'usage, t'a déjà trompé, ou bien s'y

164 prépare. A ce sujet, les Espagnols disent sagement : « *Del enemigo no hableras mal, mas piensa lo* ». Ne dis pas de l'ennemi ce que tu penses. Ajoutons : « et surtout pas chez lui ». Il y avait là des traîtres et des espions spécialisés à s'introduire dans les faveurs des marchands étrangers, en faisant les lèche-bottes, et qui les dénonçaient ensuite pour ramasser leur part de la confiscation de tous leurs biens. Les Juifs surtout s'occupaient de cela, et c'eſt un conseil à tout le monde de les éviter.

Poussière et maladies des yeux

Pour cette raison, nous ne répondîmes en rien à ses plaintes, et nous dirigeâmes la conversation sur d'autres sujets. Par exemple, nous demandâmes quelle cause pouvait-il bien y avoir au fait qu'au Caire, tant de monde paraissait souffrir de maux d'yeux, et que tant de monde y était aveugle. De fait, le Janissaire lui-même avait aussi les yeux malades. Il nous répondit que c'était la conséquence de pluies trop rares au Caire, des épaisses couches de poussière, partout dans les rues, qui en résultaient, et du fait que cette poussière était continuellement soulevée par les piétons et les cavaliers qui passaient. Cette poussière, très fine, et chargée de salpêtre (comme toutes les terres riveraines du Nil) vole tout le temps dans l'air, et se dépose sur les vêtements, les visages et les yeux, qu'elle corrode et abîme.

Prosper Alpin, dans son livre *de Medicina Aegyptiorum,* indique que la cause en eſt la poussière et le sable fin surchauffés par le soleil, qui flottent dans l'air des rues comme une brume épaisse,

| et qui dessèchent et brûlent les yeux, du fait qu'ils sont si chauds. 165
Mais moi, j'ajoute à ces causes aussi celle de leur paresse et de leur saleté. J'ai vu moi-même des adultes, Arabes ou Egyptiens, marchant dans les rues avec la figure et les yeux pleins de mouches et de mouſtiques, qu'ils ne chassent pas par pure paresse, ni ne portent leur main vers le visage. De temps en temps seulement, comme pour faire peur aux mouches, ils beuglent dans leur langue : « roch », la bouche grande ouverte. Mais ces inseƈtes affamés en font peu de cas : ils ne sont pas farouches.

J'ai vu même des mères portant dans leurs bras ou sur l'épaule de petits enfants, avec les yeux couverts de mouches, à ne pas voir leurs yeux, et pourtant, la mère ne chassait pas les mouches. J'en déduis donc que c'eſt depuis l'enfance que l'on a des yeux corrompus par les mouches et d'autres vers vénéneux, qui les rongent et les contaminent.

Néanmoins, on fait quelque chose pour mouiller la poussière des rues. Plusieurs milliers de chameaux et d'ânes sont utilisés pour diſtribuer l'eau du Nil dans la ville. Certains doivent l'acheter, d'autres la reçoivent de droit, d'autres en aumône. L'eau eſt versée dans des récipients en pierre ou en terre cuite posés devant les maisons, et puis allégrement utilisée plusieurs fois par jour pour asperger la poussière devant la maison, le magasin, ou ailleurs. Mais la chaleur eſt telle que toute cette eau s'évapore très vite, et d'ailleurs, on n'arrose pas les endroits éloignés du fleuve, ni les grandes places, ni les étendues en ruine, impossibles à arroser. Ainsi, la poussière de ces endroits secs vole, et recouvre les étendues récemment aspergées.

L'administration turque

L'administration turque est un autre sujet que nous avons amplement débattu avec ce même janissaire. Il nous raconta comment, dans toute l'Egypte, le Pacha règne en lieu et au nom de l'Empereur turc, ayant sous lui les Sangiacs et les principaux des villes et des régions, celles-ci au nombre de vingt.

Ils doivent se référer à lui pour tout cas non usuel et difficile à juger. Il a sous ses ordres 3000 janissaires, tireurs d'infanterie et 4000 spahis de cavalerie, qu'il maintient disséminés par-ci, par-là dans les villes et les bourgades, tout en ayant la possibilité de les rassembler rapidement en cas de besoin.

Je n'ai pas pu le questionner comme il aurait fallu, au sujet des revenus, soit de toute l'Egypte, soit du Caire. Il nous dit seulement que pour la ville du Caire, ceux-ci se montent à six fois cent mille ducats, somme considérable, si nous tenons en ligne de compte le volume des dépenses pour la Cour du Pacha, ou celle de ses prédécesseurs, rois Mamelouks, ou alors ce 166 que peut coûter | l'arsenal de la Mer Rouge, qui se trouve près du Nil, au Caire, et où l'on construit, jour après jour, bateaux et autres outils de guerre, que l'on transporte en pièces détachées à dos de chameau, à travers le désert.

Lorsque nous terminâmes notre repas, nous envoyâmes le janissaire s'enquérir des bateaux du Nil en partance pour Alexandrie, et, en attendant son retour, nous restâmes tranquillement assis chez nous.

La nouvelle nous parvint alors que ni ce jour-ci, ni le suivant, 166 aucun bateau ne descendrait le fleuve.

Les marchands d'alimentation dans les rues

Le vingt-neuf de ce mois, nous levant tôt le matin, nous sortîmes dans les rues nous promener. Quoique de petit matin, nous trouvâmes les rues pleines de monde. C'est une habitude locale de faire ce qu'il y a à faire soit avant le lever, soit après le coucher du soleil. Au milieu de la journée, on reste chez soi, à cause de la chaleur écrasante, et ceux qui raccourcissent leur sommeil nocturne se rattrapent alors à midi; ce sont de toute manière des gens de nature et de cerveau secs, dormant moins que nous dans nos pays, car nous avons, à cause du froid de nos régions, une nature plus humide et un cerveau plus lourd disposé à dormir davantage.

A vrai dire, c'est incroyable la quantité de monde que vous voyez dans cette ville, dans les rues, piétons ou sur une monture, et cela est d'autant plus incroyable que la ville est grande, et que partout elle est remplie de monde. Je peux assurer que la moindre ruelle y est aussi populeuse que chez nous sur le pont le plus fréquenté; et la multitude circulant dans leurs grandes rues ne peut être comparée à celle d'aucune rue de Prague. Il est aussi difficile de croire qu'on puisse pénétrer à travers ce flot. Nous dûmes maintes fois nous frayer un chemin par des ruelles latérales, et, ne pouvant y parvenir, nous fûmes souvent

l'objet de risée de Turcs hautains et arrogants, ou victimes de jeunets, chevauchant dans les rues, et qui arrachaient nos chapeaux, ou les faisaient tournoyer sur nos têtes. Et tout cela arrivait surtout à cause de la bousculade et de la presse de tout ce monde, où l'un gêne l'autre.

J'ai déjà noté plus haut que tout métier, tout commerce avait ses quartiers, sa place déterminée. Malgré cela, pendant 167 toute la journée, il y a dans | les rues des milliers de marchands ambulants transportant leurs affaires à vendre, de la nourriture, le plus souvent. C'est leur gagne-pain.

Les Turcs et les habitants de ces contrées n'ont pas l'habitude d'avoir chez eux des provisions de nourriture; ils préfèrent acheter dans la rue un morceau de viande ou autre chose, pour la piastre qu'ils ont, au lieu de s'en occuper à la maison. C'est pour cela que ces marchands ambulants, l'un vendant ceci, l'autre cela, sillonnent toute la ville, et, à la criée, offrent leur bien, de la même manière que notre forgeron, qui frappe le fer de son marteau, à froid, pour que tout le monde à la ronde sache que c'est lui qui passe.

Il y a encore une autre classe de distributeurs que les gens riches louent pour un jour ou pour une semaine, les payant pour qu'ils donnent à boire et à manger à ceux qu'ils rencontrent, cela, afin de s'assurer pendant leur vie les faveurs d'un disparu très cher.

Cette nourriture, offerte en aumône, est reçue et mangée par pauvres et riches, qui ne se gênent nullement, car elle est sanctifiée, et bien meilleure que ce qu'ils peuvent avoir en abondance chez eux.



Comment on donne à boire par charité aux pauvres.

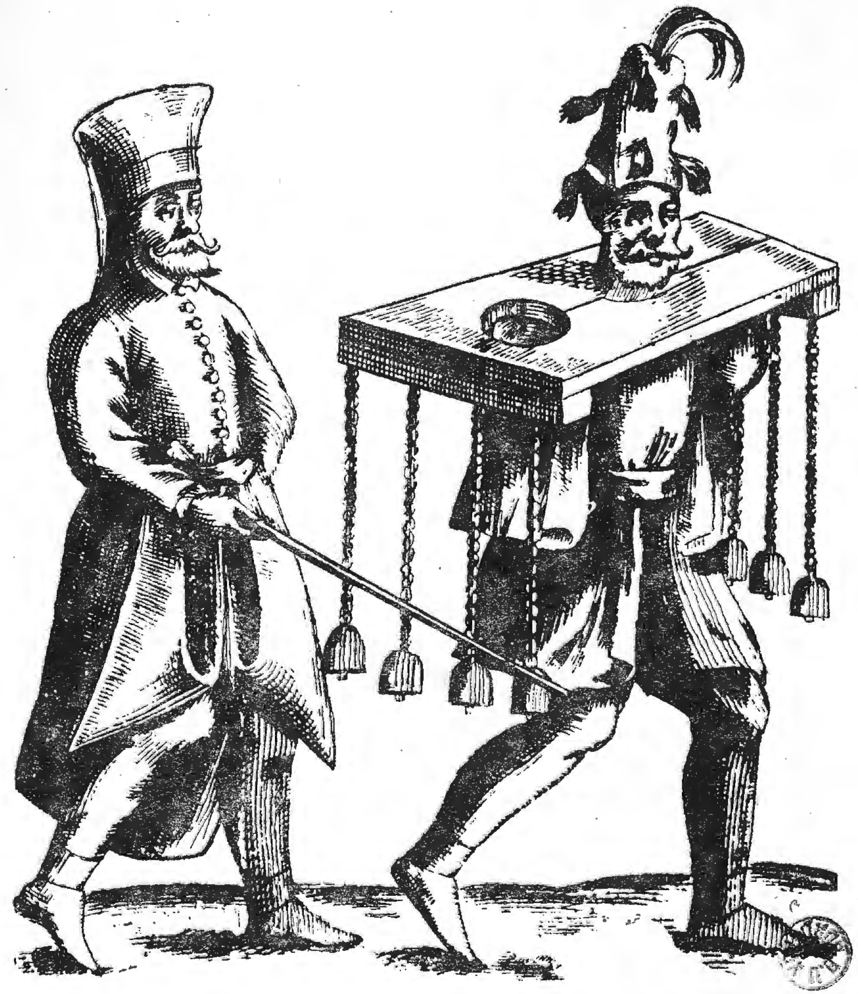
L'eau pour cet usage eſt transportée dans des chèvres [1] toutes poilues, et elle eſt servie dans des tasses dorées. En aumône, elle eſt offerte, avec insiſtance même, et, défaillants de chaleur, nous en bûmes aussi, voyant qu'on en donnait à tout le monde qui en demandait.

De tout cela, nous pouvons conclure donc que dans cette ville, malgré le nombre de ses habitants, il y a abondance de nourriture. Il n'y a aucune raison de prendre ici les précautions habituelles des grandes villes telles que: *A buon hora in pescaria, e tardo in beccaria,* soit: il faut aller de bonne heure à la poissonnerie et tard au magasin, si on veut acheter bon marché. Ici, très facilement, on trouve ce qu'on veut, puisque toutes les villes bourgades et villages d'Egypte approvisionnent le Caire. On se nourrit avant tout de céréales et de volaille, telle que pigeons, poules et poulets; tout le monde en élève par grandes volées. Il n'eſt pas étonnant que chez eux, cet élevage prospère, vu l'abondance de céréales, la grande chaleur, et la manière spéciale de couver qu'on emploie, celle-ci étant inconnue chez nous. Ce sont des fourneaux spéciaux pour couver les œufs, chauffés avec les excréments secs des chameaux qui brûlent très lentement, de manière similaire à l'utilisation de la tourbe dans certains endroits de Weſtphalie et des Flandres et qu'on appelle « dorp ». Dans ces fourneaux, on charge plusieurs centaines, même des milliers d'œufs, et comme la flamme et la chaleur y sont maintenues douces, au bout de peu de jours, les

[1] peaux de chèvres, outres.

œufs commencent à éclore, et une telle nuée de petits poussins naissent qu'on ne peut pas même les compter. Rapidement, on remplit des paniers de ces tout petits poussins pour les revendre à bas prix à ceux qui les élèvent. Ceci cependant n'est 168 rien de nouveau pour le pays. | Selon le témoignage d'ARISTOTE, *livre 6*, chap. 2, *Hist. Animal.*, nous savons qu'il y a de nombreux siècles qu'on utilise ce procédé : « L'oiseau couvant ses œufs pour les aider à éclore, c'est là la manière naturelle de faire; cependant, ce n'est pas la seule façon d'ouvrir les œufs, ceux-ci y arrivent seuls, ensevelis dans la terre, ou dans le fumier, comme on le fait en Egypte, où les poussins naissent ainsi ».

Disons encore aussi qu'il y a de petits fourneaux ambulants portables ou à roues qu'on promène à travers les rues et dans lesquels on cuit des gâteaux ou d'autres bonnes choses à manger. Le vendeur s'arrête devant une maison et cuisine pour chacun selon son désir, et sert les mets tout chauds. Parmi tous ceux qui sont punis pour l'utilisation de poids trop faibles, il y en a beaucoup qui sont des marchands ambulants, se rendant un jour par-ci, un jour par-là, à travers la ville. C'est que certains d'entre eux se laissent aller à croire que n'ayant pas de lieu fixe comme ceux des bazars, ce qu'ils cuisent et ce qu'ils vendent échappent au contrôle. Mais ils se trompent. Lorsqu'un boulanger cuit du pain trop petit, on enserre son cou entre deux planches, ou sortes de poutres, sur lesquelles on charge le pain cuit par lui sans respect du poids. C'est ainsi qu'il est promené par la ville, pendant qu'on sonne des cloches ou qu'on agite des chaînettes pour que tout le monde le sache.



La peine du carcan.

Le khalig et les greniers du sultan

Nos promenades nous conduisirent aussi vers un grand canal, ou un fossé, par lequel l'eau du Nil coule à travers toute la ville, et duquel d'autres canaux plus petits se ramifient, pour l'arroser, la rafraîchir et la nettoyer. Pendant trois mois cependant, la période des eaux basses du Nil, ces canaux se trouvent à sec, nous a-t-on dit. Au moment où nous les vîmes, il y avait de l'eau à ras bord, et beaucoup de monde sur les ponts en bois ou en pierre traversant çà et là. Un embranchement du canal menait vers notre logement. Près du début de cet embranchement, et du même côté, nous vîmes plusieurs hauts bâtiments carrés en pierre, sans aucune porte d'entrée, sans toiture, avec pour seuls accès quelques fenêtres vers le haut. C'étaient les silos de l'empereur Turc, nous informa-t-on. Le Pacha doit les emplir chaque année, en y versant des milliers de mesures de blé, qu'on garde près du canal pour qu'il y soit rafraîchi par le fond et ne se dessèche pas complètement. | De ces silos, le blé est transporté à Constantinople, dans les forteresses en bordure de la mer, et ailleurs. 169

Animaux savants ou curieux

Ce jour, nous pûmes assister encore aux amusantes performances d'animaux savants que des forains montraient. Il y avait entre autres un âne très drôle. Entendant son maître dire à haute voix qu'on cherchait par toute la ville des ânes pour le transport de la chaux, de pierres et d'autres matériaux pour un grand chantier, il tomba comme raide mort, comme terrassé par

169 la peste, les jambes en l'air, les yeux fermés, et resta par terre comme un cadavre. Son maître se lamentait de la perte de l'âne de son cœur, essayant de faire bouger ses jambes, en vain. Puis se fâchant, il se mit à le battre rudement avec un gourdin, et l'âne resta sans bouger. Le forain turc reprit ensuite son discours, parla à satiété, et dit : « Sachez, oh aimables spectateurs, que demain, il y aura un cortège de réception pour le sultan, et que les plus belles femmes monteront les plus beaux ânes, que l'on abreuvera pour l'occasion d'eau fraîche et d'orge exquis ». Il n'eut pas sitôt fini de prononcer ces mots, que l'âne se leva d'un seul bond et se mit à danser de joie. Le forain poursuivit son discours, en précisant que son voisin lui demandait de lui prêter son âne pour servir de monture pour sa femme, laide et vieille, qui voulait participer au cortège. Voilà que l'âne se mit à se tordre une patte et à boiter. Son maître lui demanda : « C'est pour devoir porter la vieille que tu boites ? Pour vouloir être gentil avec les jeunes ? » L'âne fit un signe affirmatif avec sa tête. « Alors, montre-moi une jeune et jolie demoiselle », poursuivit son maître. L'âne fit un tour parmi les spectateurs, et puis toucha avec sa gueule une jeune personne bien habillée. La foule alors éclata de rire.

Il y avait encore d'autres attractions. Un petit oiseau, qui savait aller chercher une pièce de monnaie dans la main d'un spectateur, la ramener à son maître, reprendre en échange sur le plateau de la chance, un petit papier plié, et le rapporter dans son bec au même spectateur. Le verdict du petit papier de bonne aventure est alors pris au sérieux, on y croit.

Nous vîmes encore un animal rare, inconnu chez nous, nommé en latin *Camelopardalis,* c'est-à-dire chameau-léopard [1]. Cet animal a des taches noires sur son pelage, | comme le léopard, mais 170 il a le cou long et la gueule du chameau, les jambes de devant longues, celles d'arrière courtes. STRABON, *livre 16,* le décrit. C'est une belle bête gentille, qui ne fait de mal à personne. Cependant, il est sûr qu'elle provient de deux races, et qu'elle porte l'image des deux. Cet animal provient des terres libyennes et africaines, où, dans les étendues désertes, il n'y a que peu d'eau, dans quelques rares puits. Là se réunissent pour boire moult espèces d'animaux et de reptiles, et il arrive souvent que des unions bizarres se produisent, ce qui donne naissance à des être hybrides, tels que le chameau-léopard. Son nom est *Zurnapa.* Selon GALEAT. MARL., *de doctrina promiscua,* C. 6, cet animal a été envoyé en Europe pour la première fois de son temps par le Sultan d'Egypte, qui en fit cadeau au prince de Florence, Laurent de Médicis. Cet auteur, dans le chapitre 8, l'appelle différemment, c'est-à-dire *Giraffa,* et c'est ce nom qui lui reste [2].

Nous remarquâmes aussi une manière de porter les grands fardeaux différente de celles connues chez nous, soit avec un char, un tombereau ou un traîneau. Selon comme on juge le poids du fardeau à porter, on fait venir une petite équipe d'hommes, ou une plus grande, disons une douzaine, qu'on divise en deux groupes, dont chacun portera l'une des deux extrémités

---

[1] la girafe [2] sur ces envois de girafes comme cadeaux et comme curiosité, voir BELON, Avant-Propos, p. XIV, n. 1.

170 d'une grosse pièce de bois, sur laquelle l'objet est attaché. Si l'objet est trop lourd pour être soulevé ainsi, d'autres porteurs arrivent avec d'autres grosses barres de bois, pour distribuer la charge entre un plus grand nombre. Ainsi, ils arrivent entre tous à porter des charges très grandes. Ceux de devant comme ceux de l'arrière posent un de leur bras sur l'épaule de celui qui le précède, et c'est liés ainsi les uns aux autres qu'ils soulèvent la charge, sans que personne puisse se baisser ou, trompeusement, éviter sa part du travail.

Puis nous vîmes un animal apporté depuis l'Inde, qui était muni d'une carapace en écailles, formant des anneaux, comme une sorte d'armure, fermement attachée à son corps. Ces écailles étaient similaires à celles d'un crocodile. L'animal avait la taille d'un cochon de dix à douze semaines, et on le nourrissait avec du blé. A son sujet, on trouve tout un chapitre chez NICOL. MONARDES, *De medic. ex occid. India delatis* [1].

Circoncision

Peu avant le temps de déjeuner, nous rejoignîmes nos habitations pour manger plus tôt que d'habitude, car nous avions été informés des préparatifs de la circoncision d'un jeune seigneur. Lui et sa suite, que nous brûlions de curiosité de voir, devaient passer par l'une des rues proches. Nous nous y rendîmes avec notre interprète, et le flot de la foule qui y était déjà écrasant.

[1] il peut s'agir du tatou, dont BELON donne description et dessin dans ses *Observations,* p. 211 a-b.

Après une première vague, suivit un grand cortège de Turcs nobles, de riches marchands du Caire, tous sur des montures superbes, tous vêtus | avec faste et magnificence, chevauchant 171 deux par deux. Ils étaient suivis par un groupe de musiciens, fifres, trompettes, tambours, flûtistes, joueurs de cornemuse, et que sais-je. Derrière ceux-ci, allaient à pied de nombreux janissaires, avec leurs cannes, pour ouvrir le chemin. Enfin, chevauchait sur un splendide cheval blanc le jeune garçon de 6 ou 7 ans, lui-même tout de blanc vêtu de « tête-d'argent », avec un turban blanc sur la tête. Tout le harnais de son cheval était blanc aussi, en argent ciselé et en soie. Deux pages, chacun d'un côté, menaient la bride du cheval. A côté de chacun des deux pages, deux autres portaient des rameaux d'arbustes savamment garnis de fleurs variées. Le garçon était suivi par toute une cavalcade de jeunes, deux par deux, mais sans unité ni couleur, ni dans leurs vêtements, ni dans leurs montures. Ceux-ci étaient suivis par une multitude de femmes qui chantaient, à dos de jolis mulets ou à dos d'ânes richements décorés. Leurs curieux chants ou leurs cris semblaient sortir du tréfonds de leurs gorges, comme si elles n'avaient pas de langue du tout, et leurs voix étaient très déplaisantes. C'étaient les mères des jeunes gens, leurs parentes ou des jeunes filles invitées pour leur tenir compagnie, toutes montant à califourchon, comme des hommes. Mais elles conduisaient leur monture avec beaucoup de savoir-faire.

C'est une habitude des citoyens plus pauvres du Caire et de tout le pays Turc, de faire coïncider la circoncision

de leurs enfants avec celle du fils du Pacha, du Sangiac ou d'un autre haut dignitaire, pour lui tenir compagnie, quitte à faire attendre l'événement pendant plusieurs années. C'est un honneur spécial pour eux et pour leurs enfants, qu'ils leur rappellent, en citant pieusement le jour et la date, et en indiquant en la compagnie de quel seigneur leur fils avait été circoncis. Lorsque ces derniers arrivent à une position où ils ont quelque pouvoir, ils aident leurs compagnons qui à cette occasion, ont participé à leur confirmation de leur foi musulmane.

Préparatifs de départ du Caire

Le treizième jour de ce mois, le Consul nous annonça la nouvelle que le soir de ce jour, plusieurs bateaux descendraient le fleuve en direction de Rosette, et qu'il avait fait retenir des places pour nous sur l'un d'eux. Joyeusement, nous nous dépêchâmes de conclure nos préparatifs de voyage, et, ayant réglé nos redevances, et remerciant pour toutes les attentions reçues, nous prîmes congé du Consul et de tous les amis, afin de quitter le Caire. Ceci, puisque la veille, nous avions appris par le Consul que le bruit courait par la ville | et à la cour du Pacha, que nous étions soupçonnés d'espionnage; il nous avait conseillé de quitter la ville au plus tôt, ou du moins de ne pas sortir de nos habitations sans en avoir la nécessité. C'est sans tarder que nous enfourchâmes nos ânes et prîmes la route de Bulak, le port du Caire, où tous les bateaux accostent.

172



Femme turque à cheval.

Notre interprète juif nous accompagna jusque-là, et resta avec nous jusqu'au départ.

Cependant, avant d'entamer la relation de notre voyage de retour, j'ajouterai brièvement ce qui reste à dire au sujet du Caire.

Le nom de la Ville Cair ou Ceir, ou encore Alcair, signifie en arabe, selon LAONICUS, la Grande Ville. D'autres l'appellent Missir, dérivé de l'ancien Mizraim, qui désignait toute la terre d'Egypte. Dans l'antiquité, elle portait le nom de Memphis, qui fut érigée en 1945 avant la naissance de Jésus-Christ. Elle se divise en deux parties, le Vieux Caire, en arabe Misrulbetich et le nouveau Caire, appelé El Chahira, avec les faubourgs Bulak, Medin, Caraffar ou Massar, Bebzuaila, Gemethailon, et Bebelloch [1], disséminés çà et là, grandes villes en elles-mêmes, chacune ayant plusieurs milliers de maisons. Toutefois seulement le nouveau Caire est entouré de murailles et de portes qui ne ferment qu'à l'occasion, et il y a un château-fort bâti sur une haute montagne, dont j'ai déjà parlé.

Toutes ces villes sont situées dans la plaine, occupant une surface carrée, le côté le plus long sur le Nil, qui, près de Bulak, atteint la ville, alors qu'à d'autres endroits, les rives du fleuve se trouvent à un demi-mille de la ville, ou plus. Depuis le château, ces dernières sont bien visibles, et à portée de tir en temps de

---

[1] Misr al-ʿatiqa, Al-Qahira, Boulaq, Medineh, Qarafah, Bab Zoueila, Gameaʿ Touloun, Bab el-Louq.

guerre. Le pourtour de tout cet ensemble de villes et de faubourgs doit avoir, me semble-t-il, quelque 4 ou 5 milles tchèques. Mais en éliminant les distances qui les séparent, et qui sont considérables, parfois de plus d'un quart de mille tchèque, en éliminant les places et les jardins, la ville deviendrait bien plus petite, n'excédant pas, je dirais, deux fois la surface de Prague.

Les maisons — Comme la majorité des maisons de cette ville sont de petites dimensions, et sont étroites, on en compterait, quant à leur nombre trois ou quatre fois plus qu'à Prague, à ce qu'il me semble. Il y a d'une part des maisons de terre battue, d'autre part celles en pierre, le bois est très peu utilisé. Les portes sont d'habitude basses, à peine plus hautes que le niveau de la ceinture d'un homme, peut-être pour obliger chacun qui entre à s'incliner devant ceux qui s'y trouvent, ou peut-être pour plus de sécurité pendant la guerre, pour empêcher autant la cavalerie que l'infanterie de faire irruption dans les espaces intérieurs, | à moins de se pencher, corps et armes par terre. Il se peut que c'est d'ici que vient le proverbe: *A casa mia non entraria si tu non lighi la bestia a l'uscio,* ce qui signifie : n'entre pas chez moi sans avoir attaché ta bête devant la porte. Il faut ajouter que ceux qui possèdent des chevaux ne les font pas entrer dans leurs salons, mais les gardent bien dans des étables, proches de la maison, pour la simple raison que c'est là, à cause de la fraîcheur, qu'eux-mêmes préfèrent se tenir

173

173

et dormir. Les hommes de plus haute position ont des portes plus hautes et plus larges, ce qui les distingue de la populace vulgaire. La plupart des clefs des portes d'entrée sont faites en bois, de forme variable, et de même sont faites les drôles de serrures que ces clefs ouvrent.

Densité de la population — La quantité de monde dans cette ville arabe défie la crédibilité ! Les marchands de tous ces pays en route vers l'Inde, ou ceux qui transportent les choses à manger d'Egypte en Turquie, s'y rencontrent comme des abeilles au rucher, ainsi que tous ceux qui, de temps en temps (nous en reparlerons plus loin) s'y rassemblent pour les pèlerinages à la Mecque et à Médine. De plus, de toute l'Egypte, toute la population y afflue. On peut y trouver des ressortissants de toutes les nationalités du monde, dont en plus grand nombre parmi les chrétiens les Italiens, les Allemands, les Français, les Anglais, les Grecs, les Polonais, les Hongrois, les Grégoriens, les Ethiopiens, les Nestoriens, les Goffits [1], les Arméniens, les Syriens, ainsi que d'autres peuples croyant au Christ, dont beaucoup y ont plusieurs églises. Le Patriarche grec y demeure, et ses fidèles y pratiquent leur religion sans obstacles.

Quoique les rues dans toutes les parties de la ville grouillent de monde, on se demande ce que ce serait, si tout le genre

[1] Coptes.

29

féminin, toutes les femmes et toutes les filles, sortaient avec autant de liberté et de fréquence que chez nous. C'est alors qu'on verrait combien la ville est peuplée.

La peste

J'ai des renseignements sûrs, par des chrétiens qui y habitent, et par d'autres personnes qui en savent long, qu'il y a, une fois tous les deux ou trois ans, une épidémie de « peste » qui dure de 4 à 6 mois, et qui en fait mourir jusqu'à cinq fois cent mille, ou même plus. Et pourtant, il y a tant de monde qu'on dirait que personne n'y meurt.

Tous les Turcs et les païens de ces pays reposent dans la croyance que ni la protection, ni la crainte d'une maladie, fût-elle dangereusement contagieuse, ne servent à rien, pourvu que l'on se remette entièrement entre les mains de Dieu. Même en face de leur mort certaine, ils ne cherchent pas d'échappatoire, car ils croient uniquement en ce que dit le | proverbe : *Quel che debba essere, non può mancare,* qu'on ne peut pas manquer son sort, ce que je vais commenter encore en son temps. Ils ne prennent donc aucune précaution les uns vis-à-vis des autres pendant la peste. Ils visitent sans crainte et fréquentent même celui qui est malade, utilisent ses vêtements, revendent librement ses affaires, et ne songent pas à abandonner une maison à cause de la peste — et d'autant moins la ville. C'est ainsi que tout en ayant la possibilité de rompre la contagion pestifère, par la sagesse et la prudence qui conservent les vies, ils s'exposent exprès au danger, et tombent par nuées comme des mouches.

174

174

Certains auteurs, tels que JAN GEYLRYF, JAN TUCHER, Monsieur DE VILLAMONT [1] et d'autres indiquent, en décrivant leurs voyages dans ces pays, que dans cette ville, il y a 20.000 églises et paroisses, chacune d'elles pour une grande rue ou plusieurs petites, avec 1000 habitants l'une, 300 habitants l'autre, au moins une ou deux centaines. Et ils disent qu'au temps de la peste, si dans une paroisse, quelqu'un meurt un jour, peu après il y en a quelque 20.000 qui le suivent, et en trente jours 600.000, ce qui ferait des millions en quelques mois. Je ne peux admettre rien de tout cela : il ne peut y avoir plus de 300 à 400 mosquées, y inclus les petites chapelles, et pas beaucoup plus de rues non plus. Il peut bien y avoir de 40.000 à 50.000 maisons, même un peu plus; s'il y en avait davantage, je saurais m'en rendre compte en regardant puisque je comprends quelque chose aux positions des grandes villes, au moins autant que quelqu'un d'autre.

Les habitants du Caire sont des gens malins, rusés, entraînés pour le commerce par les leçons reçues de diverses nations. Comme ils promettent beaucoup et réalisent peu, c'est pour eux leur pain de tous les jours que de se dire : *Promettere non è dar, ma per matti contentar,* promettre et ne pas donner, ce n'est pas encore la fraude, ou encore *Dal ditto al fatto c'è un gran tratto,* du dit au fait, un grand pas reste à faire.

---

[1] HANS TUCHER [1479-1480]; VILLAMONT [1590].

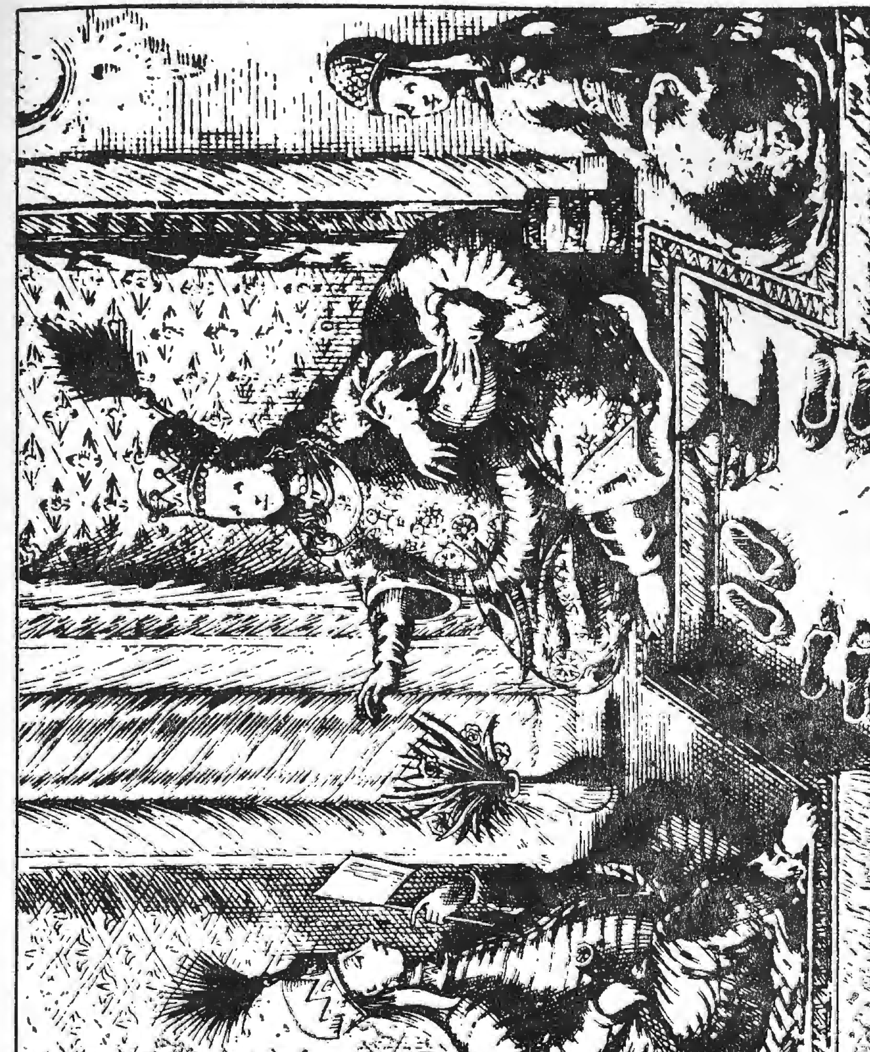
Façon de s'habiller

Ceux qui peuvent se le permettre tâchent de porter de belles chemises blanches par-dessus lesquelles ils mettent souvent une sorte de gilet plus court en velours léger, ou en une étoffe de soie. La gent féminine ne fait pas d'économie de ce côté, mais bien comme chez nous, aime à se parer de vêtements somptueux. Les femmes portent des robes longues de couleurs vives, avec des boutons en argent, en or ou en soie. Leurs manches sont étroites en comparaison avec celles des hommes, qui les préfèrent larges pour donner accès à la brise rafraîchissante.

Elles ornent leur tête de pierres précieuses et de perles, ce qui est plus onéreux étant tenu pour ce qui est plus beau. Elles portent de hautes coiffes richement travaillées, comme des chapeaux princiers, avec du plumage sur le côté; elles se couvrent de pierreries, | de colliers, de bracelets, et gardent la chevelure pleine de perles, comme si elles étaient toutes au moins des duchesses.

Ainsi parées, elles s'installent commodément dans leurs chambres pour causer entre elles agréablement, pendant que les servantes se tiennent debout près des murs, prêtes à rendre les services ordonnés.

A la maison, elles ont tout leur temps. La plupart des marchands riches ou pauvres, ne laissent rien faire à leurs femmes, ni cuisiner, ni servir les repas; puisqu'elles n'apprennent rien de tout cela, on achète du tout fait, cuisiné par les cuisiniers de la ville.



Façon dont les femmes sont vêtues.

Donc elles s'habillent de robes somptueuses, s'enduisent de baumes ou de parfums pour aller se promener à dos d'un petit âne, qui lui-même est recouvert de belles couvertures, ou elles se rendent mutuellement visite, avec le cortège de leurs eunuques et leurs servantes slaves qui trottent à leur côté. Cela remplace les travaux domestiques.

Dans d'autres pays turcs, les femmes ne jouissent pas d'autant de loisirs et de liberté que dans cette ville, ni ne montrent autant d'indolence et de paresse; ailleurs, elles doivent tisser des tapisseries, des gobelins ou autres textiles, ou s'acquitter de moult ouvrages pour remplacer l'homme et gagner leur subsistance. C'est aux dames du Caire que s'applique le proverbe : *Femine e galline per andar tropo fori se perdono,* c'est en se promenant trop que les femmes et les poules se perdent.

Le miqyâs et la crue du Nil

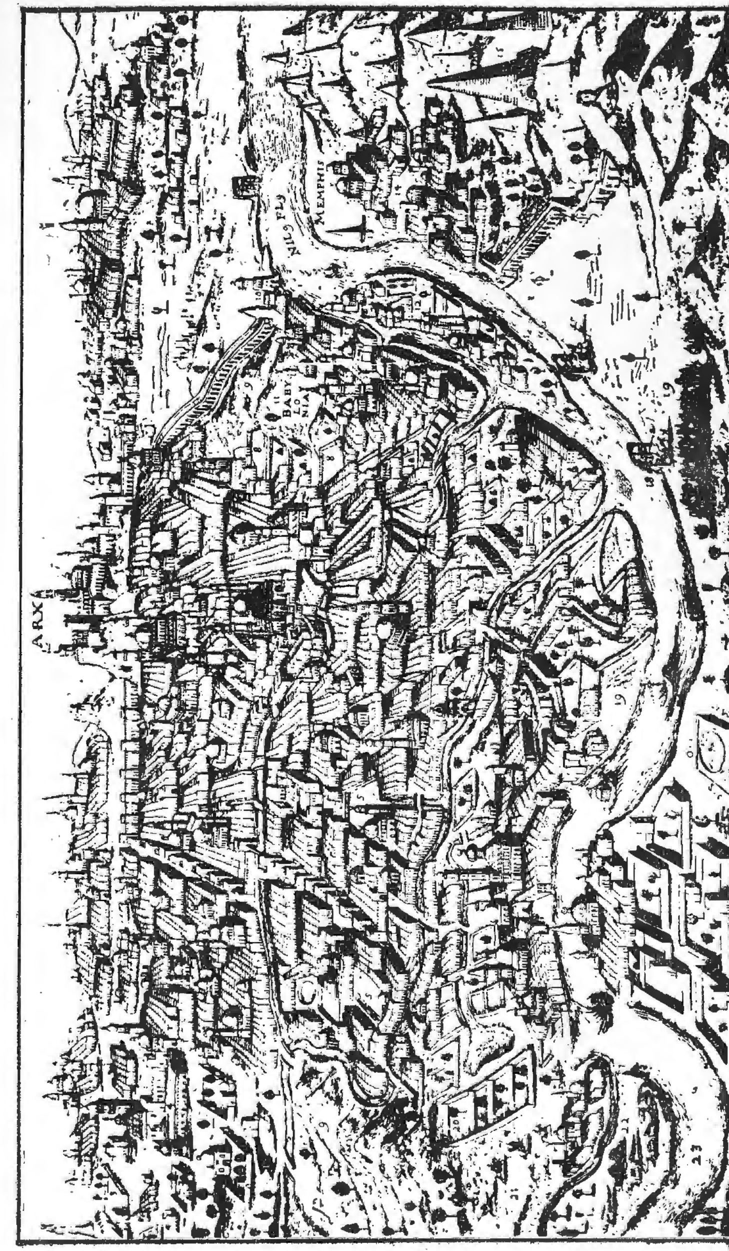
Au milieu du Nil, en face du vieux Caire, se trouve l'île appelée *Michias* ou « mesure »[1]. En effet sur cette île se trouve une construction qui a été bâtie pour mesurer les fluctuations de l'étendue et de l'intensité des crues du Nil, qui déterminent si l'année va être pauvre, ou bonne et prospère. Il y a en plus sur cette île une centaine de maisonnettes, et, à son extrémité, un beau palais bien construit, avec une mosquée adjacente, qui se reflètent dans l'eau entourant la pointe de l'île. A l'extrémité opposée se trouve une clôture en maçonnerie

[1] *Miqyâs* signifie en effet en arabe « échelle de mesure ».

au milieu de laquelle il y a un puits carré non couvert, de quelque 18 coudées de profondeur, et qui est relié par le fond avec le Nil, au moyen d'un canal. Au milieu du puits, il y a une colonne en pierre, marquée en coudées, dont la hauteur équivaut à la profondeur du puits. Lorsque le fleuve se met à croître, ce qui arrive à coïncider avec le 17 juin, l'eau du Nil pénètre dans le puits, et son niveau monte comme celui du fleuve. Ainsi, on mesure le premier jour une augmentation de deux doigts, le suivant de trois doigts, puis de 8 et de 15 doigts, ou même plus, ainsi de suite pour en arriver aux coudées.

Il y a des hommes préposés à cette affaire, qui viennent tous les jours pour prendre note de la vitesse de l'accroissement de l'eau, ce qu'ils | communiquent à des garçons reconnaissables par leurs bonnets jaunes, et ceux-ci courent ensuite par toute la ville pour proclamer ces nouvelles. Ceux qui les entendent, sous le coup de l'émotion, et avec l'espoir d'une moisson généreuse, donnent une récompense aussi généreuse aux annonciateurs de ces nouvelles si importantes. Ceux-là rapportent à leur maître, l'argent reçu et leur bénéfice n'est pas petit. 176

L'expérience de plusieurs centaines d'années a démontré que la fertilité est grande et qu'il y a abondance, si le Nil monte de 15 coudées. Par contre, si la montée reste en dessous de 12 coudées, il y a pénurie. Moins il y a de crue, et moins les champs donnent. Par contre, si la crue atteint 18 coudées, de grandes inondations de longue durée s'en suivent. Si elle dépasse ces 18 coudées, de grands dangers en résultent pour les constructions des villages et des villes, toute l'Egypte se trouve sous l'eau



Vue du grand Caire.

pendant si longtemps qu'il ne reste pas assez de temps pour la récolte, et les prix montent en flèche. La puanteur de la boue empoisonne l'air et la peste est à la porte. 176

Lorsque l'eau arrive donc à la marque de 18 coudées, les avertissements s'entendent dans toute la ville : « Recommandez-vous entre les mains de Dieu, braves gens, l'eau arrive au ras des digues et des écluses ». Tout le monde se met alors à prier, et à donner des aumônes, le cœur serré d'angoisse.

Par contre, si l'on voit que la crue est dans les limites rassurantes, sans tarder, les magistrats proclament les taux des impôts et les prix de toutes choses, qui seront respectés pendant toute l'année, car l'on sait déjà selon ces indices quelles terres seront inondées, à quel point, et quelles récoltes elles donneront. Dans le pays, on ne craint point la grêle ni de mauvais orages, ni d'autres plaies pour la récolte, il n'y en a pas chez eux. Les terres qui ont été irriguées, donneront, celles qui ne l'ont point été ne donneront rien.

Ce rythme annuel du fleuve montant dure d'ordinaire 40 jours et 40 nuits, et le fleuve prend de nouveau 40 jours et 40 nuits pour retrouver son niveau normal. (Mais parfois, l'inondation dure du mois de juin au mois d'octobre, au grand détriment de tout le pays).

Fête de l'inondation

Lorsque le rythme normal est accompli, donc trois mois après le début de la crue, et que l'on sait que l'eau est bien montée et bien redescendue, une grande joie éclate par toute l'Egypte. Pendant

sept jours et sept nuits, on célèbre sans toucher à l'ouvrage la promesse des généreux dons de Dieu. Maints artisans et commerçants gaspillent gaiement en faisant la fête pendant ces jours les bénéfices de toute une année, sans penser au proverbe *Un bon pasto e cento guai,* un beau moment, puis cent chagrins. Tout spécialement, c'est au Caire que la joie est grande 177 et que les célébrations | sont indescriptibles. Les vannes du grand canal dont nous avons parlé plus haut, sont alors ouvertes en grande pompe, comme s'il s'agissait d'un jubilé à Rome, l'eau s'engouffre dans tous les canaux et tous les fossés, et il semblerait que toute la ville se transforme en une Venise. A ce moment, tout le monde ressent un puissant désir d'aller se promener sur l'eau, à bord d'une barque quelconque, ornée de beaux tapis, en compagnie de quelques musiciens. On distribue alors des bonbons et des sucreries à tour de bras, on en lance dans les bateaux qui passent depuis les fenêtres des maisons, et depuis les bateaux on en lance dans la foule sur les bords des canaux. Ceci se passe toute la nuit, et surtout la nuit. Pendant ces sept jours, il y a peu de monde qui songe à dormir. Tout le monde flâne pendant toute la nuit, et fait de son mieux pour s'amuser. Des milliers de lumières restent allumées dans les rues, sur les tours, sur les bateaux, toute la nuit jusqu'au jour. Ne pas jouer ce jeu est très mal vu. Mais il n'est pas nécessaire de forcer quelqu'un pour qu'il y participe, surtout ici, tout le monde s'adonne à ces plaisirs, personne ne les fuit.

Cela a son origine dans l'ancienne Egypte païenne, qui adorait le fleuve Nil comme un dieu. Lorsque celui-ci leur donnait

un signe prometteur de ses dons généreux, il fallait gaspiller généreusement en mangeaille, boissons et autres vanités pour lui montrer sa gratitude. Tout ceci est témoigné par les anciens tels que STRABON, *lib. ult.* PLINE, *lib. 5,* c. 9. HÉLIODORE, *lib. 9, Aethiop.* LÉON L'AFRICAIN, 8e partie, etc.

CHAPITRE 19

LES DESCRIPTIONS DU FLEUVE NIL, DES CROCODILES, DES CHEVAUX AQUATIQUES ET AUTRES CHOSES QUI S'Y TROUVENT.

Selon DIODORE DE SICILE, *livre 1,* chap. 2, le fleuve Nil portait tout d'abord le nom d'*Océan,* pour indiquer que c'était de l'océan qu'il puisait sa source et ses crues. Puis HOMÈRE l'appella Orelice, voir *Aegypt.* 4, *Odys.* ENNIUS l'appelait Melon. SERVIUS lui donna le nom de Fleuve Noir, puisqu'il recouvrait l'Egypte de terre noire fraîche. A ce sujet, PAUSANIAS rapporta que c'était en marbre noir qu'on taillait les images vénérées du dieu Nil. Cependant le nom le plus récent que porte le fleuve vient du roi Nileas, qui régnait dans ces contrées.

La recherche des sources du Nil

Depuis l'antiquité, les débuts de la source du Nil furent le sujet de recherches et de polémiques, cependant toutes infructueuses. | ATHÉNÉE, *livre 8,* 178 raconte l'histoire d'un roi d'Egypte, nommé Psammétique qui

178 fit élever spécialement une multitude de garçons pour cette tâche. Les uns ne furent nourris que de poissons demi-crus, ou entièrement crus; ils devaient passer leur vie seulement auprès des eaux. D'autres furent élevés dans le désert, et entraînés à supporter la soif, la faim et la solitude. Tous furent ensuite envoyés à la recherche des sources du Nil. Mais aucun d'eux ne revint pour renseigner le roi.

Selon PLINE, *livre 5,* chap. 9, le roi Maure Juba a fait fouiller la région jusqu'à la côte opposée de la mer Océane, sans que ses émissaires puissent pour autant trouver les débuts du Nil. PTOLÉMÉE prétend que ce fleuve prend son origine dans deux lacs situés au pied des montagnes de la Lune; cependant EDOARDO LOPEZ, qui a visité cette région, objecte que dans ces parages, il n'y a qu'un seul lac, situé entre les royaumes d'Angola et de Monomotapa. Ainsi, ce problème hante l'esprit des anciens, qui, ne pouvant pas trouver les sources de ce fleuve, en vinrent à l'adorer et à l'honorer comme une divinité. Ceci se réfère à Ephore, Hellanicus, Cadmus, Hécatée, Théopompe, Thucydide et aux autres.

De nos jours, ce sont les Portugais qui, après avoir bravé les dangers de la mer, après avoir franchi le Cap de Bonne Espérance, et atteint les contrées Maures, réussirent à en savoir plus long à ce sujet, et virent beaucoup de choses de leurs propres yeux. C'est d'abord Francisco Alvarez qui, parti de son pays en 1520, traversa ces contrées, accompagnant l'ambassade du Roi de Portugal qui se rendait auprès du Grand Prêtre Jan d'Ethiopie (Voir : *Viag. dell'Etiop.*). Après lui, c'est Edoardo

Lopez qui, en 1575, accompagne des marchands chrétiens en route pour ce pays (Voir *Descrip. Reg. Congo.,* chap. 10). Ces auteurs, ainsi que d'autres plus récents, donnent le témoignage que le Nil sort d'un lac appelé Zaire, situé entre de grandes montagnes nommées *Cafates,* dans le royaume dit *Gojame.* Il coule pendant 400 milles italiens entre des abîmes profonds, pour atteindre un autre grand lac, *Ecus,* voulant dire Mer, nom que les habitants lui donnent. Il a deux cents milles italiens de largeur, et dans ses alentours, vit le peuple *Anzyqueran* du grand prêtre *Jan.* Dans ce lac, il y a de grandes îles, habitées par une population à l'esprit très éclairé, qui connaît la belle construction de maisons en pierres, les mesures et les poids, ainsi que d'autres outils comme ceux de nos pays, et cela, avant l'arrivée des Portugais. Dans ce lac, il y a des crocodiles, des sirènes, et des créatures marines similaires.

Depuis ce lac, le Nil traverse le pays maure sur une distance de sept cents milles italiens, jusqu'à l'île *Meroe,* où il reçoit | d'autres 179 rivières, telles que *Colues, Abagni, Saraboe,* etc. Ce fleuve contourne l'île des deux côtés, les deux branches se rejoignent, et le fleuve tombe en Egypte.

Ceci se réfère à l'endroit des chutes : c'est là où le fleuve se précipite du haut d'un rocher avec un tel vacarme et un tel tonnerre, qu'on l'entend à plusieurs milles italiens à la ronde. Cette chute est appelée en latin *Catadupa,* selon les montagnes des environs. Autrement, une telle chute s'appelle *Cataracta.*

Il y a une telle cataracte sur le Rhin, en Allemagne, à un quart de mille sous la ville de Constance, près de Schaffouse, où le

fleuve se précipite d'un rocher de douze brasses de hauteur, et dont non seulement le vacarme, mais aussi les nuées qui en montent au ciel, peuvent être perçues de très loin. L'endroit s'appelle Laufen, et il offre un spectacle terrifiant, que décrit PHILOSTRATE, *De Vita App.*, livre 6, lequel s'y est rendu exprès pour le voir.

Les voyageurs portugais ont vu la toute première chute, où le fleuve tombe dans l'abîme, et ils ont entendu le rugissement insupportable à l'oreille d'une deuxième cataracte, à 15 encablures plus loin, deux fois plus haute que la précédente.

Les flancs de ces montagnes et les faces de ces rochers ont été si creusés par l'eau, que tout cet endroit n'est qu'une sorte de carrière sans fonds, pleine de grottes, de tunnels et de passages, par lesquels l'eau écumante et tonnante se projette en bas, avec un vacarme qui rend sourds ceux qui s'en approchent de trop près [1].

L'accès en est très dangereux, à cause des trop grandes montagnes et des apparitions et monstres | diaboliques qui hantent ces lieux.

180

A quelques journées de marches de ces cataractes se trouve une île nommée Syène, où autrefois, il y avait une ville dont il ne reste à peine plus qu'un village.

A son sujet, PLINE, *livre 2*, chap. 72, écrit qu'il se trouve sous le signe du cancer, *Sub tropico canceri*. Le soleil, lorsqu'il passe sous ce signe, se tient à midi de manière si verticale au-dessus de cet endroit, que ni les gens ni les choses n'ont de l'ombre. LUCAIN, *livre 2*, dit : *Umbras nusquam flectente Syene*.

[1] suit la traduction tchèque d'un passage de Lucain qui décrit cette cataracte.

180

Depuis cette île, le Nil entre dans la plaine égyptienne; il entre dans l'espace libre, comme s'il sortait d'une sorte de prison, et coule par ses sept branches, jusqu'à la mer Méditerranée, comme je l'ai dit plus haut.

La crue du Nil

Une chose est restée pourtant insondable pour les anciens. Les eaux du Nil, à la différence d'autres fleuves ou d'autres rivières, depuis de longs siècles, peut-être depuis le déluge, montent beaucoup au milieu de l'été, et puis regagnent leur niveau habituel, comme il a été dit plus haut (Dans le premier livre, j'ai fait une remarque semblable sur le Jourdain, qui connaît au temps de Pâques une crue de quelques jours, mais celle du Nil dure des mois).

Pour cette raison, villes et villages sont situés sur des collines éloignées du fleuve, pour offrir aux hommes et au bétail un refuge pendant l'inondation. Quand l'eau monte rapidement, celui qui ne conduit pas vite ses bêtes en lieu sûr, les perd. Pendant ce temps les villes et les villages se transforment en îlots, similaires à l'archipel des Cyclades, où il y a jusqu'à une cinquantaine de petites îles dans les mêmes parages. Voir PLINE, *livre 4*, chap. 12, HERMOLAUS, etc.

Pendant ce temps, il est impossible de faire paître le bétail, mais il est nécessaire de le nourrir avec des provisions de fourrage, et il faut vivre soi-même sur la nourriture accumulée en son temps. Et l'on y trouve des richards avares, qui achètent au temps des moissons, quand les vivres abondent, ce qu'ils

revendent plus tard aux pauvres au temps de l'inondation au prix dictés par eux.

Comme l'opinion des écrivains au sujet de l'origine du Nil diverge les unes des autres, il y a une multitude de suppositions au sujet de ces curieuses inondations. THALES, EUDEMENES, LUCRÈCE, *livre 6* et d'autres en attribuent la cause aux agréa- 181 bles vents de l'été, appelés étésiens, | qui soufflent pendant 40 jours à cette époque (Chez nous, ce seraient les vents les plus brûlants des jours où l'on meurt de chaleur). Ces vents, qui remontent le Nil depuis la Méditerranée, sont supposés chasser l'eau en amont, ce qui ferait remonter son niveau, par manque d'écoulement normal vers la mer.

Mais cette tentative d'explication ne semble pas être la bonne, puisque le temps des vents étésiens ne correspond pas à la crue, mais plutôt à la baisse des eaux. Il faudrait de plus que cela se produise pour d'autres rivières africaines, qui coulent contre le vent vers la mer, sans pour cela accuser une crue semblable.

Notons ensuite que le Niger, le fleuve appelé Noir, qui coule de l'autre côté de l'Egypte vers la mer Océane, et dont les sources doivent se trouver dans la même région que celles du Nil, déborde à la même période que le Nil. Ses eaux pourtant ne peuvent pas être retenues par les vents étésiens, qui, pour le Niger, soufflent en aval et non en amont; bref, la cause doit être ailleurs. En dernier lieu, l'eau du Nil serait alors claire, comme reposée, et non des plus troubles, comme c'est le cas.

ANAXAGORE, EURIPIDE et d'autres pensent que dans ces con- 181 trées rocheuses derrière l'Egypte, d'énormes quantités de neige doivent exister, qui fondent à cette période, en causant les inondations; mais ceci ne correspond pas à la position naturelle de ces contrées, puisqu'elles sont situées là où la chaleur est la plus intense, là où il n'y a point d'hiver, sans parler de neige. Telle est l'opinion de DEMOCRITE D'ABDÈRE, etc. Le fleuve Nil charrierait également des morceaux de glace, ou des vents froids souffleraient depuis ces contrées en Egypte, mais rien de tout cela n'arrive.

EUTHIMÈNE, ainsi que des prêtres égyptiens, croyaient (selon ce que rapporte DIODORE DE SICILE) que les marées de l'Océan étaient la cause des crues du Nil, puisque de l'Océan, le Nil prenait sa source; par là même, ils arrivaient à croire que parfois, comme PLINE l'écrit dans le *livre 31*, chap. 4, l'eau du Nil était salée. Cela pourtant peut être dû à une autre cause, car on le sait bien, et ce serait contraire à ce qui vient d'être dit plus haut.

HÉRODOTE, donne une autre explication que voici : avant les inondations, le soleil surplombe ces régions, et puise l'humidité des eaux en formant des nuages. Le vent emporte ces nuages au-dessus des terres d'où vient le Nil et cause des pluies abondantes. Pendant le temps de la crue, le soleil part de ces régions pour s'installer au-dessus de l'Asie et de la terre grecque, où il agit de même, en desséchant les rivières, en réduisant leur volume. Le Nil cependant ne diminue pas, étant à sa façon entier et grand, et ne commence à décroître qu'avec l'arrivée des chaleurs.

Mais si le soleil avait une influence similaire sur le Nil, il l'aurait aussi sur d'autres fleuves de ce côté; or il n'en est rien pour d'autres rivières, même avec les plus grandes chaleurs. Donc cette cause n'est pas la principale. Tout cela est abondam-182 ment décrit et réfuté par | Messer Hier. FRACASTORO, *Del Crescer del Nilo ;* LUCAIN, *livre 10.*

Ces derniers temps, alors que beaucoup d'autres choses ont été inventées, ici de même il y a eu des progrès, grâce aux Portugais qui ont atteint ces contrées, dissipé les erreurs dues à l'ignorance, tout en faisant apparaître les vraies causes.

Ils donnent le témoignage qu'il n'y a pas d'autres causes aux crues du Nil que les énormes pluies. Celles-ci s'installent dans les contrées maures, au début de l'hiver (qui arrive là-bas au commencement du mois d'avril, alors que chez nous commence le printemps), d'une manière si continue que cela semble difficile à croire. Francis. ALVAREZ écrit y avoir vu en ce temps de telles pluies qu'on dirait que le ciel se déverse. Il rapporte avoir entendu, alors qu'il était près du lit d'un ruisseau en compagnie de plusieurs de ses compagnons, un son de tonnerre qui venait de loin. Ce n'est qu'ensuite qu'ils virent un mur d'eau, de la hauteur d'une bonne lance, dévaler furieusement la pente, charriant pierres et bois de toutes sortes, qui grondait dans ces lieux pierreux comme un orage. Il atteste que chaque année, pendant les six ans qu'il a séjourné dans ces contrées, il a plu à cette période-ci de l'année pendant tout un mois, voire deux mois. Comme ces régions sont rocheuses, elles n'absorbent

pas cette eau, qui glisse vers les vallées, les ruisseaux, les rivières et vers les grands lacs, dont le niveau monte à cette période. C'est de là que s'alimentent les fleuves Niger et Zaire, coulant vers le couchant, en traversant les royaumes du Congo et de Guinée, et le Nil coulant vers minuit. Tous connaissent les mêmes crues, les mêmes inondations.

Cela est certifié aussi par Edoardo LOPEZ, *Descript. Reg. Congo,* chap. 10. Les causes de ces grandes et longues pluies sont très bien expliquées, de manière détaillée, et selon les lois naturelles physiques, par FRACASTORO déjà mentionné, et par BATT. RAMUSIO, *Sopra il crescer del Nilo.*

Ils racontent comment à d'autres périodes, des précipitations de longue durée accumulent les neiges en Scythie, près du Mont Caucase, ou produisent la grêle et les grandes pluies en Inde, dans la région du fleuve Idaspe.

Le fleuve Nil, second après Dieu, a créé l'Egypte. Les pluies violentes délavent des quantités de terre noire, que l'eau des torrents transporte en tant que boue, et que la course rapide des rivières porte à travers maintes vallées, de sorte qu'au temps des inondations, où l'eau du Nil s'étale sur tout le pays de l'Egypte, cette terre noire se dépose à tous les endroits atteints par l'eau. Elle rend la terre fertile, comme le meilleur des engrais. Autrement, toute l'Egypte serait stérile, ce ne serait rien que du sable. Où l'eau n'arrive pas, rien ne pousse. | Et là- 183 même, en grattant un peu la terre, on arrive vite au sable du fond. J'ai trouvé aussi que l'eau dépose la terre de plus en plus loin, et que par conséquent, les endroits où depuis quelques siècles

183 d'épais dépôts de terre se sont formés, restent maintenant hors de l'atteinte du Nil et sont donc stériles.

Cela arrive en amont du Caire, sur des étendues de beaucoup de milles, qui autrefois ont tous été arrosés, comme par exemple dans la région de Thèbes. Il y avait-là dans les temps passés une ville remarquable nommée Thèbes, résidence et siège des Pharaons rois d'Egypte, qui était bâtie sur les rives du Nil, et dont le pourtour était de 140 encablures; elle avait 100 portes et d'autres particularités qui échappent à ce qu'on ose croire. C'est HÉRODOTE qui décrit cela. Or cette ville, ainsi que beaucoup d'autres bourgades des alentours ont connu une ruine complète, puisqu'elles vinrent à se trouver hors de l'atteinte des crues du Nil.

Une chose est certaine à part cela, à savoir que la terre d'Egypte est arrosée de moins en moins, et que l'épaisseur des dépôts augmente de plus en plus. Ces terres sont maintenant aptes à nourrir des populations bien moins nombreuses, de beaucoup de milliers de moins que dans le temps, et si le monde devait durer longtemps, il ne passerait que quelques siècles pour que toute l'Egypte se trouve ensevelie sous les dépôts et redevienne stérile.

Le crocodile

Dans ce fleuve Nil, il y a beaucoup de divers poissons, qu'il serait trop long de tous énumérer, et je ne mentionnerai que quelques bêtes, dont en premier lieu le crocodile. C'est un quadrupède affreux, terriblement nuisible, bas sur pattes, d'une longueur de cinq, six, dix et même vingt coudées avec la queue, laquelle habituellement a

la même longueur que le corps de l'animal lui-même. Trois jours avant notre arrivée au Caire, nous a-t-on dit, un crocodile vivant a été transporté au Caire, et la bête était de telles dimensions qu'on la transportait ligotée sur le dos de deux chameaux qui se suivaient.

Son dos est couvert d'écailles acérées, dures comme de la pierre, de sorte qu'il n'y a pas moyen de l'entailler, de le percer ou de le couper par aucune sorte d'arme. Par contre, son ventre est tendu d'une peau si tendre qu'on peut l'ouvrir comme on veut, avec un bois pointu; il n'est même pas besoin de fer.

Somme toute, son allure correspond à celle d'un grand lézard. Il a une grande gueule, des dents tranchantes, pas de langue, et, par opposition à d'autres animaux, c'est sa mâchoire supérieure qu'il ouvre à la place de l'inférieure. PLINE, *livre 8*, ch. 14, 25; *livre 1*, ch. 37; ALBERTUS.

Contrairement aux mœurs des quadrupèdes, il pond et couve des œufs dont la taille est proche de celle des œufs d'oie ou de paon. Il les pond sur la terre ferme, dans un nid éloigné de l'eau, protégé par un rempart de terre. Il est étonnant qu'il sache d'avance choisir un endroit qui ne soit inondé. D'un œuf aussi petit, dont l'animal pond plusieurs, | jusqu'à une dizaine, naît 184 ensuite une créature d'une taille surprenante (Plutarque).

Pendant la nuit, il demeure dans l'eau; de jour, il sort chercher sa nourriture; pourtant, on peut aussi le voir de jour dans l'eau. Sur la terre ferme, sa vue est perçante; dans l'eau, elle est mauvaise (Hérodote). Lorsqu'il poursuit quelqu'un qui fuit, le monstre devient hardi, mais lorsqu'on lui tient tête en l'attaquant

184 à coups de projectiles, ou en criant, il ne poursuit personne, mais bien mieux il se sauve (Marcellin).

C'est un monstre cruel qui mange et avale gens et bêtes, tant qu'il en attrape. Son gosier est si grand, qu'il peut avaler un enfant de cinq à six ans; il abat sa proie avec la queue, puis il la saisit par ses crocs; il attrape par le bras ou par la jambe ceux qui se baignent ou qui s'approchent de l'eau; parfois, il entraîne dans l'eau et le dévore un cavalier et son cheval ou son âne; ou il entraîne dans l'eau celui qui se penche trop d'un bateau. Souvent les crocodiles pénètrent dans un village, de jour ou de nuit, et dévorent les enfants qu'ils trouvent; comme il arrive alors qu'on les attaque, qu'on les attrape et qu'on les éventre, on trouve dans leurs entrailles deux, trois enfants ou plus, tout entiers, qui viennent d'être avalés.

La locution au sujet des larmes de crocodiles — crocodili lachrymae — se réfère aux larmes que celui-ci verse abondamment lorsqu'il doit dévorer un homme, comme s'il avait pitié de lui. Elle s'applique aux gens doubles, qui, devant vous compatissent avec vous, alors qu'ils vous tueraient si vous tourniez le dos, ou à ceux qui vous font souffrir sous le prétexte de pitié ou de sensibilité chrétienne.

Quoique la morsure du crocodile soit vénimeuse, la blessure faite par lui se guérit on ne peut mieux; il y a en Egypte beaucoup de monde rendu infirme à cause de lui; là où les villageois ont besoin d'un accès facile et sûr vers l'eau, ils érigent des clôtures que les crocodiles ne peuvent franchir ou traverser.

On attrape les crocodiles de diverses manières. Tout d'abord, il faut savoir que le crocodile a son propre sentier pour sortir de l'eau sur la terre ferme, pour aller chercher sa subsistance et pour rentrer dans l'eau par le même chemin. Les Egyptiens cherchent de tels sentiers, choisissent le moment où le crocodile est en chasse sur terre ferme pour creuser un trou, le recouvrir de bois, et puis, dès qu'ils voient la bête s'en approcher, ils se mettent à crier, à tambouriner et à le chasser; le crocodile essaie de s'enfuir par son sentier, tombe dans le trou, où il est ligoté vivant, ou tué sur place. A cause de ses écailles dont il est recouvert, il manque de souplesse, ne peut se retourner pour se défendre, ni tourner la tête sur son cou, | et il court donc tout droit 185 comme une flèche.

Une autre manière de le chasser dans l'eau ou sur terre consiste à attacher sur des chaînes ou de solides cordes un grand hameçon garni d'un morceau de charogne en guise d'appât. Le crocodile, glouton, voulant dévorer cette bouchée, est souvent ferré de cette manière.

Les habitants de l'île Tentyris, appelés les Tentyrites, procèdent autrement pour capturer les crocodiles. Ils sont d'un cœur si hardi, qu'ils se mettent à les poursuivre dès qu'ils en voient un, sur terre ou dans l'eau. Ils nagent vers lui, ou plongent vers lui depuis un bateau, et le montent à califourchon. Le crocodile, essayant de saisir le chasseur, ouvre sa mâchoire supérieure, lestement alors le chasseur sort de sa ceinture un pieu qu'il lui enfonce dans sa gueule ouverte, de manière à l'empêcher de la fermer. Il maintient le pieu des deux côtés, par la gauche

185 et par la droite, comme un mors, et pousse la bête vers le rivage, où il l'extermine et l'étrangle, soit tout seul, soit avec l'aide de ses compagnons qui accourent pour abattre la bête à coups de gourdin.

Les crocodiles craignent les Tentyrites comme leurs ennemis les plus redoutables; entendant même de loin leurs voix, ils se sauvent; une chose est certaine, aucun d'eux n'ose approcher l'île des Tentyrites, comme s'ils flairaient à distance le danger qu'il faut fuir.

De plus, certains animaux sont des ennemis naturels des crocodiles. Le crocodile a l'habitude de guetter les gens ou du bétail près des chemins, s'étant exprès recouvert de boue, ou d'une couche de sable, et ayant l'apparence d'un rocher, prêt à assaillir le passant tout d'un coup. Mais il lui arrive de s'endormir pendant qu'il guette, et sa bouche s'ouvre pour prendre un peu de brise dans la chaleur torride.

C'est alors que s'approche un petit oiseau nommé trochile qui cherche d'ordinaire sa nourriture dans les environs des cours d'eau, et qui voit de loin l'intérieur rouge du gosier du crocodile, avec des morceaux de chair pourrissante entre ses crocs et qui pullulent de vers et d'asticots. D'un coup d'aile il arrive et s'installe dans la gueule ouverte du crocodile, et se met à cueillir les vers entre ses crocs. Le crocodile aime cela, et dort d'autant mieux en ouvrant bien la gueule.

Mais il y a un autre animal, appelé ichneumon, qui court çà et là, dans les maisons, les champs et les pâturages, qui traque cependant avant tout les crocodiles, qu'il essaie de surprendre la gueule ouverte. Il s'approche doucement, d'un bond entre dans son gosier, prestement pénètre jusqu'à son

cœur qu'il dévore en un rien de temps. Le crocodile ne tarde pas à en mourir en se débattant et en sautant de douleur, et l'animal ressort de nouveau indemne, par la gueule du monstre mort.

On dit au sujet du crocodile qu'il n'a point d'intestin postérieur, et qu'il rejette par la gueule tout ce qu'il n'arrive pas à digérer. | Le dauphin, ou truie marine, qui appartient aussi 186 au groupe des ennemis du crocodile, pénètre dans le Nil depuis la mer, et, dès qu'il le voit, s'attaque à lui avec ruse. Comme le dos du dauphin est en pointe et aigu, il le hérisse à la manière de nageoires, plonge sous le ventre du crocodile, le pique jusqu'à ce qu'il le déchire et que son sang coule, et que l'eau pénètre dans son corps, ce qui le fait mourir. Il est encore une autre bête portant le nom de stincus qui lutte toujours avec les crocodiles, auxquels d'ailleurs ils ressemblent par la taille. Mais elle n'est pas nuisible comme le crocodile, ni ne fait violence aux hommes (Pline, *livre 28,* ch. 8).

La chair des crocodiles est consommée par jeunes et vieux, et vendue au marché du Caire comme chez nous celle du saumon et de l'esturgeon.

La croyance que les crocodiles n'existent nulle part ailleurs que dans le Nil en Egypte a été fort répandue. Cependant, il est des témoignages selon lesquels ils vivent aussi dans d'autres rivières et fleuves, et en grand nombre, comme dans le fleuve Niger et dans le lac Zaire au pays des Maures (Lopez, *Des. Congo*). Puis il y en a aux alentours de l'île de St. Thomas (*Navig. all'isola di S. Thoma*). Puis au royaume Cananor (Odoardo Barbosa).

186 Aussi dans le fleuve Gange (Giov. DI BARROS). Et encore près de l'île de Goa (And. CORSALI), dans les Indes Occidentales.

Pierre MARTYRE [1] écrit qu'on en trouve dans le pays nommé Xaqueguara, et qu'ils laissent derrière eux, en courant ou en fuyant une sorte de musc, d'odeur agréable, qu'ils expulsent de l'anus. Il y en a aussi dans une rivière d'une région appelée Cevola (Fern. ALARCHON, *Relat.*).

LÉON L'AFRICAIN, 9e partie, *Dell'Africa,* remarque que les crocodiles n'ont pas été aussi cruels ni aussi nuisibles durant le règne des Empereurs Romains et Chrétiens qu'ils le sont sous la domination musulmane. De plus, il est rapporté par MESHUDUS, *Delle cose mir. scoperte alli tempi mod.,* qu'aux temps du règne de Humeth, fils de Taulon, l'on trouva sous les fondations d'un temple païen une grande sculpture en plomb, ressemblant à un crocodile, toute couverte de signes curieux. Et l'auteur dit que ce Humeth, ne sachant pas ce que signifiait cette sculpture, la fit défaire et que ce n'est que depuis ce moment-là que ces monstres sont devenus aussi nuisibles pour le bétail que pour les humains. Cette sculpture n'aurait donc pu être que de la sorcellerie [2].

Puis l'auteur ajoute qu'en aval du Caire, jusqu'à la mer, les crocodiles ne font de mal à personne, qu'ils sont méchants seulement en amont du Caire. Mais il semble certain qu'ils ne font du bien nulle part, qu'ils restent nuisibles partout.

[1] PIERRE MARTYRE D'ANGHIERA, qui voyagea en 1502 [2] Sur ce genre de légende, voir *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale,* t. 69, 1971, p. 5, n. 1.

L'hippopotame

Dans le Nil, on peut également voir l'hippopotame, nom qui signifie dans notre langue Cheval aquatique. | C'est un quadrupède à sabot divisé, 187 comme celui du bœuf, au gros corps plus grand que celui du buffle ou du bison [1], auxquels son corps ressemble plutôt qu'à celui du cheval.

Sa gueule est large et riche en chair, sa queue courte et semblable à celle d'un cochon; il n'a pas de poil sur tout le corps, de sa gueule jaillissent deux grandes dents luisantes; sa lèvre supérieure se retrousse comme celle d'un sanglier. Sa peau, lorsqu'elle est desséchée, est si dure qu'elle résiste au tranchant de toute arme, et l'on ne peut la couper qu'en la mouillant, ce pourquoi on en fait des boucliers de toutes sortes, ainsi que d'autres instruments. Sa voix est similaire au mugissement du bœuf.

Il séjourne dans l'eau et sur terre comme le crocodile, mais c'est de nuit qu'il sort de l'eau pour chercher sa pâture, causant de grands dommages dans les cultures. Il retourne, en pâturant, vers l'eau, s'approche des rives de plus en plus, pour être à même de fuir devant les gens vers l'eau (Elien). Ce cheval d'eau dévore aussi les gens lorsqu'il les surprend dans l'eau. Quand il tombe sur une petite embarcation, il la coule avec tout et les passagers. Ses dents sont très appréciées pour la taille de nombreux objets. PAUSANIAS écrit avoir vu une idole en or, dont la face était faite en dents de cheval d'eau, utilisées à la place d'ivoire. Au sujet de cet animal, PLINE, *Livre 8,* 20, 27; MASSARDUS, écrit

[1] il s'agit du bison d'Europe, appelé en tchèque *zubr.*

que c'eſt de lui que les gens ont appris à se guérir par la saignée. Lorsqu'il se gave outre mesure, à en devenir trop gras et paresseux, il irait à la recherche de roseaux cassés, tranchants, ou de pieux en saillie d'une clôture, pour se frotter contre eux, et appuyer si fort, qu'il réussit à percer une certaine veine de sa jambe, laquelle laisse échapper le sang à volonté. Puis il colmaterait lui-même le trou par de la boue, et se sentirait plus leſte.

A son sujet, on rapporte encore qu'il eſt le comble de l'ingratitude : lorsque l'animal arrive à l'âge adulte, il ravit sa mère à son mâle de père, et vit avec elle; cela et beaucoup d'autres choses sont racontées par Valerianus, *Hieroglyphes,* livre 29; Gesnerus, Aristote, *Hiſt. des animaux,* livre 2, chap. 7. Sa Majeſté Impériale daigne conserver au Château de Prague une peau entière de cet animal, qui lui a été apportée de l'Egypte, et dont la taille eſt comparable à celles d'ici.

L'ichneumon

Pour conclure ce chapitre, je dirai encore quelque chose sur le petit animal ichneumon, que j'ai mentionné plus haut. Cette petite bête ne lutte pas seulement avec les crocodiles, mais aussi avec les serpents, y inclus l'aspic vénimeux, dont la morsure eſt mortelle. Elle | s'y prend ainsi : elle se vautre dans la boue épaisse, et lorsqu'elle eſt bien couverte de boue, elle se sèche au soleil, jusqu'à ce que la boue durcisse comme une croûte, puis de nouveau elle se vautre, et de nouveau elle se sèche, plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle ait sur elle comme une armure de boue. Puis, ainsi protégée,

188

188

elle guette les serpents, attaque le premier venu, et lui présente sa queue enrobée de boue. Le serpent mord la queue, y lâchant son venin, pendant que la maligne bête épie le meilleur moment pour se retourner, saisir le serpent par la tête, la lui trancher, et la dévorer. Elle se nourrit d'autres reptiles et animaux, tels que lézards, araignées, souris, grenouilles, etc. Elle attrape des oiseaux comme une chatte, et s'en prend aussi parfois aux poulets et aux poules.

Elle eſt un peu plus grande que le chat, mais dès qu'elle peut en saisir un, elle l'égorge; tout en n'ayant qu'une petite gueule pointue, elle n'hésite pas à livrer bataille à tout le monde, même au plus gros des chiens, qui n'a pas beau jeu.

Les Turcs de ces contrées les élèvent chez eux au lieu de chats, puisqu'elles maintiennent les maisons libres de tout reptile ou animal nuisible. Les paysans en apportent au marché, petites, apprivoisées, comme chez nous les chats. On l'appelle aussi la souris des Pharaons. A son sujet, écrivent Belon, *Livre 2,* ch. 22, Nicander et d'autres.

Chapitre 20

Notre voyage de la ville de Bulak à celle de Rosette, et puis à Alexandrie.

Nous avons parlé plus haut de notre intention de nous rendre à *Bulak,* et puis de naviguer de là en descendant le Nil jusqu'à Alexandrie.

Cela étant donc convenu, nous atteignîmes le faubourg du Caire, où se trouve le port d'attache de tous les bateaux de commerce. On y trouve à tout moment une grande variété de bateaux de tous genres, et nous eûmes l'occasion de nous en convaincre. Nous y arrivâmes avant la tombée du soir; nous nous hâtâmes de trouver notre bateau où nos places avaient été retenues; c'était une germe; nous payâmes d'avance aux matelots le prix convenu du voyage, prîmes congé de nos compagnons du moment, du juif et de notre interprète; puis nous restâmes seuls sur le bateau à attendre le moment de l'appareillage. Entre-temps, nous avions préparé nos provisions de nourriture pour le voyage, telles que du pain, du fromage, des poulets rôtis et d'autres choses.

189 | Il y avait là onze bateaux qui s'apprêtaient à partir en même temps que nous, avec beaucoup de monde à bord, force juifs, et beaucoup de soldats égyptiens. Ceux-ci partaient pour la Hongrie, pour faire la guerre aux Chrétiens, avec un cœur bien moins gai que celui de nos soldats se levant contre eux. Il semblait qu'ils le faisaient plutôt poussés par la nécessité que de leur propre chef, semblables à des cheveux au hasard coincés et entremêlés dans un peigne, selon ce qu'évoque l'adage : *Tuti i groppi vengono al pettine,* tous tirés malgré eux.

Le trente et un, dernier jour du mois d'octobre, le samedi après la St. Simon et la St. Jude, trois heures avant le jour, notre flottille de treize bateaux prit le départ, et nous voguâmes à notre grande joie, très bien, les voiles joliment tendues. Mais la joie ne dura pas longtemps, le vent tomba, et il nous fallut

employer les rames pour avancer. C'est ainsi que nous atteignîmes une première ville, quasi déserte, avec seulement quelques masures en état entier, appartenant, selon ce qui nous avait été annoncé au Caire, au monastère de St. Macaire, qui autrefois, avait été célèbre et riche. 189

Dans les environs, on trouve des pierres d'aigle, qu'on importe aussi chez nous et qui ont beaucoup de bonnes qualités.

Nous naviguâmes plus loin, longeant moult bourgades et villages, et ainsi passa toute la journée. Vers le crépuscule, nous approchâmes d'un village situé à peu de distance de deux villes proches l'une de l'autre, *Pharson* et *Foua* [1], qui, quelques années auparavant, avaient été plus grandes que le Caire lui-même et qui encore maintenant sont les plus grandes après le Caire. C'est là que commence l'île appelée Delta, où le fleuve Nil se sépare en deux branches principales, qui plus bas, se ramifient à leur tour, comme je l'ai déjà dit, pour atteindre la mer, divisées en sept bras.

Ces deux branches principales délimitent un grand territoire d'un pourtour d'au moins cinq à six cents milles italiens. Sur toute cette étendue, la crue du Nil est répandue par des canaux creusés exprès, et c'est là que se trouve la terre la plus fertile de toute l'Egypte. Donc, c'est là aussi qu'il y a la plus nombreuse population, le plus grand nombre de villages et de villes. Cette

---

[1] il semble que ce passage soit inspiré du récit de VILLAMONT, p. 271 a.

île est appelée Delta, selon la lettre grecque, à la forme de laquelle correspondent les deux branches principales, qui forment un triangle avec pour troisième côté la côte de la Méditerranée. C'est ainsi qu'elle est appelée depuis l'antiquité : DIODORE, *livre 1*, ch. 3; HIRTIUS, *livre 4, Bel. Civ.*

190 A la porte de ce pays ou de cette île | Delta, nous accostâmes pour nous reposer jusqu'à minuit.

Nous y étions depuis quelque trois heures seulement, lorsque les Juifs de notre bateau se mirent à crier alarme, et, saisissant les quelque trois ou quatre fusils rouillés qu'ils possédaient entre tous, ils se mirent à tirer tant bien que mal dans l'obscurité sans viser, tout en mourant de peur. Ils prétendirent avoir vu quelques barques s'approcher de nous, dont ils étaient convaincus que c'étaient des bandits. De fait, il y avait là, au loin, quelqu'un qui avançait vers nous, mais comment savoir son intention ? Il aurait certes été facile de surprendre et d'assaillir l'équipage endormi de l'un ou de deux bateaux. Nous avions accosté à de grandes distances les uns des autres, et certains bateaux avaient même poursuivi leur chemin.

Mais en cas de vraie attaque, je doute que nos juifs eussent fait usage de leurs outils, ils auraient plutôt suivi l'adage sur l'homme qui a caché son sifflet dans son sac : *Ha messo le pive in sacco*. Nous, en tout état de cause, nous ne voyions aucune raison de danger, protégés que nous étions par nos valeureux défenseurs juifs. Ils tiraient brillamment en l'air, et je crois qu'ils ne mettaient pas même leurs fusils en joue, soit pour ne pas avoir à viser, en courant le danger d'atteindre quelqu'un,

soit pour ne pas risquer de recevoir la gifle du recul à en tomber, ce qui semblait plus probable, leurs fusils n'étant ni nettoyés ni essayés avec une charge. Nous eûmes un effort à faire pour ne pas éclater de rire. Mais jusqu'au départ, de toute manière, nous ne pûmes fermer l'œil, à cause de tous les cris des Juifs, qui prenaient le jeu au sérieux.

Le premier novembre, dimanche de la Toussaint, après minuit, nous abandonnâmes donc ces lieux, et naviguâmes rapidement jusqu'à l'entrée du bras menant tout droit vers la mer, tout en laissant à gauche le bras qui mène droit à Alexandrie. Celui-ci est cependant creusé par la main de l'homme, et ce n'est qu'un large fossé qu'il n'est ni habituel, ni possible d'utiliser en bateau, puisqu'il n'a pas la profondeur du bras naturel que nous empruntâmes. Ce bras est avant tout fait pour amener l'eau douce à Alexandrie, pour l'arrosage des jardins, le remplissage des citernes, etc., comme je le mentionnerai plus loin.

Nous avançâmes donc par ce bras pendant toute la journée, sans rien voir de particulier, sauf une multitude de villages et de villes sans remparts. Par endroit, nous vîmes un très bel oiseau avec une longue queue, qui parfois est apporté chez nous tout empaillé et que l'on porte entier sur un chapeau en guise de plumage. Il s'appelle l'oiseau du Paradis.

| Lorsque la nuit vint, nous ne nous arrêtâmes point, mais 191 poursuivîmes notre navigation jusqu'à minuit, moment où nous atteignîmes la ville de *Raschid* ou *Rasid*. Nous y accostâmes et demeurâmes dans les bateaux jusqu'au matin suivant.

191 A Rosette

Avec le jour, le deuxième de ce mois, dès l'aube, nous sortîmes des bateaux et nous nous rendîmes en ville avec quelques Juifs. Nous entrâmes dans une grande maison, avec une cour carrée, la maison assez haute, bien bâtie, à la manière de ces pays. C'était un *fondique,* un dépôt de marchandises appartenant à des chrétiens, où il y avait partout tant de ballots apprêtés, dans la cour comme dans les chambres, que nous réussîmes à grand-peine à trouver une petite chambre pour nous-mêmes.

Cette ville s'appelait dans les temps passés *Canope,* du nom d'un certain *Canaba,* navigateur du roi grec *Menelas,* qui fut chassé par de mauvais vents jusque-là après la destruction de Troie, et qui trouva sa mort par la morsure d'un serpent venimeux. Cette ville fut fondée par ses compagnons près de sa tombe, et ceux qui y restèrent sont ceux qui ne voulurent ni ne purent regagner leur patrie la Grèce.

De nos jours, elle s'appelle *Rachid* ou *Rasid,* en italien *Rosetta.* Elle est sise sur le Nil, du côté de l'Asie; ses maisons sont hautes, de construction coûteuse; beaucoup de marchandises s'y déposent, beaucoup de marchands y vivent de même, et les Vénitiens y ont leur vice-consul, appelé baile. C'est lui qui tient la maison des marchands mentionnée plus haut.

En effet, dans toutes les villes d'une certaine importance que j'ai visitées, partout les Vénitiens ont leurs hommes préposés, qui s'occupent avant tout d'écrire fréquemment à Venise pour indiquer dans quelle ville, quelle est la marchandise qui vaut,

et quelle est celle qui ne vaut pas. Cela leur permet de savoir à quoi s'en tenir, plus tôt que les autres, ainsi que d'y arriver avant les autres avec leur marchandise, l'offrir, et la vendre selon les informations reçues, en en retirant non de petits bénéfices, mais bien au contraire, des bénéfices très considérables [1].

La ville n'est pas entourée de murailles, mais elle est protégée par une petite forteresse située tout près, pour le cas où un ennemi malintentionné tenterait d'atteindre la ville par le Nil.

Il y a là une belle mosquée, avec une porte d'entrée depuis la place, une autre depuis l'eau, accessible par un escalier en pierre.

Les bains de la ville ont la réputation d'avoir de l'eau fraîche en abondance, ainsi que d'être agréables et plaisants. Lorsque l'empereur Turc Sélim eut subjugué l'Egypte, il est raconté qu'en route du Caire à Alexandrie, il s'arrêta pour s'y baigner avec les premiers de ses notables, et qu'il en fut ravi.

192 | Les habitants de la ville sont d'origine variée, comme au Caire, comme il est décrit plus haut, et ils exercent leurs métiers, ils font du commerce, ils ont beaucoup de magasins.

Pourtant, les citoyens du cru s'occupent avant tout de la cuisson du sucre, et du battage du riz, dans des maisons faites pour cela, en employant des bâtons auto-batteurs, et certains instruments préparés à cette fin. Ils revendent ensuite le riz ainsi battu, qui est venu par milliers de boisseaux de toute la région avoisinante. La ville est entourée de palmeraies comme

---

[1] inspiré de BELON, p. 98 b.

192 par une sorte de forêt; il y a abondance de fruits de toutes sortes, et le bétail petit et grand n'y manque aucunement.

Nous séjournâmes dans cette ville durant toute la journée, ce qui nous permit de nous rendre à pied dans l'un de ses faubourgs pour y trouver des loueurs d'ânes, les seuls autorisés à transporter les voyageurs à destination d'Alexandrie, et qui ont même le droit de saisir les bêtes des voyageurs si ces derniers en possèdent eux-mêmes. Nous arrivâmes à un arrangement.

De Rosette à Alexandrie

Le troisième jour du même mois, le mardi après la Toussaint, nous prîmes nos provisions, montâmes sur nos bêtes louées et, en compagnie de deux Juifs, nous sortîmes de la ville. Mais dans les faubourgs, nous fûmes arrêtés par les loueurs de nos ânes, à cause de nos Juifs. Ceux-ci, selon leur habitude de recourir à la ruse, avaient essayé de rouler les âniers au moment de payer pour la location. Les âniers ripostèrent en reprenant toutes leurs bêtes, voulant nous condamner à faire le trajet à pied.

Lorsque nous comprîmes de quoi il en retournait, et que nous vîmes que sans notre intervention, ils ne se mettraient pas d'accord, car nos renards de Juifs avaient trouvé leurs maîtres en ruse, nous nous employâmes à convaincre les Juifs de bien vouloir respecter le contrat.

Puis nous poursuivîmes notre route vers le couchant jusqu'à arriver, vers la première heure de la journée, aux rives

de la Méditerranée. Les gardant à main droite, nous les longeâmes, marchant tout droit sur Alexandrie.

Un peu plus tard, au temps du petit déjeuner, un Arabe à cheval vint nous rejoindre et demander de l'argent; derechef, les Juifs entamèrent une longue dispute. De guerre lasse, nous lui donnâmes quelques *maydines* pour repartir plus vite. A ces cas s'applique le proverbe : *homo assaltato, mezzo preso,* « un homme assailli est déjà à moitié prisonnier », ce qui signifie qu'il vaut mieux dans ces cas ne pas tarder à se rendre. Nous poursuivîmes notre chevauchée à l'orée de la mer même, entrant par endroits dans l'eau; et alors les vagues arrivaient à déferler jusque sous les ventres de nos ânes, l'eau rejaillissant sur nous.

Vers midi, nous atteignîmes l'un des bras du Nil, | qu'il nous 193 fallut franchir sur une sorte d'embarcation plate, car la largeur de ce bras était celle du fleuve *Vltava* à Prague. Pendant la traversée nous prîmes notre déjeuner en mangeant nos provisions.

A partir de là, nous nous enfonçâmes peu à peu dans l'intérieur du pays, car suivre la mer en allant vers Alexandrie aurait signifié un grand détour. Nous traversâmes de belles palmeraies, et le temps des Vêpres nous trouva en vue d'une forteresse turque surplombant la mer, dont la nombreuse garnison défend de ce côté le port d'Alexandrie.

Nous la vîmes à une distance d'un mille et demi tchèque, et poursuivîmes notre route dans une chaleur accablante, très fatigués, pour atteindre, le soir tombant, la porte d'Alexandrie. Celle-ci est toujours fermée. On ne l'ouvre que lorsque quelqu'un veut entrer dans la ville.

193 Les deux Juifs qui nous accompagnaient appelèrent le portier et le prièrent de faire venir des Juifs de leur connaissance. Après un moment d'attente, quelques-uns de ces Juifs accompagnés de quelques Turcs sortirent à notre rencontre, et demandèrent nos noms et notre provenance. Ils notèrent tout cela. Avant de nous permettre d'entrer, ils firent payer à chacun de nous un ducat par tête, tant aux Juifs qu'aux Turcs.

Entrée à Alexandrie

Puis nous longeâmes une longue rue, puis d'autres rues plus courtes, pendant un bon moment, avant d'arriver à un *fondique* chrétien appartenant au peuple franc et à ses alliés, représentés par un vice-consul français, qui y siégeait et l'administrait. Nous y mîmes pied à terre, et les Juifs et les âniers s'en allèrent chercher compagnie de leurs pairs.

Le bruit de notre arrivée courut vite par tout le *fondique,* et parvint aussi à ceux de nos compagnons de pèlerinage à Jérusalem, qui avaient quitté le Caire bien avant nous, mais qui séjournaient encore ici en attendant un bateau. Ils accoururent avec une grande joie, nous menèrent vers leurs habitations, et s'efforcèrent de nous offrir toutes les commodités possibles. Mais notre fatigue était telle, que nous ne pensions même pas à manger, et après un bref entretien, nous nous retirâmes pour nous reposer.

Le lendemain matin, quatrième jour du même mois, nous nous dépêchâmes d'aller saluer le vice-consul, sachant que son habitude

était d'aller aussitôt habillé à la Messe dans la belle et spacieuse chapelle de la maison. Le vice-consul nous reçut amicalement, il se mit à notre entière disposition, et nous promit de nous aider à trouver de la place sur un bateau du type *Caramusala,* ou tout autre, naviguant vers Malte ou la Sicile.

Puis ce jour même, | ainsi que les jours suivants, il fit chercher 194 dans le port des bateaux n'appartenant pas aux Vénitiens, mais n'en trouva point. Il nous conseilla donc de prendre langue et de nous arranger avec l'un des bateaux vénitiens, disant qu'avec eux nous arriverions chez nous avec plus de sécurité, car ils risquaient moins de la part des pirates.

Nous prîmes son conseil au sérieux, et ce même jour après le déjeuner, nous nous rendîmes au port, et dans un petit canot, nous nous dirigeâmes vers les bateaux vénitiens qui étaient à l'ancre près de la forteresse, ne pouvant pas entrer dans le port qui n'offrait pas assez de profondeur pour eux.

En ce moment-là, il y avait trois bateaux, le *Balbiana,* le *Vidaletta,* et le *Balbiana nova.*

Nous demandâmes d'abord lequel d'entre eux était le premier prêt au départ pour les pays chrétiens, et l'on nous annonça que c'était le *Balbiana* le plus grand des trois navires. C'est donc avec son patron que nous prîmes un arrangement pour notre voyage à Venise. Il nous dit que son navire partait le douze de ce mois, ce qui nous donnait encore le temps de voir librement la ville d'Alexandrie.

CHAPITRE 21

DESCRIPTION DE LA VILLE D'ALEXANDRIE

Alexandrie, appelée maintenant en turc *Scanderia,* ou *Ischenderia,* fut édifiée tout d'abord par Alexandre, roi de Macédoine, selon Josèphe en 320 avant la naissance de Jésus-Christ. En dix-sept jours, la ville fut ceinte de murailles en pierres de taille, qui suivaient la forme d'un bouclier macédonien, et qui avait un pourtour de 6000 pas. JUSTIN, *livre 2.*

C'était dans l'antiquité une grande ville dont les murailles s'étendaient sur quatre-vingts encablures; cependant, je ne pense pas que cet espace ait jamais été entièrement bâti, car les collines appelées en latin *Promontorium Alexandriae,* et qui sont assez abruptes et rocheuses, sont, du côté égyptien, incluses dans l'enceinte. D'autre part, on n'y remarque pas beaucoup de ruines ni de fossés.

C'était une ville forte, non seulement à cause de ses bons murs, mais aussi à cause de sa position sûre. Car elle a d'un côté la mer Méditerranée, de l'autre le lac Mareotis (à présent 195 nommé *Buschiara,* et au sujet duquel STRABON, *livre 17* | écrit), sur un troisième côté, elle a des déserts de sable inaccessibles s'étendant jusqu'au monastère de St. Makarius, (celui-ci est encore aujourd'hui habité par des moines grecs) et du quatrième côté, elle a le fleuve Nil et ses grands marécages.

Au cours des années passées, Alexandrie a été la première ville commerciale du monde, à cause de son port pratique et

sûr. Les marchandises les plus rares et les plus chères, tout 195 ce qui pousse aux Indes, comme je l'ai déjà dit, ont été transportés par la Mer Rouge en Egypte, à Alexandrie, et de là en Syrie, Asie, Italie, France, Espagne, Allemagne, et Afrique, etc. Et tous ces pays, je dis bien l'Asie, l'Europe et l'Afrique, ont été obligés de payer des droits de douane énormes à la ville d'Alexandrie, où les rois ont puisé des bénéfices indescriptibles. Cela donna origine à l'adage qui dit : *Aurea Alexandria, Antiochia pulchra, Nicomedia speciosa,* Alexandrie est d'or, Antioche est belle, et Nicomédie a du charme. HÉRODIEN écrit qu'au point de vue du nombre des habitants, elle n'a été surpassée que par Rome. La belle construction y prospérait. Lorsque l'empereur Octave, qui régnait au temps de la naissance de Jésus-Christ, conquit Alexandrie, il eut l'intention de la détruire pour ne pas la laisser à son ennemi Antoine. Mais lorsqu'il vit la ville, il se décida à ne pas la détruire, cela pour trois raisons : à cause de la beauté de ses édifices, parce que le corps d'Alexandre y reposait (quoiqu'il soit mort à Babylone en pays de Chaldée, c'est à Alexandrie que l'on a transporté son corps), et à cause d'Arrius, le philosophe grec, qui y avait établi son école et son domicile.

Le site où se trouve la ville est gai, mais stérile. Son sol est sablonneux et rocheux. On y importe tous les vivres et toute la nourriture. Ses beaux et amples jardins, ainsi que tout ce qui y pousse, ne sont là que grâce au bras du Nil, à son canal creusé tout exprès.

Il est à noter que dans les étendues désertes des environs, pousse une plante nommée en arabe *Harmala,* en grec *Kaly,*

qui eſt brûlée, et dont les cendres sont exportées à Venise, pour les employer dans les manufactures du verre le plus pur. Il y a dans les environs une abondance de divers herbages [1].

Alexandrie a quatre portes, l'une sur la mer, l'autre sur le Nil donnant sur l'Orient, la troisième sur le désert au couchant, et la quatrième sur le lac, au sud. C'eſt là que se tiennent les préposés aux douanes, qui prélèvent des taxes sur les marchands, et qui bouleversent toutes leurs affaires, qui fouillent tout, et qui maintes fois arrivent à mettre les gens à nu, pour que rien ne leur échappe.

Les chrétiens vivent près de la mer, et mènent le commerce, 196 | qui y arrive de partout. Sur tout ce qui eſt importé, ils paient le dixième, sur tout ce qui eſt ensuite exporté, ils repaient la même somme. Les Turcs ne paient que le vingtième. Les uns et les autres ne paient rien pour transporter quelque chose par voie terreſtre, au Caire.

A présent, la ville eſt en grande partie démolie et abîmée, comme on peut le voir, ce qui provient, disent les hiſtoriens, des ravages causés par le roi de Chypre, qui vint à assiéger et à conquérir la ville, pour tirer vengeance du Sultan, pour la défaite et la capture de Louis le Français près de Damiette. Ce roi, assiégé à son tour dans Alexandrie par le Sultan, et ne pouvant résiſter, brûla la ville et la mit à sac, et partit par mer pour Chypre [2]. Depuis, la ville a du mal à retrouver son apparence d'autrefois.

---

[1] Voir Belon, p. 97 a-b [2] il s'agit de Pierre de Lusignan, et des événements de 1365.

196 Il y a sur l'endroit le plus haut d'une colline une grande tour très haute, sur laquelle il y a toujours une sentinelle qui observe la mer, pour avertir aussitôt les Turcs des forteresses lorsqu'elle aperçoit au loin un bateau qui approche, et ainsi éviter d'être surpris par l'ennemi [1].

Il y a aussi un vieux palais qui devait être autrefois luxueux, et dont on dit que c'eſt le Palais d'Alexandre le Grand. Dans les alentours, deux colonnes, chacune faite d'un seul morceau de marbre bigarré. Toutes deux sont recouvertes de figures et de lettres diverses taillées dans la surface. L'une eſt debout, entière, l'autre eſt couchée, cassée en plusieurs morceaux. Leur hauteur eſt de 100 souliers; elles ont pour nom obélisque, car elles ne sont pas rondes de pourtour, comme des colonnes, mais carrées, larges à la base, et pointues au sommet.

Pline, *liv. 36,* ch. 9, écrit que les empereurs romains Auguſte et Claude firent transporter par mer d'ici à Rome deux colonnes similaires, d'une hauteur de 125 pieds.

La colonne de Pompée

Cependant toutes ces colonnes sont dépassées en hauteur par celle qui eſt érigée sur le tombeau de Pompée (Prince romain), qui périt près d'Alexandrie en faisant la guerre à l'Empereur Jules, dont ce dernier décrit les faits dans les *Commentaires de bello civili,* et qui eſt encore aujourd'hui, toute entière, à un mille italien derrière la ville. Elle eſt de 80 coudées de hauteur, et de

---

[1] voir Palerne, p. 30 et note 42.

15 empans de pourtour. A son sujet, Pline écrit que c'est Ptolemée Philadelphe qui l'a fait ériger à Arsinoé, en dépensant pour son transport d'abord à Thèbes, puis par le Nil plus bas, plus que ce que n'avait coûté sa taille. C'est une colonne cylindrique, lisse et douce de surface.

Nous fîmes une sortie hors de la ville, en compagnie d'un janissaire qui servait de guide, pour aller voir cette colonne, et il nous fallut payer un pourboire à la porte de la ville donnant de ce côté-là. Il nous sembla d'abord possible d'atteindre, ou même d'en dépasser la pointe, en lançant un caillou dans l'air. Mais 197 nos essais de tir en dépassèrent à peine la moitié. | Ajoutons que cette colonne repose sur un socle carré, de deux brasses de haut, et que le sommet de la colonne est coiffé d'une plaque similaire.

Au sujet de toutes ces colonnes, les Turcs racontent plusieurs fables ridicules, que je passe sous silence, par souci de brièveté.

Pharos

Le port de la ville semble décrire la forme d'une demi-roue, dans le centre de laquelle se trouve une île appelée Pharos, défense et forteresse de cette ville, fermant le port par deux chemins ou digues qui mènent des deux côtés depuis la mer vers la ville et qui ne laissent qu'un étroit passage. La navigation en ces parages est dangereuse, à cause de gros rochers, visibles ou cachés sous l'eau. Pour cette raison, Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, fit construire sur cette île de Pharos, du côté où l'on navigue d'Egypte en terre Syrienne, une tour très haute, de marbre blanc, et ordonna

d'y maintenir un grand feu toutes les nuits, comme signal et 197 avertissement pour les navigateurs qui s'approchaient du port, pour qu'ils puissent y entrer en évitant ces dangers.

Sur cette île, il y avait quatre-vingt deux petites maisons pour 72 devins (que je mentionnerai plus bas) pour que chacun d'eux puisse tranquillement étudier dans l'une d'elles, sans être dérangé par les gens; elles ont été montrées encore de son temps, nous affirme Justin philosophe et martyr, *Admon. Gentium.*

Cléopâtre, reine d'Egypte, fit rénover et embellir cette tour, au point qu'elle fut comptée parmi les sept merveilles du monde, et c'est d'après elle, que les tours des autres ports ont été appelées Pharos. Cléopâtre fit relier cette île à la ville par une grande jetée, de sept encablures de longueur, qui avançait dans la mer. De nos jours, à cause de la terre apportée par le Nil, l'île se trouve de plusieurs encablures proche de la terre ferme, et il n'y a plus de tour. Tout ce qui en reste sont quelques pierres et gravats, et on ne dirait même pas qu'autrefois l'île a été éloignée de la terre.

Les ports d'Alexandrie

Ce port est appelé le Vieux Port. Comme il est de peu de profondeur et qu'il n'est pas nettoyé, seulement les habitants de ce côté de l'Afrique y pénètrent avec leurs petites embarcations de peu de tirant. C'est de cela que provient l'erreur de ceux qui écrivent qu'il est interdit aux bateaux chrétiens d'y entrer. Il n'en est rien. Si leurs navires, par leur tirant, n'étaient pas empêchés d'y entrer, ils y vogueraient aussi bien que les autres.

Maintenant, il y a un nouveau port principal, qui se trouve à une distance de quelques encablures de la ville. Entre le port et la ville, s'étend un faubourg de masures caduques habité par les Juifs et les soldats turcs, qui doivent être là, prêts à intervenir | dans la forteresse du port en cas de nécessité. 198

Il y a un gros mur s'avançant dans la mer, par lequel on peut atteindre la forteresse située en son extrémité, elle-même protégée par une double enceinte, plusieurs bastions, avec une grosse tour en son milieu. Sa garnison y est tenue en permanence, et ses vivres, l'eau incluse sont transportés depuis la ville.

De l'autre côté, en face de la forteresse, se trouve un donjon entouré d'une enceinte, dans laquelle se tiennent aussi des gardes. C'est entre ces deux tours que chaque bateau doit passer, en entrant ou en sortant du port. Cette entrée peut être fermée par une chaîne de fer reliant la forteresse à la tour, et empêchant tout bateau de passer sans l'autorisation de la garnison.

Une passerelle de bois, fermant le port de ce côté, relie la tour à la rive, près de la douane. Cet édifice bâti en pierres, a deux étages. Il est habité par des Juifs, qui inspectent tellement à fond tous les bagages pour percevoir des droits, que dans tout l'empire turc, on ne trouverait pas de pareils.

De certaines choses, ils s'emparent souvent de force, pour d'autres, ils usent de tromperie et de ruse. C'est comme s'ils posaient des pièges pour certaines choses dont ils sont avides, et ils sont comme ce chien du proverbe qui, ne pouvant avaler tout l'os, au moins le ronge, *El cane rosega l'osso, perchè non può inglotire.*

Dans ces forteresses, les Turcs élèvent des pigeons voyageurs. Lorsqu'ils reçoivent l'annonce de l'approche d'un navire, ils sortent en bateau à sa rencontre, en transportant avec eux ces pigeons dans leurs cages. Puis, après avoir vu de près le navire et son équipage, ils lâchent un ou deux de ces pigeons avec leurs missives, pour qu'ils les portent au *sangiac* de la ville et le renseignent aussitôt. Déjà plus haut, une mention a été faite à ce sujet.

Maisons d'Alexandrie

Les maisons d'Alexandrie sont bâties à la manière de celles des Cairotes, sans toits, à cause de la chaleur intense, et de l'utilisation de ces toits plats pour y coucher la nuit, et y jouir de la fraîcheur nocturne, été comme hiver. Ils ne font pas leurs lits comme nous. Ils les font sans bois ni baldaquins. Ils tendent tout simplement une couverture ou un tapis par terre, et se couvrent par une autre couverture. Et là-dessus, et là-dessous, ils dorment aussi doucement que quelqu'un de chez nous dans le lit le mieux fait.

Ce n'est donc que normal que dans ces contrées, les Egyptiens, et parmi eux les Alexandrins, soient les meilleurs astronomes de toutes les nations. Au-dessus de leurs regards, ont défilé depuis toujours les constellations du Zodiaque, pendant qu'ils allaient se coucher, se lever, ou qu'ils restaient étendus, rêveurs. Pour eux, il est vrai que la nuit fait naître les | pensées, *la notte la madre dei pensieri.* 199

199 Les chrétiens à Alexandrie

Dans cette ville, les chrétiens jouissent d'une liberté plus grande que dans toute autre ville turque, car c'eſt sur eux que repose le plus grand commerce. Celui qui veut, peut y mener le commerce avec les pays chrétiens, à l'exception des Espagnols, à cause desquels les Turcs ont déjà perdu quelques tonnes d'or de revenus, échappés par l'autre côté des Indes, et qui continuent à gêner de plus en plus leur commerce. Chacun peut imaginer comme les Turcs l'apprécient.

Les chrétiens peuvent y exercer ouvertement leur religion, l'église latine y a ses églises, comme en ont aussi les Grecs, ou d'autres ordres orientaux. Cependant, ce sont les Jacobites et les Grecs qui tiennent l'église principale, attachée au siège du patriarche. C'eſt l'église dans laquelle depuis l'antiquité, le corps de St. Marc l'Evangéliſte a été enseveli, et qui encore aujourd'hui porte son nom. Lors du sac de la ville perpétré par le roi de Chypre, le corps fut exhumé et transporté à Venise, où les Vénitiens le gardent pieusement à l'Eglise St. Marc.

Les fondiques

Les Vénitiens, les Gênois, les Autrichiens, les Florentins et d'autres nations d'Europe ont à Alexandrie leurs consuls et leurs *bailes,* qui habitent dans leurs comptoirs, ou *fondiques,* où la marchandise de leur pays ou ville eſt gardée, et d'où elle eſt expédiée. Le meilleur comptoir, où nous étions logés, eſt celui des Français.

Au rez-de-chaussée, se trouve une série de chambres voûtées pour garder la marchandise; au premier étage, tout autour, une multitude de chambres à coucher. C'eſt en haut que se trouvent les appartements des marchands. L'édifice se dresse, carré, sur quatre étages. Nous étions un groupe nombreux, et nous mangeâmes à des prix raisonnables.

Le soir, quand le portier s'apprêtait à fermer l'unique portail de toute la maison, il se mettait à frapper avec un gourdin sur un morceau de fer pendu à l'entrée, ce qui résonnait très loin. Ceux qui se trouvaient en ville se dépêchaient alors de rentrer dans leurs habitations, car la nuit tombée, et le portail fermé, personne ne pouvait ni sortir ni entrer.

Au lieu de promenades, pendant la journée, nous visitâmes surtout les comptoirs de diverses nations, indiennes avant tout. Ceux-là sont les plus riches, on peut y voir des objets de valeur, des oiseaux curieux et des animaux vivants en abondance. En plus des comptoirs, il y a plusieurs rues pleines de magasins de vente, ce d'après quoi on peut bien voir combien cette ville a été célèbre et débordante de commerce avant que les Espagnols n'arrivassent aux Indes.

Promenades dans Alexandrie

Mais pour toutes ces promenades, | nous fûmes obligés de nous dévêtir de nos habits de pèlerins, et de nous vêtir de tuniques bleues ou rouges, et aussi de remplacer nos chapeaux par des bandes bigarrées de cotonnade enroulées autour de notre tête pour dissimuler notre qualité. Nous arrivâmes à 200

200 reconnaître en effet, que les pèlerins n'étaient pas les bienvenus, soit parce qu'ils n'apportaient pas d'affaires ni de profits, soit parce qu'on les tenait pour des espions. Il nous arriva, alors que nous sortions vers le port par la porte de la ville, de rencontrer un groupe de Turcs, dont l'un frappa l'un des nôtres, sans raison aucune, d'un coup de poing fermé dans la figure. L'homme atteint tomba à terre et perdit connaissance, car il avait été déjà éprouvé auparavant par la maladie. Mais les Turcs ne me permirent pas de le relever, ni de le ramener à lui, ils brandissaient contre moi, menaçants, des sortes de hachettes au bout d'un long manche. Il faut dire qu'en vérité, tout au long de notre voyage, nous n'avons rencontré nulle part de gens plus hostiles aux pèlerins que dans cette ville.

Une des choses que l'on montre est la chapelle construite sur l'emplacement de la prison de Sainte Catherine, édifice qui est à présent transformé en mosquée.

Une autre église chrétienne, qui a aussi été saisie, est celle de Saint Jean Baptiste, dans laquelle doit se trouver la pierre qui a servi, selon l'usage romain, à la décapitation du Saint ordonnée par le roi Hérode.

On dit qu'aucun Turc, ni aucun autre païen n'ose s'asseoir sur cette pierre, car ils seraient atteints de visions et de douleurs internes. Cette pierre est donc tenue en haute estime.

Mauvais air et eau rare

L'air d'Alexandrie est parfois malsain, quoique Caelius, *Livre 16,* chap. 3, assure qu'il a été bon. D'aucuns en rejettent la

faute sur le lac Maréotis, et sur les étendues boueuses des environs, d'où, spécialement en automne, un vent malsain et humide souffle sur la ville et la contamine. Quant à moi, je suis de l'avis de ceux qui l'expliquent par le fait des puanteurs et souffles secrets émanant des caves souterraines sous chaque maison.

Par toute la ville en effet, on trouve sous chaque maison une cave-citerne voûtée, parfois avec des colonnes et des arcs de marbre, qui communique souvent avec celles des voisins; puisque ni dans la ville, ni dans les environs, il n'y a point d'eau douce. Celle-ci pourtant doit être facile à trouver, surtout près des rivages de la mer, où d'ordinaire se tient toujours l'eau douce. Jules César dit, dans *Commentaires de Bello Alexandr.,* qu'après avoir encerclé la ville, les recherches qu'il fit pour trouver de l'eau douce, qu'il rencontra en abondance, le lui confirmèrent.

Les habitants d'Alexandrie remplissent donc ces citernes par l'eau que le bras du Nil | appelé *Caleg* [1] y mène, et lorsque 201 toutes les caves sont remplies, chacun en arrête le débit près de sa maison, la laisse décanter, et s'en sert pendant toute l'année. Mais comme l'eau y arrive boueuse, et que toute la boue se dépose au fond de la cave, c'est cela qui donne origine aux mauvaises odeurs et aux airs malsains. De plus elle se gâte vers la fin, et pue; pourtant, on ne nettoie pas les caves des boues et des immondices, avant de les remplir à nouveau. L'eau nouvelle se contamine du fait de l'eau gâtée, transporte la

[1] khalig, canal.

201 contagion dans le sang des hommes, qui, pour cette cause, souffrent principalement de fièvres brûlantes, qui frappent surtout ceux qui ne savent pas s'abstenir de manger des fruits crus, qui y poussent fins et frais.

Aliments et produits divers

On y trouve en abondance toutes les choses à manger. Il y a beaucoup d'excellents poissons de mer, du lac et du Nil, des oiseaux sauvages et domestiques, du gibier, des gazelles et d'autres bêtes qu'on voit en vente dans certaines rues et places, par monceaux.

Il y a de grandes provisions de fruits, de céréales et d'autres choses à cuire, qu'on transporte d'ici en Turquie, surtout à Constantinople. Il est par contre strictement interdit d'en vendre et d'en transporter pour des pays chrétiens. Les tissus de lin d'Alexandrie qu'on y fabriquait autrefois, ont gardé encore leur renommée dans le proverbe : *Ha chiera bionda, come lino d'Alexandria.*

Quoique le vin soit importé de Chypre, d'Italie, de Candie et d'Hispanie, nous en trouvâmes à peine, et très cher. Pendant l'antiquité, la ville brillait par ses arts et ses lettres célèbres.

Histoire d'Alexandrie

Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, y fit bâtir d'excellentes écoles, et dédia d'importants fonds pour y maintenir des hommes doctes, faisant ainsi de l'Alexandrie de son temps, le centre reconnu du

savoir. ATHÉNÉE, *liv. 4,* ch. 24. STRABON, *liv. 14.* AMMIEN MARCELLIN, *liv. 22.*

Le même roi y assembla aussi une grande bibliothèque, dont l'énorme nombre de livres fut estimé par Vitruve à sept fois cent mille exemplaires variés; ZONARAS, *tom. 1,* l'évalue à deux cent mille, AULU GELLE., *liv. 6,* ch. 17 à soixante-dix mille.

Quel que soit le cas, aujourd'hui, alors que l'imprimerie a été créée et que l'on peut posséder un grand nombre de livres, chacun de ces chiffres cités nous semble trop grand, presque impossible, car à l'époque, les livres étaient écrits à la main, sur du parchemin ou de la peau de chèvre, ce qui ne fait qu'augmenter notre admiration. Par surcroît, ce roi obtint de la part d'Eléazar, grand prêtre juif, qu'il envoie soixante-douze hommes, connaisseurs de la Loi et des langues, | pour qu'ils viennent à 202 Alexandrie, dans la bibliothèque royale, traduire en grec à partir de l'hébreu l'Ancien Testament. Pour ce service, Philadelphe envoya à Jérusalem une table d'or pur, richement ornée d'émeraudes et de pierreries, qui était destinée au Temple, ainsi que deux vases et trente tasses faits en bon or massif. Il donna également aux soixante-douze traducteurs de magnifiques présents.

En attendant, le roi avait fait écrire la Bible en soixante-douze exemplaires sur parchemin et en lettres d'or. Or chacun des soixante-douze interprètes traduisit la Bible séparément, et leurs interprétations coïncidèrent comme si elles avaient été faites par un même homme. Mais ils avaient travaillé isolés les uns des autres pendant tout ce temps, sans avoir la possibilité de communiquer entre eux ni peu ni prou. Tout cela,

202 selon le témoignage des historiens, coûta au roi deux tonnes d'or : JOSÈPHE, 12, *livre des Antiquités*.

L'Ancien Testament ne fut toutefois pas le seul livre prouvant la générosité de ce roi. On peut lire à son sujet qu'il a donné pour certains livres des centaines et mêmes des milliers. Par exemple, il n'hésite pas à donner pour un seul exemplaire des tragédies de Sophocle, d'Euripide ou d'Eschyle quinze mille talents d'argent, ce qui ferait neuf mille couronnes. Galien et d'autres en donnent témoignage.

En l'an 45 avant la naissance de Jésus-Christ, pendant cette guerre que Jules César mena contre le jeune roi d'Egypte Ptolémée, il arriva que plusieurs navires royaux fussent incendiés dans le port et que le feu se propageât au quartier de la ville où se trouvait la maison dans laquelle on conservait tous ces livres. Le feu dévora tout. Alors périrent les œuvres de moult auteurs et écrivains que le monde ne reverra plus jamais. Pourtant, maint amateur sacrifierait volontiers quelques milliers pour en racheter si cela était possible.

Les lettres n'y connurent aucun déclin pendant le règne chrétien. EUSÈBE, *second livre de l'Hist. Ecc.*, rapporte que l'évangéliste du Seigneur, Saint Marc, y vécut et y prêcha pendant plusieurs années et que le siège du Patriarcat y fut établi et maintenu pour les Grecs jusqu'à nos jours. Pendant l'année de grâce 329 après la naissance du Fils de Dieu, St. Athanase fut promu chef et évêque de l'église et de l'Ecole d'Alexandrie. C'est lui qui s'opposa puissamment aux hérétiques Aryens, et qui écrivit le beau *Symbolum* ou *Credo* de la Sainte Trinité, qui est utilisé

et que l'on chante dans les églises chrétiennes jusqu'à nos jours en l'appelant *Symbolum Athanasii*. Beaucoup d'hommes saints, tels Origène, Didyme, | Théophile et autres martyrs et grands 203 fidèles, sont originaires de cette ville ou y vécurent. Sous les empereurs Julien, Jovien et Arcadius, comme l'histoire ecclésiastique nous l'apprend, Alexandrie était même le siège des conciles.

Depuis toujours, le peuple de cette ville a été et est encore très facétieux. Il est fort enclin aux jeux, aux rires, aux plaisanteries et à la moquerie. A maintes reprises, cela lui coûta très cher, quand il ne savait pas limiter ses plaisanteries à ses pairs et les dirigeait même contre les seigneurs, voire l'empereur. C'est ainsi par exemple que l'empereur romain Heliogabale, appelé aussi Antonius Caracalla, se vit devenir la cible de chansons moqueuses et d'histoires vraies ou diffamantes que l'on chantait et racontait librement à son sujet. A l'apprendre, l'empereur, partit tout exprès pour Alexandrie, puis, avec une amabilité apparente, il invita la jeunesse alexandrine à s'assembler sur une place de la ville, pour choisir les meilleurs d'entre eux pour sa garde du corps, selon ce qu'il fit annoncer. Cette position était grandement convoitée à l'époque, car de ces rangs, on recrutait souvent pour de hautes fonctions, y inclus l'empereur. Or plusieurs milliers s'assemblèrent, vêtus comme pour un concours d'élégance. L'armée de l'empereur les encercla alors, et sur son ordre les exécuta tous séance tenante, et puis les enterra.

Ainsi les Alexandrins souffrirent un grand chagrin, pour cause de leurs moqueries. Ceci est rapporté par HÉRODIEN, *livre 4*.

D'après Suétone, le physique et l'avarice de Vespasien furent aussi pour les Alexandrins dans leurs pièces de théâtre un objet de risée. Ils gagnèrent ainsi leur réputation de moqueurs et de hâbleurs. *Alexandrini derisores et dicaces.*

Suidas décrit une coutume d'Alexandrie, qui consiste à faire circuler, certains jours, des charrettes avec chanteurs et discurs autorisés, qui passent par toute la ville et qui s'arrêtent aux endroits de leur choix, pour y chanter et raconter tout ce qu'ils savent sur le compte d'un chacun. Ils rendent ainsi public tout ce qui a été fait, fût-ce le pire. Et pour cette occasion, ils furètent partout pour trouver les faits les plus scandaleux.

255

Chapitre 26 [1]

Le voyage de retour d'Alexandrie à Venise.

Le 11 novembre, mercredi de la Saint Martin, le patron du bateau Balbiana nous prévint de faire porter nos affaires à bord

[1] Les chapitres 22 à 25 n'ont pas de relation avec le récit de voyage de Harant. Le chapitre 22 apporte sur sept pages et demie (de la page 204 à la page 211) un Aperçu Général de l'Histoire et de la Géographie de l'Egypte, le chapitre 23 (pages 211 à 237) parle des Pérégrinations des Musulmans à la Mecque et à Médine, le chapitre 24 (pages 237 à 249) parle de la Religion des Egyptiens, de celle de leurs voisins Arabes et de celle des Turcs, enfin le chapitre 25 (pages 249 à 255) est dédié à la Description succincte du pays Maure ou Abyssin. La relation de voyage reprend au chapitre 26, page 255.

pour nous y installer assez tôt et profiter encore de la lumière du jour. Nous avons donc fait nos provisions d'eau à boire en barrique et de nourriture, spécialement de chair de gazelles, animaux que j'ai mentionnés plus haut, et que nous avons achetées vivantes, que nous avons tuées, dépouillées, dépecées, salées et mises en seille nous-mêmes.

Les Turcs et les Juifs, chacun de leur côté, bien entendu, nous ont fait payer au port des droits de douane pour toutes ces choses, y inclus quelques perroquets et chats de mer (guenons).

Ayant pris congé de Monsieur le Consul et payé toutes nos redevances, nous nous dépêchâmes donc de gagner le bateau, la joie au cœur, car c'était le début de notre voyage de retour vers notre patrie bien-aimée. Nous y arrivâmes dans une petite embarcation vers le temps des Vêpres.

Le capitaine nous montra nos couchettes situées dans une pauvre cabine près du gouvernail, où logent habituellement les marins malades, et qui nous déplut sérieusement. Mais nous n'avions guère d'autre choix. A l'aller, nous avions vu les soldats transportés en Terre Sainte, et maintenant, il nous fallait accepter une place plus étroite que la leur. C'est tout dire !

| Peu de temps après, nous vîmes aborder une barque avec quelques Turcs, que le patron vint accueillir révérencieusement. Ceux-ci se mirent à faire l'inspection de toutes les choses sur tous les ponts, pour voir s'il n'y avait rien d'interdit à l'exportation. On appelle cette patrouille d'employés spéciaux de la douane, la « circa ». Lorsqu'ils eurent bien fouiné partout, ils vinrent s'attabler pour bien se remplir le gosier de toutes les 256

256 sucreries et du vin en cruchon que le patron, selon une coutume bien établie, avait fait servir à leur intention.

Puis, ayant jugé convenable le temps écoulé, ils prirent congé du patron, lui souhaitant bonne chance, et s'en allèrent vers d'autres bateaux à fouiller.

Il y avait d'autres navires en rade qui, comme le nôtre, étaient pressés d'appareiller. Car il est une habitude que l'on observe à Alexandrie, qui veut que les bateaux en partance réussissent à quitter le port avant le 15 novembre; en cas contraire, il leur faut passer tout l'hiver dans le port, et attendre pour partir le printemps de l'année suivante. Cela probablement à cause des tempêtes en mer, qui entraînent des pertes de biens et de vies, et qui, à partir de cette date, sont certaines.

Le douze, le jeudi après la Saint Martin, l'attente d'un bon vent étant vaine, le patron se vit obligé de louer une douzaine de barques à rames pour remorquer le bateau en haute mer. A peine les rameurs l'avaient-ils laborieusement sorti du port au bout de leurs filins, qu'un léger vent se leva, suffisant pour que le patron ordonnât de tendre les voiles et appareiller. C'était vers une heure de l'après-midi. En trois heures de temps nous perdîmes de vue Alexandrie, tous en bonne santé, laissant l'Egypte derrière nous ...

[Fin de la partie égyptienne du voyage de Christophe Harant.]

INDEX

INDEX DES NOMS DE PLANTES *

Ail
— 185

Aloès
— 183

Amandes amères
— huile d'--- : 94
— 56

Arbres de paradis
— à Damiette : 45

Bananier
— 52; 53

Baume
— le jardin des baumiers à Matarieh : 87; description : 88; origine : 88; culture et bénéfices : 91-92.
— utilisé en médecine : 93
— offert comme présent : 92
— vrai, faux, mélangé : 94
— employé par les Egyptiens : 183
— 79

Bellan (ballah)
— fruit du dattier à l'état frais : 50

Blé
— turc : 49

Canne à sucre
— à Damiette : 45
— entre Damiette et le Caire : 49

Cassis
— 45

Cèdre
— résine de --- : 183

Citronnier
— à Gaza : 22
— à Damiette : 45

Dattes
— récolte des --- mûres : 52
— eau de vie de --- : 112
— 64

* Les renvois de l'index sont faits en fonction des pages de notre édition, placées dans ce livre entre [ ]. Ces index ont été élaborés par Mme. M. Desdames.

Fayots
— 141

Fèves
— décoction de --- : 94
— crues : 111
— 140; 200

Figues
— à Damiette : 45

Figuiers (figue)
— à Gaza : 22; 53
— à Matarieh : 85
— 131

Grappes de raisin
— importées de Damas par voie d'eau : 71

Grenadiers
— à Gaza : 22
— à Damiette : 45

Haricots
— 141

Harmala — Kaly
— 267

Limes
— à Damiette : 45

Limons
— 86

Myrrhe
— 183; 199

Noix de l'Inde
— 86-87

Oignons
— 29

Olives
— à Damiette : 45

Oliviers
— à Gaza : 22

Oranges
— à Damiette : 45; 86

Orge
— champ d'--- mûr : 49

Palmiers
— à Gaza : 22
— à Damiette : 45
— description du --- : 49-50
— fruit appelé Dachel, Machla, Nachal : 49
— utilité : 51
— 52; 64

Petits pois
— à El Thor : 140
— 200

Poires
— importées de Damas par voie d'eau : 71

Pommes
— importées de Damas par voie d'eau : 71

Prunes
— importées de Damas par voie d'eau : 71

Riz
— à Damiette : 45
— 200

Salade
— 140; 200

Sycomorus, Giumez
— appelé arbre de la Vierge à Matarieh : 85-86

Tamar
— fruit du palmier sec : 50

INDEX DES NOMS D'ANIMAUX

Aigles
— millier d'--- le long de ce chemin de Suez : 164

Anes
— pour départ de Gaza : 24
— traversée à dos d'--- : 63
— marché d'--- : 201
— 60; 74; 77; 79; 95; 215-216; 221

Araignées
— 255

Aspic venimeux
— 254

Asticots
— dans la chair pourrissante : 250

Autruches
— vitesse : 164
— description : 167-169
— cervelle d--- d'une rare délicatesse : 168

Bélier
— 200

Bœufs
— 81; 84

Buffle
— 200

Chameaux
— pour le voyage au Mont Sinaï: 73
— 300 --- chargés de blé: 99
— de Mahomet: 119
— à dos de ---: 134; 206
— caravane de ---: 161
— caravane de 50 ---: 162
— puanteur des charognes de ---: 163
— marché de ---: 201
— 99; 102; 103; 104; 107; 130; 160; 164; 170; 200

Chevaux
— arabes: 62; 64
— richement harnachés: 78
— marché de ---: 201
— blanc: 221
— 77; 112; 159

Chien
— 95; 115

Crocodiles
— dans le Nil: 246-252

Dauphins
— 251

Dragons
— élevés par le gardiens du Consul du Caire: 70
— 71; 105

Dromadaire
— de course: 144; 145; 146
— 143

Gazelli — Orix — Gazelles
— à Alexandrie: 278
— 106; 119

Girafe
— 217

Grenouilles
— 255

Guenons
— élevées par le gardien du Consul du Caire: 70; 71

Hippopotame
— dans le Nil: 253-254

Ichneumon
— 250; 254-255

Lézards
— 105; 255

Mouches
— 64; 205

Moustiques
— 205

Moutons
— 200

Mûles
— 77

Mulets
— marché de ---: 201
— 221

Pigeons
— voyageurs: 34; 35; 273
— 211

Poissons
— en abondance à Damiette: 45
— cuits ou frits: 47; 140
— séchés de la Mer Rouge: 112
— sec: 114; 140
— séchés au soleil: 140
— demi-crus ou entièrement crus: 238
— 39; 131; 200

Poulets
— rôtis: 39; 256
— cuits: 39
— 20; 200; 211

Oiseau du Paradis
— près de Rosette: 259

Onocrotalus (oiseau)
— dans les parages du Caire: 58

Sauterelles
— sur l'eau au Monastère de Ste. Catherine: 131
— ravagent le jardin au Monastère de Ste. Catherine: 140

Scorpions
— 155

Serpents
— morsure d'un --- venimeux: 260
— 105; 116-117; 155; 254-255

Singes
— élevés par le gardien du Consul du Caire: 70-71
— attachés par des chaînes: 94
— grands appelés Braccons: 94
— portent des muselières: 94-95

Souris
— 255

Stincus
— 251

Trochile
— petit oiseau: 250

INDEX DES NOMS D'HOMMES ET DE FONCTIONS

Alexandre le Grand
— 23; 267

Allemands
— 79

Arabes
— attaqué par les --- : 18; 19
— habitent à Gaza : 22
— médecins --- : 57
— frictions existent entre --- et moines des Monastères du Mt. Sinaï : 68
— femme d'--- : 93
— guide --- : 109
— du Sinaï : 110
— tension entre --- et pèlerins : 114
— confisquent les chameaux : 138
— vivent dans des grottes ou sous des abris (au Monastère de Ste. Catherine) : 140
— serviteurs au pair du Monastère de Ste. Catherine : 141
— campement --- : 169
— 94; 98; 107; 108; 115; 139; 142; 145; 146; 152; 155; 159; 162

Archevêque
— du Mont Sinaï : 72

Arrius
— 267

Auguste (Empereur)
— 269

Baudoin
— forteresse construite par --- : 22

Cady
— 196

Capi
— chefs des arabes : 110
— 115; 133; 138; 146; 150

Chameliers
— difficultés avec les --- : 137

Chrétien(s)
— à Gaza : 25
— marchands : 37; 239
— n'a pas le droit de construire ni agrandir sans payement ni permission préalable : 84
— croyance : 84
— pauvres --- du royaume de l'Empereur Turc : 151
— peuvent exercer ouvertement leur religion : 274
— 67; 196; 268

Cléopâtre
— 271

Consul de France
— au Caire : 64; 65
— sa maison; ses serviteurs; ses vêtements; --- parle l'Italien : 65
— aide pour le voyage au Mt. Sinaï : 69
— a seul la permission de boire du vin : 71
— visite au --- : 73
— serviteurs du --- : 73
— guide du --- : 79
— visite d'adieu au --- : 97
— d'Alexandrie : 283
— 37; 38; 72; 83; 98; 170; 222

De Cernin
— 63; 68; 77; 95; 146; 149; 160; 164

Devins
— 271

Eglise
— de St. Jean Baptiste : 276; 282

Egyptiens
— aides du patron du bateau : 47
— leur langue différente de la langue turque : 48

— soldats : 256
— 183

Empereur
— Claude : 269

Esclaves
— marché aux --- : 202

François (Ier), roi
— 193

Grec
— ce --- de Gaza : 18; 22
— notre hébergeur : 20; 21
— notre ami --- en charge de l'auberge : 24
— 274

Hamirag (amir al-hagg)
— 93

Hérode, roi
— 84

Hérodote
— 48

Janissaires
— désigné par le Consul : 82
— respecté dans tous les pays turcs : 82
— à cheval : 97; à pied : 97

— visite d'un --- : 183
— Français : 203; 204
— 37; 94; 200

Juifs
— habitent à Gaza : 22; 60; 61
— éviter conversation avec --- (au Caire) : 66
— possèdent magasins : 66; 67
— interdiction pour les --- de parler arabe et turc (à Constantinople) : 67; 68
— déguisés en Chrétiens : 117
— défenseurs des --- : 258
— inspectent les bagages : 272
— 118; 204; 256; 262; 282

Lambert
— 39; 40; 46; 47

Laurent de Médicis
— 217

Mahomet
— prophète : 71
— le Seryph de la Mecque descend de --- : 92
— tombeau de --- à Médine : 92
— chameau de --- : 119
— 121

Mamelouks
— 81

Marchands
— turcs : 19
— arabes : 19
— chrétiens : 37

Maure(s)
— teint : 47; 48
— autorisation du Caire pour utiliser les services de notre --- : 138
— contrées --- : 238; 244
— 99; 106-108; 111; 112; 138; 145-146; 148; 150; 152-155; 157-158; 162; 169; 170; 251

Moines
— Caloyers : 111

Moïse
— sources de --- : 103
— mares appelées 12 puits de --- : 103
— citernes de --- : 121
— canne de --- : 130
— puits de --- : 158
— 120; 130

Pacha du Caire
— interdiction du --- de boire du vin : 71
— passage du --- : 95-97
— campement du --- : 98

— règne au nom de l'Empereur Turc : 206
— cour du --- : 222
— 72; 73; 80; 91; 93

Païen(s)
— habitaient à Gaza : 25; 28
— au Hammam : 172
— 162; 226

Patriarche Grec
— habite le Caire : 69
— 109; 225

Perses
— 23

Philistins
— 22; 24

Prêtres
— dans un enterrement : 182

Prophète Elie
— 118

Ptolémée Philadelphe
— 270; 278

Sainte Catherine
— légende de --- : 125

Saint Damien
— 99

Saint Jérôme
— 23

Saint Louis le Français
— 44; 268

Saint Marc l'Evangéliste
— enseveli à Alexandrie : 274

Samson
— 22

Sangiac(s)
— de Gaza : 17; 22
— de Damiette : 34
— appui du --- : 43
— du Pacha : 206
— 273

Seryph
— de la Mecque n'est pas soumis aux Turcs : 92
— descend de Mahomet : 92

Soliman (Empereur)
— 81

Spahis
— 4000 --- de cavalerie : 206

Sultan
— d'Egypte : 44, 217
— jardin du --- Turc : 79
— 268

Sylvanus
— 23

Turcs (Turques)
— bateau qui appartenait à un --- : 19
— costumes et langue des pays sous les --- : 20
— habitent à Gaza : 22
— marins --- : 25; 27
— soldats --- : 34
— douane : 35
— manque de respect : 36
— appelant les --- au secours : 41; 60; 61; 67; 72
— officiers : 73; 171
— assis les jambes croisées : 74; 78; 81
— pratiques équestres et guerrières : 82
— vexations des --- : 82
— Empereur des --- : 92
— femme de --- : 93
— cavaliers : 96
— le Maure --- : 98
— tiennent Moïse pour un grand prophète : 121
— au Hammam : 172
— leurs femmes sont généralement cloîtrées : 177
— contrôle : 200
— administration : 206
— hautains et arrogants : 208
— forains --- : 216
— forteresse --- : 263
— racontent plusieurs fables : 270
— élèvent des pigeons voyageurs : 273
— 93; 96; 120; 130; 142; 159; 162; 176; 193; 194; 225; 268; 276

Vice-Consul de France
— à Damiette : 35
— maison du --- : 36
— prîmes congé du --- : 47
— à Alexandrie : 264
— 38

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

Abessus
— ville : 59

Alexandrie
— il pleut souvent à --- : 48
— porte d'--- : 263; 268
— entrée à --- : 264
— vice-consul français : 264
— ville ceinte de murailles : 266

— pas beaucoup de ruines ni de fossés à --- : 266
— droits de douane : 267; 268
— sol sablonneux et rocheux : 267
— vieux palais d'--- : 269
— commerce : 268
— colonnes : 269-270
— Vieux-Port : 271
— forteresse : 271
— maisons : 273
— chrétiens à --- : 274
— fondiques : 274
— rues pleines de magasins : 275
— promenade : 275
— air parfois malsain : 276-277
— eau rare : 276-277
— caves : 277
— aliments et produits divers : 278
— histoire d'--- : 278-282
— bibliothèque : 279
— 33; 171; 255; 262

Arabie déserte
— 22

Arabie heureuse
— 91; 92

Arafat
— collines : 92

Asie
— 22

Aza
— nom juif de Gaza : 22

Baramon
— ville située du côté de Gharbie : 59

Barzoguer
— bras du Nil : 59

Boulaq (Bulako)
— port et ville près du Caire : 42; 59
— route de --- : 222; 223
— 255

Bulgaita
— ville : 59

Caire
— de Gaza au --- : 18
— Pyramides : 58
— populace du --- échappe au contrôle des autorités : 71
— son château : 77-78; 80-81; 130; 183; 223
— aqueduc : 81
— conquête du --- par l'Empereur Soliman : 81
— arrivée au --- : 169
— retour du --- : 170
— hammam : 172-173
— enterrement : 182

— promenades dans la ville : 195
— maladies des yeux : 204
— pluies trop rares : 204
— revenus : 206
— maisons : 224
— population : 225
— habitants : 227
— Vieux-Caire : 228
— fête de l'inondation : 236
— 43; 44; 61; 222; 223

Callebo
— ville à mi-chemin entre Damiette et le Caire : 59

Canope
— 260

Caracanya
— ville : 59

Cataracte
— 239
— 2e cataracte : 240

Charguye
— bras du Nil de --- : 33

Cherbni
— ville située du côté de Garbie : 59

Constantia
— aucun reste de --- : 25
— devenue --- sous l'Empereur Constantin : 25

Damiette
— par mer à --- : 19
— tours de --- : 27
— beaucoup de bateaux au large de --- : 30
— navigation jusqu'à --- : 31
— ville ancienne : 43
— ceinte d'un double mur de briques : 44
— assiégée par l'armée de St. Louis : 44
— portes : 44
— troupes : 44
— il pleut souvent à --- : 48
— 33; 34; 35

Delta
— île appelée --- : 257; 258

Elim
— ville : il y avait 12 puits et soixante-dix palmiers : 104

Ermitage des Quarante Martyrs
— ruines : 123
— moines exterminés par les païens : 123
— retour : 130

Foua
— 257

Gamalia
— 195

Gamea' Touloun
— 223

« Garbie »
— bras du Nil de --- : 33

Gaza
— arrivée à --- : 17
— comment aller de --- au Caire : 18
— port égyptien : 19
— pas de vin : 20
— description de --- : 21
— ses habitants : 22
— s'y fait le ravitaillement des caravanes : 22
— appelée Gazera ou Gazara : 22
— ruines du palais : 23
— départ de --- : 24; 25

Gemelhaza (Gamea' el-Azhar)
— 195-196

Hébron
— 22

Kanelhalily (Khan al-Khalili)
— 199; 202

Khalig
— 74; 215

Lac Maréotis — Buschiara
— 266; 277

Majoma ou Majonia
— proche du port de Gaza devenue Constantia : 25

Massun
— ville : 59

Matharia — al Mathrieh (Matarieh)
— jardin du Sultan turc : 79
— le jardin de --- : 81; 86
— limite du Caire en venant du désert : 83
— vestiges de la Fuite en Egypte : 83
— sources : 84
— arbre de la Vierge : 85-86
— direction de --- : 98

Mecque (la)
— le seryph de la --- : 92
— 92; 119; 169

Médine
— tombeau de Mahomet à --- : 92

Menie Canibri
— ville à mi-chemin entre Damiette et le Caire : 59

Mer Rouge
— son fort : 160
— arsenal de la --- près du Nil au Caire : 206
— 102; 103; 155; 157

Michias
— 231-232

Moines
— et arabes : 139; 140

Monastère de Sainte Catherine au Sinaï
— ses moines (Caloyers) : 111; 115; 116; 117; 119
— cellules : 111; 113
— chapelle de la Vierge : 116
— relique de Ste. Catherine : 116
— 108; 109

Monastère de St. Macaire
— 257; 266

Mont Oreb
— aumônes au monastère du --- : 98
— ses escaliers : 115; 116
— 72; 112; 118; 123; 132; 133-134

Mont Ste. Catherine
— ascension : 123
— chapelle du sommet : 123
— légende de Ste. Catherine : 123
— panorama du sommet : 128
— source : 129
— descente : 129
— reliques : 135
— caloyers : 137; 138; 140; 141
— description : 139-140
— fromage : 160
— prison : 276

Mont Sinaï
— chapelle de la Vierge : 116
— pèlerinage du --- : 117
— sommet : 119
— chapelle chrétienne bâtie en pierre : 119; 120
— mosquée turque : 119
— citerne de Moïse : 121
— 61; 68; 105; 113; 118; 122; 123

Nanstre (Bab el-Nasr)
— 195; 223

Nil
— bras : 31; 33; 263; 267
— unique fleuve de toute l'Egypte : 31
— teinte de sa couleur trouble l'eau de la mer : 33
— eau : 33; 44; 56; 170; 183; 194; 205
— crue : 74

— baie : 100
— bateau : 206
— crue : 161; 241-246
— terre apportée par le --- : 271
— animaux : 246; 251; 252; 253; 254
— sources : 237-239
— cataracte : 239
— 46; 49; 232; 236

Pelusium
— 43

Pharos
— 270-271

Pharson
— 257

Pyramides
— construction : 185
— description : 186-190
— 183; 184; 195

Rascalis
— ville sans remparts : 59

Rosette — Rashid
— la ville n'est pas entourée de murailles : 261
— fondique : 261
— mosquée : 261
— bains de la ville : 261
— habitants : 261
— 222; 255; 259; 262

Serou
— ville sans remparts : 59

Sinaï
— le voyage : 68

Spayty
— ville : 59

Subrak
— ville : 59

Suez — Arsinoé
— son fort : 101
— situation : 160
— maisons : 160
— puits : 161
— port : 101; 161
— forteresse : 101; 161
— de --- au Caire : 161-163
— 99; 270

Syène (Assouan)
— 240

Tavilla
— ville située du côté de Chargie : 59

Thèbes
— ville au sud du Caire : 48; 246

Thor — El Thor — Tur
— situation : 123
— port : 129
— 122; 140

Tyr
— 123

Zaccara (Saqqarah)
— à 2 milles et ½ du Caire : 192

Zuaila
— 195; 223

INDEX GÉNÉRAL

Air
— mauvais à Alexandrie : 276-277
— 163

Ambre
— 199

Aniers
— utilisés pour traverser la mare : 63

Antiquité
— aucune --- à Gaza : 23

Aqueduc du Caire
— 81

Arcs
— 146

Argent
— pour peu d'--- beaucoup de nourriture : 47
— reliures en --- : 195
— ciselé : 221
— 199; 228

Arquebuse
— 55; 96

Auberge
— 17

Bagues
— 194

Bain public
— 178

Bandits
— 55; 258

Barbier
— 21

Bateaux
— Caramusala : 19; 265
— Silvestra : 18
— appelés « Dzierma » : 32
— aussi bas que sur le Nil : 32; 34; 54; 55
— chrétiens : 68; 101; 271
— vénitiens : 265
— germe : 256
— 31

Bazars
— 199

Biscuits
— 20; 29; 47; 98; 109; 152

Bracelets
— 178; 194; 228

Brigands
— 54

Briques
— cuites au soleil : 45

Brocards
— 199; 203

Caravane
— au hasard d'une --- : 18
— de 20 et 30.000 personnes : 92
— 2 milles italiens : 99
— avançait lentement : 99
— avançait trop lentement : 101
— 168

Caramusala
— 19; 25; 26; 46; 265

Caves
— souterraines sous chaque maison à Alexandrie : 277

Cercueil
— de pierre : 183
— 182

Chaleur
— insupportable : 20
— souffrant de la --- : 24
— torride : 100
— la plus grande épreuve fut la --- : 102
— fatigués par la --- : 111
— écrasante : 207
— 55; 79

Chansons
— mondaines, pieuses : 39

Chapelets
— 36

Circoncision
— 218; 222

Colliers
— 178; 194; 228

Colonnes (obélisques)
— faites d'un seul morceau de marbre : 269
— de Pompée : 269

Contacts
— commerciaux : 36

Contrat
— de transport jusqu'au Caire : 138

Coran
— 121

Coraux
— 80

Couronnes
— 185

Coutelas
— turcs : 146

Cristaux
— de roche : 80

Croix
— 36

Cruches
— pour décanter l'eau : 56

Cuffaz (qaffas)
— 51

Douane
— turque : 35
— droits de --- : 61; 267; 283

Ducats
— un cadeau de cent et cinquante mille --- : 92
— 3 ou 4 --- chacun : 97
— 10 --- de revenu journalier fixé : 196
— 1 --- par tête : 264
— 98

Eau
— puante : 28; 106
— du Nil, grasse et trouble : 46; 47; 58
— effet laxatif : 56
— bonne : 57
— l'eau du Château du Caire est bien de l'--- du Nil : 81
— provision d'--- : 100
— des 12 puits de Moïse, noire et puant le purin : 104
— point d'eau : 116
— fraîche : 117
— puanteur écœurante : 131; 152
— salée : 153; 155
— saumâtre et puante : 156; 157
— mur d'--- : 244
— cours d'--- : 250

— transportée dans des peaux de chèvres : 261
— rare à Alexandrie : 276-277
— 20; 160

Eau de vie
— 152

Ebène : 80

Ecuelle
— en bois : 111

Embarcations
— beaucoup d'--- differentes : 31
— 31

Emeraudes
— 279

Empans
— dalle de pierre de 2 --- : 84
— 15 --- de pourtour : 270
— 52; 53

Encablures
— jetée de 7 --- : 271
— 246; 266

Enterrement
— 182

Escalier
— cinq cents marches : 81

Eunuques
— 178

Faubourgs
— du Caire : 223

Femmes
— cloîtrées : 177
— mœurs des dames célèbres et riches : 178
— voilées : 182
— montent à califourchon : 221
— leurs habits : 228-231
— 62; 93-94; 181

Fièvre
— 278

Fondique
— à Rosette : 260
— à Alexandrie : 274
— 38; 199

Forteresse
— 272; 273

Fortin
— à 100 milles de Damiette : 35

Foule
— densité de la --- : 95

Fourneaux
— spéciaux pour couver les œufs : 24
— ambulants : 212

Fromage
— mauvais --- : 114
— 98; 112; 113; 130; 160; 161; 169; 256

Galères
— de Constantinople : 161

Germe
— bateau : 48
— sur le Khalig : 74

Gourde
— en peau de chèvre : 124

Grappe
— 49; 54

Guetteurs
— du fortin, près du port de Damiette : 34

Guide
— de caravane : 97
— Maure : 107

Hammam
— ouverts à tout le monde : 178
— il y en a plusieurs centaines au Caire : 181
— à Rosette : 261
— 93; 172-173

Interprète
— juif : 79

Jade
— 80

Jardins
— beaucoup à Gaza : 22
— zone des --- : 24

Javelot
— 164

Kancala (magasins)
— 199

Khalig
— 277

Lances
— arabes : 146

Langues
— turque, arabe, maure : 48
— italienne, française : 82

Lits
— 273

Livres
— 3 ou 4 --- de baume : 92
— queues de moutons pouvaient peser 25 à 30 --- : 200

Magasins
— chrétiens : 38

Maisons
— du Caire : 69
— du Vice-Consul : 36

Maladie
— des yeux : 204

Marchands
— quartier des --- : 195
— d'alimentation dans les rues : 207

Marché
— de chameaux : 201
— de chevaux : 201
— de mulets : 201

Masseur
— 173; 174; 175-176; 177

Maydines
— pour un --- le consul achetait 64 limes fraîches et un tas de figues et de dattes : 71
— quelques monnaies de --- : 147
— location d'un chameau pour une nuit : 162
— au Hammam : deux --- par personne : 182
— 31; 63; 262

Momies
— 183; 192-193; 194

Monarques
— chrétiens : 38

Monastère
— de Sainte Catherine : 72

Mosaïques
— 80

Nacre
— 80

Nattes
— contre la chaleur du soleil : 48

Objets
— en terre cuite, en bois, en pierre : 61

Œufs
— l'autruche pond une douzaine d'--- : 167
— fourneaux spéciaux pour couver les --- : 211
— 20; 42; 47

Oignons
— 185

Ongles
— peints : 193
— 194

Or
— veau d'--- : 121
— colliers en --- : 194
— reliures en --- : 195
— 2 tonnes d'--- : 279
— 88; 199; 228

Pain
— blanc de blé : 71; 98

— galette de --- noir : 111
— miettes de --- : 141
— bédouin : 153
— cru noir : 157
— mieux cuit : 161
— 20; 47; 112; 113; 119; 130; 160; 169; 212; 256

Palefreniers
— du pacha du Caire : 97

Papier
— de feuilles de palmier : 131

Perles
— 199; 228

Pêche
— façon de pêcher à Damiette : 45

Peste
— due à l'humidité : 44
— 226-227; 235

Piastre
— 20

Pierres
— pas de --- à Damiette : 45
— de couleur : 80
— précieuses : 81; 199; 203; 228
— en guise de sièges : 81
— cercueil de --- : 183
— colonnes de --- carrées ou rondes : 184
— des carrières en Arabie Rocheuse : 185
— rubis : 203
— de taille : 266
— 132

Pirates
— 265

Pluies
— trop rares au Caire : 204
— abondantes : 243; 244
— 119; 245

Pommade
— 181

Pomme
— d'Adam : 53
— du paradis : 53

Porcelaines
— 203

Portes
— de la ville du Caire : 223
— des maisons du Caire : 224-225
— 246

Pyramides
— du Caire : 58

Rançon
— 44

Récipients
— de cuir : 100; 153
— en peau de bêtes : 104
— en étain, argent ou cuivre : 178
— en pierre ou en terre cuite : 205

Rues
— à Damiette : sales, désertes : 45
— au Caire incident de --- : 72
— poussière des --- : 205
— pleines de magasins à Alexandrie : 275

Sable
— désert de --- : 18; 100
— étendue de --- d'un mille et ½ : 24
— chauffé par le --- : 24
— dormir sur le --- : 100
— grandes solitudes de --- : 101
— très fin : 102
— recouvrir le foyer de --- pour garder la chaleur : 154
— 183; 192; 194

Sang
— du prophète Mahomet : 71

Sel
— de la terre : 154

Sequin
— 1 --- vénitien : 42
— 1 --- en or : 147; 171
— j'avais cousu 22 --- : 148
— 20; 139

Silos
— de l'Empereur Turc : 215

Soif
— 55

Sphinx
— 191-192

Tapis
— 203

Temple
— du Dagon à Gaza : 24

Tissus
— du Damas, du Drap d'Or : 51
— du lin d'Alexandrie : 278

Tolars (thaler)
— amende de 2000 --- : 83
— 20; 147

Tombeaux
— 184

Turban
— 182; 221

Vêtements
— des morts : 183

Victoire
— prise de Damiette par St. Louis : 44

Vin
— de Chypre : 39; 65; 278
— interdit par le Pacha du Caire : 71
— se vend très cher : 71
— d'Italie : 278
— de Candie : 278
— d'Hispanie : 278
— 159

Voiles
— petites --- carrées : 31

Voleurs
— danger des --- : 54
— dans le désert : 108; 152
— attaque des --- : 145
— 146; 147; 153; 155

Volontaires
— enrôlement de --- : 171

Zodiaque
— 273

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	[1-16]
Texte du Voyage en Egypte de Christophe Harant : Ch. 2 à 13, 17 à 21 et 26	[17-284]
Index	
des noms de plantes	[287-289]
des noms d'animaux	[289-291]
des noms d'hommes et de fonctions	[292-296]
des noms géographiques	[296-302]
général	[302-310]
Table des matières	[311]

Pour mieux dégager les étapes de cette lente redécouverte, l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a entrepris, sous la direction de Serge Sauneron, de republier ces multiples récits, et de les traduire, quand besoin est, en langue française, en ne retenant, de chacun d'entre eux, que la part qui concerne l'Egypte.

A travers la variété des circonstances et des caractères, ce sont, naturellement, des images de l'Egypte éternelle qui apparaîtront bien souvent. Mais aussi nous aurons l'intérêt de découvrir les phases d'*une quête,* au cours de laquelle les Occidentaux, cherchant un contact avec un pays « exotique » et déroutant, sont amenés à analyser plus clairement leur propre façon d'être. Ces récits marquent en tout cas *une démarche,* un essai de compréhension, d'analyse, l'intuition d'une fraternité possible au delà des différences. Documents d'histoire et de civilisation, ces voyages constituent ainsi également les premiers pas d'un échange au niveau des hommes.

Inspirés souvent par la curiosité, ou l'intérêt, et parfois le hasard, ces voyages ont développé la possibilité d'une meilleure compréhension et d'une amitié. C'est à la chaleur, à la continuité de cette amitié entre les nations d'Europe et l'Egypte, que nous dédions cette nouvelle série d'ouvrages.

442

CHRISTOPHE HARANT

VOYAGE EN EGYPTE

I